



HAL
open science

Vaisselle de terre et poteries du quotidien d'Alger à l'époque de la Régence turque et au début de l'époque coloniale (1518-1850)

Véronique François

► **To cite this version:**

Véronique François. Vaisselle de terre et poteries du quotidien d'Alger à l'époque de la Régence turque et au début de l'époque coloniale (1518-1850). Amel Soltani; Ymouna Beghdadi-Rebahi. Centre National de Recherche en Archéologie, 2021, 8ème Supplément au Bulletin d'Archéologie Algérienne, 1111-8202. halshs-03505830

HAL Id: halshs-03505830

<https://shs.hal.science/halshs-03505830v1>

Submitted on 19 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES ARTS

CENTRE NATIONAL DE RECHERCHE EN ARCHÉOLOGIE

Véronique FRANÇOIS

Vaisselle de terre et poteries du quotidien d'Alger à l'époque de la Régence turque et au début de l'époque coloniale (1518-1850)



8^{ème} SUPPLÉMENT
AU BULLETIN D'ARCHÉOLOGIE ALGÉRIENNE



المركز الوطني للبحث في علم الآثار
Centre National de Recherche en Archéologie
National Center for Archeological Research

Directrice de la publication: **Amel SOLTANI**
Rédactrice en chef scientifique: **Ymouna BEGHDAI-REBAHI**
Traductrices: **Y. BEGHDAI-REBAHI, S. DJEDDI**

Contacts CNRA

Centre National de Recherche en Archéologie (**CNRA**)
Sis à Tipasa, rue de l'Indépendance,
Tipasa, (W. de Tipasa)
42 000 (Algérie)

E-mail : **dz.cnra@gmail.com**
www.cnra.dz

Les contributions au BAA doivent être envoyées à l'adresse mail suivante :

baa_cnra@cnra.dz

Le contenu scientifique dans la présente publication relève de la seule responsabilité de l'auteur.

Conception
Evolution Print

Imp. ENAG Réghaïa. Alger, décembre 2021.

BAA ISSN: 1111-8202

Véronique FRANÇOIS
Directeur de recherche au CNRS

Aix Marseille Univ, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France

**Vaisselle de terre et poteries du quotidien d'Alger
à l'époque de la Régence turque
et au début de l'époque coloniale (1518-1850)**

8^{ème} SUPPLÉMENT
AU BULLETIN D'ARCHÉOLOGIE ALGÉRIENNE

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	p.11
I. VESTIGES OTTOMANS OU DE L'IMPORTANCE DE LA FOUILLE DU GRAND SOUK OTTOMAN D'ALGER.....	p. 15
II. RESTITUTION DU SOUK OTTOMAN ET DE LA MOSQUÉE AL-SAYYIDA À PARTIR DES SOURCES ÉCRITES, ICONOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES.....	p. 23
III. POTERIES ALGÉROISES DU XVII ^e ET DES XVIII ^e -PREMIER TIERS DU XIX ^e SIÈCLES.....	p. 37
III-1. Potiers d'Alger à l'époque de la Régence.....	p. 37
III-2. Grande diversité de formes et de fonctions des productions locales.....	p. 42
III-2-1. Pâtes claires calcaires sans revêtement, glaçurées ou peintes avec des pigments minéraux.....	p. 42
III-2-2. Pâtes rouges réfractaires tournées, tournées et glaçurées, modelées.....	p. 49
III-3. Céramiques architecturales.....	p. 52
IV. POTERIES ET VAISSELLES IMPORTÉES À L'ÉPOQUE DE LA RÉGENCE TURQUE ET AU DÉBUT DE L'OCCUPATION FRANÇAISE	
IV-1. Aux XVI ^e et XVII ^e siècles.....	p. 55
IV-1-1. Vaisselle d'Iznik.....	p. 56
IV-1-2. Terres vernissées et faïences d'Italie et de Provence.....	p. 56
IV-1-3. Faïences de Tunis.....	p. 57
IV-2. Au XVIII ^e et au début du XIX ^e siècle.....	p. 58
IV-2-1. Terres vernissées et faïences de France.....	p. 58
IV-2-2. Terres vernissées et faïences d'Italie.....	p. 59
IV-2-3. Faïences de Hollande.....	p. 60
IV-2-4. Faïences d'Espagne.....	p. 61
IV-2-5. Faïences de Grande-Bretagne.....	p. 61
IV-2-6. Porcelaines de Chine.....	p. 63
IV-2-7. Porcelaines de Saxe.....	p. 63
IV-2-8. Céramiques de Turquie.....	p. 64
IV-2-9. Céramiques de Syrie ou d'Égypte.....	p. 65
IV-2-10. Faïences d'identification incertaine.....	p. 65
IV-3. Dans le premier tiers du XIX ^e siècle et au début de la période coloniale.....	p. 66
IV-3-1. Terrailles de Provence et faïences françaises.....	p. 66
IV-3-2. Faïences fines de France et de Grande-Bretagne.....	p. 69
IV-3-3. Céramiques de Djerba.....	p. 71

V. CARREAUX DE PAREMENT ET DE PAVEMENT, FIN XVI ^e -DÉBUT DU XIX ^e SIÈCLE.....	p. 73
V-1. Carreau d'Iznik, milieu du XVI ^e siècle.....	p. 74
V-2 Carreaux ligures ou vénéto-ligures, XVI ^e début-XVII ^e siècle.....	p. 74
V-3. Carreaux de Tunis, fin XVII ^e -début XIX ^e siècle.....	p. 75
V-4. Carreaux de Barcelone et Valence, XVII ^e -début XIX ^e siècle.....	p. 77
V-5. Carreaux de Delft, XVIII ^e siècle.....	p. 79
V-6. Carreau de Naples, fin du XVIII ^e siècle.....	p. 79
V-7. Carreaux d'identification incertaine.....	p. 80
VI. DES APPROVISIONNEMENTS ORGANISÉS ET ACCIDENTELS.....	p. 83
VII. FONCTIONS ET USAGES DES POTS.....	p. 91
VII-1. Dans les sphères domestiques et publiques.....	p. 91
VII-2. Dans un contexte artisanal.....	p. 98
CONCLUSION.....	p. 103
BIBLIOGRAPHIE.....	p. 193

Remerciements

Cette étude est le fruit d'une heureuse collaboration institutionnelle et scientifique entre: 1) l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) qui a fait appel à moi pour traiter des céramiques de la Régence turque d'Alger découvertes dans la fouille algéro-française de la place des Martyrs ; 2) le Centre National de Recherche en Archéologie (CNRA) à Alger qui a accepté ma participation à la post-fouille ; 3) et le Laboratoire d'archéologie médiévale et moderne en Méditerranée (CNRS/UMR7298) à Aix-en-Provence. Aussi souhaiterais-je d'abord exprimer toute ma gratitude aux directeurs et directrices du CNRA entre 2016 et 2021 – Farid Ighil-Ahriz, Ouafia Adel, Toufik Hamoum, Ymouna Beghdadi-Rebahi et Amel Soltani – pour la confiance qu'ils m'ont témoigné en m'autorisant à travailler sur ce mobilier. Mes remerciements s'adressent aussi aux responsables scientifiques de la fouille, François Souq (Inrap) et Kemal Stiti (CNRA) ainsi qu'à Xavier Chadefaud (Inrap) alors responsable du chantier et qui a facilité mon travail sur le site. Merci aussi à l'équipe algérienne pour son accueil chaleureux. Je souhaite par ailleurs témoigner ma reconnaissance à Isabelle Rémy, Patrick Ferreira et Mathieu Ott (Inrap) qui m'ont communiqué leur rapport sur les niveaux ottomans et ont régulièrement échangé avec moi. Ce fut une grande chance pour moi d'avoir pu travailler avec de tels professionnels. Cette étude s'est nourrie des échanges cordiaux et fructueux que j'ai eus avec Florence Parent, céramologue à l'Inrap, en charge des céramiques de la période des dynasties berbères et arabes entre les X^e et XIII^e siècles sur le chantier de la place des Martyrs, merci à elle pour son écoute et ses remarques. Enfin, je suis heureuse que ce volume soit édité en Algérie dans le cadre du Supplément du Bulletin d'Archéologie Algérienne, une revue qui, à l'initiative du Conseil scientifique du CNRA, renaît aujourd'hui après une rupture de plus de trois décennies. Je suis donc très reconnaissante à Amel Soltani directrice du CNRA et Ymouna Beghdadi, présidente du Conseil Scientifique du CNRA, d'avoir accepté ce manuscrit et soutenu sa publication. Merci également à toute l'équipe éditoriale.

Introduction

La fouille de la place des Martyrs, ouverte dans le centre historique classé au patrimoine national de l'Algérie et inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1992, précédant le percement d'une station de métro sur l'extension de la ligne vers Bāb al-Wād, est d'une importance capitale. En effet, l'exploration archéologique de cette partie de la ville sur 3 500 m² selon des méthodes de fouille et d'enregistrement rigoureuses en fait un site de référence à l'échelle de l'Algérie et du Maghreb mais aussi à l'échelle de l'Empire ottoman. Les niveaux de la Régence turque (1518-1830) ont été scellés entre 1830 et 1832 lors de la création par les Français de la place d'Armes, un vaste espace sur lequel faire défiler les troupes. Pour sa réalisation, la mosquée al-Sayyida et le grand souk ont été détruits. La fouille algéro-française, conduite en partenariat par le Centre National de Recherche en Archéologie (CNRA) et l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) entre 2013 et 2015, en a dégagé les vestiges (pl. 1 : 1, 2)¹.

C'est la vie des marchands, des artisans et des habitants d'Alger de 1518 jusqu'au lendemain de l'intervention française qui peut ainsi être appréciée grâce à la fouille d'une partie du souk -

Zones 7 et 8 (pl. 1 : 2). Ce qu'il en reste ce sont des boutiques et des ateliers de petite métallurgie équipés de fours où des artisans façonnaient le fer, le plomb, le cuivre et les métaux précieux (pl. 2 ; pl. 3 : 1, 2 ; pl. 86 : 1 ; pl. 87 : 1) et qui sont bâties le long de ruelles soigneusement pavées avec leur système d'écoulement des eaux (pl. 3 : 3). Sur l'une d'entre elles, une fontaine ornée de carreaux de faïence était encore en place (STITI, SOUQ (dir.), 2015 : 24, fig. 11) (pl. 3 : 4). Au sud-ouest du chantier (Zone 10), ce sont les ruines du complexe de la mosquée al-Sayyida avec les fondations de son minaret qui ont été dégagées (pl. 4) (STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 46, fig. 60). Enfin, dans la Zone 14, quelques unités d'habitations ont été mises au jour². Dans ces structures bien préservées, de nombreuses poteries de toutes origines et aux multiples usages ont été recueillies. Leur étude m'a été confiée par l'Inrap et le CNRA en 2016³. Ces céramiques, parfois archéologiquement complètes mais le plus souvent fragmentaires, proviennent pour l'essentiel de niveaux de comblement. Dans la Zone 14, c'est dans le remplissage d'une grande citerne que les céramiques les plus anciennes, datées des XVI^e et XVII^e siècles, ont été recueillies alors que dans les Zones 7, 8 et 10, elles appartiennent

(1) Presque toutes les photographies du chantier de fouille présentées dans les planches de ce volume ont été reprises des rapports publiés par le CNRA et l'Inrap en 2010, 2015 et 2019. Elles sont légendées © CNRA/Inrap. Pour le détail des découvertes voir RAPPORT 2015 (sans auteur) et STITI, SOUQ (dir.), 2010, 2015a et b et 2019.

(2) En dépit de mes demandes réitérées, je n'ai pu obtenir d'informations détaillées sur cette zone auprès de l'Inrap, une zone mentionnée brièvement dans STITI, SOUQ (dir.), 2015a : 38.

(3) V. Abel et I. Commandé (Inrap) ont successivement été en charge de ce dossier mais elles n'ont pas abouti. J'ai tout repris à zéro en 2016. Les dessins et les photographies des céramiques présentés dans cet ouvrage sont de moi.

aux XVIII^e et XIX^e siècles. Elles apparaissent presque exclusivement dans des remblais de nivellement précédant la mise en place de sol, dans des couches de démolition, dans des comblements d'abandon de caves, des comblements de cuves, de structures bâties ou de canalisations, parfois dans des couches de dépotoirs d'atelier ou dans le cendrier du four⁴. En l'absence de travaux antérieurs consacrés aux céramiques de cette période en Algérie, la fouille offrait donc une opportunité exceptionnelle de traiter, sur des bases archéologiquement sûres, du mobilier de cette époque tardive. Le volume, qui lui est consacré, s'organise ainsi.

Afin de replacer les niveaux d'occupation de la Régence turque d'Alger dans un contexte scientifique plus vaste et ainsi d'en mieux révéler l'importance, il a semblé pertinent de retracer brièvement et à travers quelques exemples une histoire de la patrimonialisation des vestiges de l'Empire ottoman.

Ensuite, pour mieux connaître le site, sa nature et son organisation et donner ainsi une épaisseur historique aux objets de terre, l'étude céramologique s'adosse à un certain nombre de sources écrites – documents de l'institution des *ḥabūs*⁵, registres des prises maritimes, récits de voyageurs et de captifs, échanges

épistolaires des consuls étrangers, archives commerciales, documents et publications officielles des premières années de l'occupation française – et iconographiques – des dessins, gravures et tableaux. Elle s'appuie également sur les études menées, depuis les années 1980, par des historiens et des historiens de la ville qui ont tenté de restituer la topographie et la morphologie urbaines d'Alger en exploitant souvent les archives et ont présenté ses édifices et leur mode de construction (RAYMOND, 1981 : 73-84 ; HOEXTER, 1983 : 19-39 ; AMINE, 1991 ; SHUVAL, 1998 ; MISSOUM, 2003 ; CHERIFF-SEFFADJ, 2008 ; BEN AMOUCHE, 2009 ; CHERGUI, 2011). Aussitôt après la prise d'Alger, A. Devoulx, le premier conservateur des archives arabes et turques des Domaines français, exploitant les archives du beylick, a écrit de nombreux articles publiés dans la *Revue Africaine* et qui sont une autre source d'informations importante. Ces travaux et documents fournissent un cadre très précieux pour l'interprétation des données archéologiques et il est possible d'y puiser des renseignements relatifs au souk et aux artisans, à la production, au commerce et à l'usage des poteries à Alger entre 1516 et 1830 et même un peu au-delà.

La chronotypologie des poteries et de la vaisselle employées durant la Régence turque et au tout début de l'occupation française était à construire sans point de comparaison pour les fabrications locales qui n'avaient jusqu'alors pas été

(4) Pour les inventaires datés par zones et par niveaux et pour les numéros d'isolation, se reporter au rapport fourni à l'Inrap (FRANÇOIS, 2019)..

(5) *Ḥabū* ou *wakīf* : bien inaliénable et insaisissable affecté à un usage pieux.

reconnues. Or les découvertes de la place des Martyrs, associées aux données textuelles, ont permis la mise en lumière d'une activité potière à Alger dès le XVI^e siècle et qui se maintient aux siècles suivants, caractérisée par des productions à pâtes calcaire et réfractaire, tournées ou modelées, avec ou sans revêtement. À leur suite, ce sont la vaisselle, les poteries et les céramiques architecturales importées du bassin méditerranéen occidental, d'Europe du Nord, de la partie orientale de l'empire et de Chine, qui sont présentées. Ce catalogue devrait faciliter, à l'avenir, les identifications, permettant ainsi de considérer plus systématiquement les céramiques produites et commercialisées à

Alger et en Algérie entre le XVI^e siècle et le début du XIX^e siècle.

Les modes de pénétration sur le marché algérois de ces objets du quotidien ou de pièces plus précieuses sont aussi examinés. Si les poteries sont des marchandises du négoce international comme en attestent les archives commerciales, elles parviennent aussi dans la ville par des voies détournées que nous présentons.

Une dernière partie est consacrée aux fonctions et usages des poteries dans les sphères domestiques et publiques ainsi qu'en contexte artisanal dans le cadre de remploi des productions locales dans les ateliers de petite métallurgie.

I. Vestiges ottomans ou de l'importance de la fouille du grand souk ottoman d'Alger

Pour appréhender l'étude, en contextes archéologique et d'utilisation, des nombreux fragments de poteries mis au jour dans la fouille de la place des Martyrs, il semble utile d'aborder l'histoire de la patrimonialisation des vestiges de cette longue période afin de replacer les découvertes des niveaux d'occupation de la Régence turque d'Alger dans un contexte scientifique plus vaste.

Les fouilles archéologiques consacrées aux vestiges de l'Empire ottoman, un immense état qui s'étendait de l'Adriatique au golfe Arabo-persique, du Caucase jusqu'à l'Algérie avec pour centre le bassin oriental de la Méditerranée, sont rares. Il n'existe pas d'archéologie de la période ottomane en tant que discipline constituée. Plusieurs causes expliquent ce retard. Depuis le milieu du XIX^e siècle, les fouilles ouvertes par les Européens dans les Balkans, en Turquie, en Syrie-Palestine, en Mésopotamie, en Égypte et en Afrique du Nord étaient essentiellement destinées à documenter la civilisation gréco-romaine. Dans ce contexte, les niveaux postérieurs, qu'il faut traverser pour atteindre les couches d'occupation antique, étaient généralement sacrifiés. Au mieux, les artefacts qu'ils contenaient étaient conservés sans aucune information relative au contexte de leur découverte, au pire, ils étaient simplement abandonnés dans les déblais. À la fin du XIX^e siècle, l'intense activité archéologique de l'Europe savante dans l'Empire ottoman s'est accompagnée d'une forte participation des archéologues turcs sous l'égide d'Osman Hamdi Bey, le directeur

du Musée impérial qui a présidé aux destinées de l'archéologie ottomane entre 1881 et 1901 (HITZEL, 2010 : 167-190). Pour autant, les nouvelles réglementations, promulguées durant la période des Tanzimat en 1869, 1874 et 1884, traitant des fouilles, du partage, de l'achat et de la vente des antiquités, ne concernaient que le mobilier des périodes antique et byzantine ne protégeant pas les vestiges de la culture arabo-musulmane de l'Empire ottoman. L'archéologue et historien Salomon Reinach, membre de l'École française d'Athènes, s'étonnait en 1883 du désintéret manifeste des Turcs pour les vestiges du patrimoine musulman de l'Empire ottoman : « Quant aux monuments de l'ancien art musulman, qui auraient plus de titre que les statues gréco-romaines à la sollicitude des maîtres de la Turquie, ils sont abandonnés à toutes les injures inimaginables... Si la Turquie se désintéresse des monuments grecs, l'Europe et les Grecs sont là pour s'en occuper ; mais si elle néglige des monuments à elle, qui fera des sacrifices pour les entretenir ou les sauver » (REINACH, 1883 : 164). Si l'Europe savante à la fin du XIX^e siècle se posait en héritière de la civilisation gréco-romaine et, qu'à ce titre, elle estimait avoir toute légitimité d'en étudier les traces où qu'elles se trouvaient, elle n'envisageait pas de contribuer également à la découverte et la préservation du patrimoine ottoman. C'est seulement à partir de 1906 que le gouvernement turc a mis en place des mesures destinées à la protection de ces vestiges alors même qu'ils avaient déjà beaucoup souffert. Il ne s'agit pas ici, à travers les quelques exemples

présentés, de pointer un doigt accusateur sur les institutions de l'empire ni sur celles des Etats-nations qui lui ont succédé mais de rapporter des faits et montrer que la notion de patrimoine est récente, toujours construite à partir de filtres et conduite par des idéologies, ce qu'on observe en Europe comme pour le monde ottoman⁶.

Au XIX^e et au début du XX^e siècle, dans la capitale de l'empire comme dans les grandes villes des provinces, les bâtiments publics ou religieux, occupés pour certains depuis la fin du XIV^e siècle, étaient laissés à l'abandon, détruits lors du percement de nouvelles voies dans le cadre de l'action urbanistique ou fortement endommagés par des réquisitions. Ainsi, à Istanbul, des mosquées anciennes, des couvents de derviches (*tekke*) et des écoles coraniques (*medrese*), des caravansérails et des maisons de particuliers ont servi d'hébergement aux 200 000 réfugiés musulmans de la guerre russo-turque de 1877-1878 (HITZEL, 2010 : 184). Cette occupation a évidemment conduit à des aménagements destructeurs et des dégradations. En Grèce, lors de l'indépendance en 1828, les bâtiments ottomans ont accueilli les services publics (SIVIGNON, 2009 : 52-58) : à Athènes, la mosquée Fetihiyé, reconstruite en 1669-1670, a été utilisée successivement comme caserne, prison pour la garnison et boulan-

gerie militaire jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle ; la mosquée construite en 1759 à la demande de Moustafa Agha Tzistarakis, gouverneur d'Athènes, a servi de caserne aux musiciens de l'armée en 1834 (SARAGA, 2009 : 1-27). À Alger, après la conquête française, une partie du patrimoine ottoman a été détruit et notamment les grandes villas des environs de la ville car il fallait alors dégager de vastes espaces pour accueillir les troupes françaises. Le nombre de maisons de campagne démolies autour de la ville est évalué à neuf cents, nombre auquel il faut ajouter toutes les dégradations *intramuros* (KLEIN, 1912 : 1 ; BENSEDDIK, 2000 : 768-772). Ces destructions rendues nécessaires aux yeux des Français par des besoins stratégiques et militaires étaient d'autant plus faciles à réaliser qu'ils ne manifestaient qu'incompréhension et mépris pour ce modèle urbain (CRESTI, 1982 : XVI-XXIV). Lorsqu'ils n'étaient pas détruits, les bâtiments ottomans d'Alger étaient réquisitionnés (KLEIN, 1912 : 6). Ainsi, dans la basse Casbah, Dār Khadaoud al-Amia, un palais construit à la fin du XVI^e siècle, acheté et restauré par le ministre des finances Hassan al-Khaznadji en 1789, a abrité la première mairie d'Alger en 1830. Parmi les trois palais des raïs aussi appelés Bastion 23, le palais 18, bâti dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, est devenu, au début de l'occupation française, la demeure du contre-amiral en charge de la gestion du port et plus tard, successivement, consulat américain, pensionnat de jeune fille, résidence du duc d'Aumale et bibliothèque municipale. Pillé et abandonné, il a été

(6) En ce domaine, la France n'est d'ailleurs pas exemplaire, rappelons que l'abbaye de Cluny mise sous séquestre après la Révolution française a été vendue à un entrepreneur qui en a fait une carrière de pierres pendant soixante ans et que, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le baron Haussmann a éventré Paris et détruit des hectares de maisons anciennes.

restauré très tardivement. Un autre palais, Dār Mustapha Pacha, achevé en 1799, a été classé monument historique en 1887. Entre ces deux dates, durant la colonisation française, il était occupé par des généraux, un pharmacien en chef de l'armée, puis par le secrétaire général du gouvernement militaire. La caserne des janissaires de Bāb 'Azzūn, construite en 1551, a été successivement transformée, après 1830, en hôpital militaire, bibliothèque publique et lycée. Tous ces édifices étaient donc préservés mais les aménagements nécessaires à leurs nouvelles fonctions ont souvent généré d'importants dommages.

Les travaux d'urbanisme induits par la modernisation des villes de l'empire puis opérés au cours du développement des agglomérations des nouveaux Etats-nations n'ont pas été non plus sans effet sur les constructions ottomanes. Dans le cadre d'un programme de réformes et de politique urbanistique mis en place par la Sublime Porte pour développer les capitales provinciales, les murailles et une partie de la vieille ville de Beyrouth ont été détruites durant le dernier tiers du XIX^e siècle afin de désenclaver le port (DAVIE, 2009 : 3). À Athènes, ainsi que dans d'autres villes grecques, lors du développement d'un urbanisme néoclassique après l'Indépendance, les bâtiments ottomans se trouvant sur les nouveaux tracés étaient éliminés (SIVIGNON, 2009 : 4). À Alger, en 1931, et nous y reviendrons en détails, les Français ont détruit la Djāma' al-Sayyida bâtie au début du XVI^e siècle et une partie du

grand souk dans la basse Casbah pour créer la place d'Armes qui vient d'être fouillée.

Les vestiges matériels de la culture ottomane ont aussi été les victimes des idéologies nationalistes. Dans les anciens territoires de l'empire avant et après la Première Guerre mondiale, les processus de construction nationale se sont souvent fait au nom d'un rejet de ce passé ottoman (LORY, 1985 ; DAVIE, 2009). Ainsi au Liban, dans les cinquante dernières années de la présence ottomane, la législation sur le patrimoine ne concernait que les vestiges antérieurs à 1602 (DAVIE, 2009 : 2, 3) et, en Grèce, la législation de l'archéologie jusqu'en 1950 ne s'appliquait qu'aux antiquités antérieures à 1453, date de la chute de Constantinople, les Grecs se présentant alors comme les descendants des Grecs de l'Antiquité et de leurs continuateurs, les Byzantins. Dans un désir d'émancipation du « joug ottoman », une partie de ce patrimoine a été effacé dans les Etats-nations après le démantèlement de l'empire. Ces destructions ont repris à la fin du XX^e siècle lors des nouveaux conflits. Au Liban, aux dommages causés par la guerre civile de 1975-1990 dans le centre-ville de Beyrouth, ont succédé les ravages provoqués par la spéculation immobilière. Le programme de reconstruction conduit par la société Solidere à partir de 1992 a notamment détruit les souks ottomans pour construire sur leur emplacement un vaste centre commercial à l'américaine qui a paradoxalement été baptisé du nom des marchés ottomans préexistants (DAVIE, 2009 : 7, 8). Les conflits balkaniques en Bosnie

en 1992-1995 et au Kosovo en 1999-2000 sont aussi responsables de la disparition de nombreux bâtiments. Des recherches récentes estiment que la présence ottomane dans les Balkans a produit 20 000 édifices dont seuls 2 ou 3 % sont conservés (KIEL, 2005 : 15-82). Les bâtiments publics ou religieux ainsi que l'architecture domestique ont également été victimes de l'idéologie des pouvoirs dominants. Ainsi durant le Mandat français au Liban, les périodes romaine et croisée étaient privilégiées au dépend des vestiges arabes et ottomans afin de valoriser les occupations occidentales et « leurs apports civilisationnels » (DAVIE, 2009 : 3). Enfin l'activité archéologique elle-même a contribué et contribue encore à la disparition de ce patrimoine. En milieu urbain, soumis à des recompositions multiples, les niveaux ottomans, les plus récents dans la succession des strates, sont souvent détruits au profit de vestiges plus anciens – à Athènes par exemple, la plus grande partie de la *medrese* érigée par Mehmet Fachri en 1721 a été démolie, en 1914, à l'occasion des fouilles du mur d'enceinte post-romain (SARAGA, 2009 : 22).

Longtemps négligé, le patrimoine ottoman laissé à l'abandon mais qui avait échappé aux destructions est finalement devenu un objet de patrimonialisation dans la trentaine d'Etats modernes d'Europe du Sud-Est, de Méditerranée, du Proche-Orient, de mer Noire, du Caucase et d'Afrique du Nord qui constituait l'Empire ottoman. Le traitement et la mise en valeur de cet héritage varie en fonction de l'évolution des mentalités, des idéologies dominantes,

des moyens financiers disponibles, de la maîtrise des techniques archéologiques et selon des intérêts économiques bien compris notamment touristiques (YENİŞEHİRLİOĞLU, 2005 : 248). Par conséquent, les politiques de préservation, de mise en valeur et d'études sont très différenciées selon les pays. Cependant ce sont les édifices toujours visibles sur le terrain et donc facilement accessibles – des mosquées, hammams, caravansérails, hospices (*imaret*), ponts, tours de l'horloge, monuments funéraires (*türbe*), couvent de derviches (*tekke*) et fortifications – qui suscitent l'intérêt des chercheurs au dépend du patrimoine culturel enfoui. La nécessité des fouilles ne s'est imposée qu'il y a assez peu d'années (YENİŞEHİRLİOĞLU, 2005 : 251-254 ; MILWRIGHT, 2010 : 174-191 ; ROSEN-AYALON, 2002 : 145-166 ; GUIONOVA, 2005 : 267-279). Des chantiers sont ouverts dans de grandes villes et dans des citadelles et des forteresses de Syrie, d'Égypte, de Turquie, de Serbie et de Hongrie. Des prospections sont conduites sur de vastes territoires ruraux en Grèce, en Jordanie et dans la montagne libanaise notamment (VROOM, 1998 : 131-164 ; MCPHILLIPS, 2016 : 143-166), tandis que de plus rares fouilles sous-marines livrent les vestiges de quelques épaves modernes (RABAN 1971 : 146-155 ; WARD, 2000 : 185-201 ; BELTRANE *et al.*, 2014 ; FRULIO *et al.*, 2016). Si une partie encore faible de la communauté scientifique manifeste un intérêt pour les vestiges de cette période, l'archéologie du monde ottoman, un domaine de recherche relativement récent, livre peu à peu les données néces-

saires à la reconstruction de ce « passé non désiré ». Les archéologues bénéficient par ailleurs d'une ossature solide sur laquelle replacer leurs découvertes, les travaux historiques menés à partir d'abondantes archives et d'autres types de sources écrites qui contribuent à la reconstruction de la vie politique, administrative, sociale et culturelle et révèlent les dynamiques changeantes du commerce interrégional et international sur la longue durée. Précédant les travaux archéologiques, ces recherches historiques contribuent à la formation d'un nouveau champ d'étude consacré aux vestiges matériels de l'Empire ottoman dont la céramique fait partie.

Depuis une vingtaine d'années, la vaisselle de terre et les ustensiles du quotidien d'époque ottomane sont davantage pris en compte et, conséquemment, les études qui leurs sont consacrées se multiplient (MILWRIGT, 2000 : 189-208 ; FRANÇOIS, 2005 : 281-308 ; FRANÇOIS, 2008 : 81-120). L'étendue du champ géographique est si vaste qu'il est impossible d'en faire ici une présentation exhaustive. Il est néanmoins important de souligner que les typologies permettant de distinguer, par périodes chronologiques et par centres de fabrication, les céramiques qui répondent aux nécessités domestiques, de stockage et de transport en milieux rural et urbain sont en cours d'élaboration sur une grande partie des territoires de l'ancien Empire ottoman. Nous en présentons ici quelques références partielles : pour la Turquie (HAYES, 1999 ; FRANÇOIS, ERSOY, 2011 : 377-419) ; pour la Syrie et Israël

(FRANÇOIS, 2011 : 294-329 ; CLAMER *et al.*, 2013) ; pour Chypre (FRANÇOIS 2017 : 353-387) ; pour la Serbie (BIKIĆ, 2003) ; pour la Bulgarie (GUIONOVA, 2009 : 215-224 ; GUIONOVA, 2016 : 49-57) ; pour la Hongrie (TOMKA, 2003 : 311-320). L'empire couvrait un très vaste espace mais aussi une longue période chronologique s'étendant du XIV^e au XX^e siècle. Il a beaucoup évolué dans ses frontières, son fonctionnement interne, son économie et ses relations avec l'extérieur. La production de céramique est, elle aussi, marquée par des ruptures et ne peut être envisagée comme un bloc monolithique. Si par commodité, on parle de « céramique ottomane », ces termes recouvrent une réalité différente selon les siècles et l'espace géographique considérés. Les premières productions de poteries dites ottomanes, dont la datation varie en fonction de la progression des conquêtes territoriales des armées impériales, ont souvent été traitées dans la continuité des fabrications antérieures. Parce qu'elles ne s'en démarquent pas toujours très nettement d'un point de vue technique et stylistique, elles ne sont pas toujours correctement identifiées sur les sites. La nature même des objets les dessert. Pendant longtemps en effet, la poterie du quotidien, souvent d'aspect rustique, n'a que très rarement été l'objet de publications scientifiques à la différence de la vaisselle de luxe qui ne représente pourtant qu'une part infime des productions. Ainsi beaucoup de choses ont été écrites sur le développement, à partir de la fin du règne de Mehmet II, d'une production de carreaux de parement et de vaisselle de table

de grande qualité à Iznik, une ville du nord-ouest anatolien. Ces beaux objets, arrachés de façon plus ou moins légale à leur environnement d'origine, nourrissent le marché de l'art depuis le début du XIX^e siècle. Bien documentés dans les collections privées et publiques, ils sont souvent dépourvus d'une datation fiable et les fouilles ouvertes à Iznik dans les années 1980, consacrées aux fours et aux ateliers de potiers, ne livrent que peu d'informations sur leur datation (ASLANAPA *et al.*, 1989 ; ÖZKUL FINDIK, 2001). Pour leur part, les céramiques des XVIII^e-XX^e siècles, souffrant de leur trop grande « modernité », sont rarement considérées comme des antiquités. Leur présence sur les sites permet pourtant d'évaluer la place que les importations occupent par rapport aux productions locales, en particulier dans le cadre de la montée de l'impérialisme culturel et économique des pays d'Europe occidentale dans le cours du XVIII^e siècle, et d'expliquer le déclin des productions indigènes (FRANÇOIS, 2005 : 281-308 ; FRANÇOIS, 2018 : 30-45). Ces productions tardives nous sont aussi connues au travers d'une approche ethnoarchéologique. En Méditerranée et dans les Balkans, la disparition programmée de l'artisanat potier est en effet l'objet d'enquêtes ethnologiques qui consignent les informations relatives à la localisation des officines, leur fonctionnement, les techniques de fabrication, les types de production, la commercialisation et l'environnement social de l'atelier (BLITZER, 1990 : 675-711 ; GOUIN *et al.*, 2002 : 1-20 ; IONAS, 2000 ; SALEM, 2009 : 23-36 ; LIAROS, 2016 : 59-70 ; GUIONOVA, 2016 :

49-58). Ces enquêtes ambitionnent également une meilleure compréhension des modes de fabrications des époques plus anciennes. D'autres études, celles consacrées aux arts et traditions populaires, en Grèce et en Bulgarie en particulier, exploitent de riches fonds muséographiques permettant une reconstitution des vaisseliers récents (VROOM, 1998 : 131-164 ; GUIONOVA, 2005 : 267, 280 ; GUIONOVA, 2016 : 49-57). Cet intérêt pour les objets traditionnels et leur contexte d'utilisation permet de mieux envisager les dernières productions ottomanes.

Ces productions tardives nous sont aussi connues au travers d'une approche ethnoarchéologique. En Méditerranée et dans les Balkans, la disparition programmée de l'artisanat potier est en effet l'objet d'enquêtes ethnologiques qui consignent les informations relatives à la localisation des officines, leur fonctionnement, les techniques de fabrication, les types de production, la commercialisation et l'environnement social de l'atelier (BLITZER, 1990 : 675-711 ; GOUIN *et al.*, 2002 : 1-20 ; IONAS, 2000 ; SALEM, 2009 : 23-36 ; LIAROS, 2016 : 59-70 ; GUIONOVA, 2016 : 49-58). Ces enquêtes ambitionnent également une meilleure compréhension des modes de fabrications des époques plus anciennes. Le recours aux images y contribue également (fig. 1, fig. 2).



Fig. 1- Fabrication de poteries tournées en Algérie (carte postale ancienne).



Fig. 2- Fabrication de poteries modelées en Algérie (carte postale ancienne).

C'est donc dans ce cadre général, concernant à la fois l'archéologie de l'Empire ottoman et les études céramologiques rela

tives à cette période, qu'il faut replacer les découvertes de la place des Martyrs dans la basse Casbah d'Alger.

II. Restitution du souk ottoman et de la mosquée al-Sayyida à partir des sources écrites, iconographiques et archéologiques

En 1830, Alger n'offre aucun espace libre un peu étendu. L'armée française se trouve face à un enchevêtrement de ruelles peu propices aux mouvements de troupe (RAYMOND, 1981 : 73-84 ; CHERGUI, 2011 : 52 ; MISSOUM, 2003 : 52). Les militaires, désireux de disposer d'un espace dans lequel ils puissent se rassembler et manœuvrer et, pour se ménager un point de contrôle central d'où ils surveilleront l'ensemble de la ville, se hâtent de transformer une partie de la basse Casbah, al-Waṭā, en une vaste place d'Armes. Ceci ne peut se faire qu'aux dépens des constructions du vieux centre proches de l'ancien palais du dey et qui sont au croisement des trois axes principaux conduisant respectivement à Bāb al-Wād (porte nord), à Bāb 'Azzūn (porte sud) et à Bāb al-Ġazīra, le port. Y sont alors regroupés : les activités économiques, c'est-à-dire la *qīsāriyya* ou *bedestan* (MISSOUM, 2003 : 45-48) et le grand souk ; la mosquée al-Sayyida fondée au XVI^e siècle, lieu de prière des chefs de la Régence jusqu'en 1817 ; et le palais du dey, Dār al-Imāra ou al-Ġanīna (fig. 3). La plus ancienne description que nous connaissons de cet édifice, due à Nicolas de Nicolai, seigneur d'Affreville, valet de chambre et géographe ordinaire d'Henri II, de passage à Alger en 1550, est rapportée par Fray Diego de Haëdo, un moine bénédictin captif à Alger de 1578 à 1581 : « Selon lui [Nicolai], le palais du

Pacha était au milieu de la ville [dans la seconde cour] était un petit vivier carré, avec des sièges, pavé de carreaux émaillés...Au milieu du pavé qui était émaillé (de carreaux de faïence peinte), bouillonnait, par un grand artifice, une petite fontaine de forme octogone, au niveau du sol, dont une simple moulure la séparait » (DE HAËDO, 1998 : 211, 217, note 1).



Fig. 3- En arrière-plan le palais du dey, Dār al-Imāra et, au premier plan, la mosquée al-Sayyida. Place d'Alger, gravure de A. Genet en 1830 (ESQUER, 1929 : vol. II, pl. CLI 355).

Si Dār al-Imāra est momentanément préservée, tout le reste est détruit dans les deux années qui suivent le début de l'occupation française. Une fois la décision prise par le général de Bourmont, commandant les Forces françaises, le projet initial de la place d'Armes est confié à l'architecte civil Luvini⁷. Dès son approbation, qui a lieu dans un intervalle de temps assez court, le Génie Militaire en entame l'exécution.

(7) Il y a, parmi les Archives du Génie à Vincennes, plusieurs documents, des plans, des relevés et des rapports, datant de 1830 et 1831, qui concernent le plan d'aménagement de cette place.

Les démolitions commencent dès 1830 et se poursuivent durant les deux années suivantes. Le projet et la manière dont il est réalisé attestent à la fois du mépris des Français envers la population qui occupent les lieux, du manque de respect de la propriété et de leur formidable désintérêt pour la culture locale. La création de cette place nécessite en effet la démolition de quatre-cent-vingt maisons ou boutiques. Alors, qu'au début du XIX^e siècle, le prix de vente des magasins est compris entre 5000 et 9200 *pataques* et celui des échoppes varie entre 100 et 300 *pataques*, les Français n'offrent aux propriétaires qu'un dédommagement dérisoire (MEROUCHE, 2002 : 243). Ainsi en témoigne le baron Louis André Pichon, premier intendant civil d'Alger, qui écrit : « J'ai pensé que nous ne devons pas, au-delà de la plus absolue nécessité, accroître le nombre des mendiants et des désespérés que font ces démolitions, où nous procédons toujours par expropriations préalables, et pour lesquelles nous n'avons encore arrêté, depuis deux ans, ni base ni fonds d'indemnité ; d'où il résulte que, depuis deux ans, il n'a encore été fait que deux répartitions mesquines et partielles, quant à la masse de la dette, et quant au nombre des réclamants, et qui ont autant l'air d'aumônes que d'indemnités » (PICHON, 1833 : 122). Quinze marchés sur un peu plus de quarante au total que compte la ville sont détruits sur un carré d'environ un hectare. Dans son rapport du 22 août 1831, le Lieutenant-colonel Lemerrier, commandant le Génie, indique que, pour faciliter l'accès au palais du dey, l'on commence par abattre « de

mauvaises baraques à simple rez-de-chaussée...qui servaient de boutiques aux orfèvres et aux teinturiers juifs ». Le souk des orfèvres nous est connue grâce à P. Eudel qui le décrit aussitôt après la conquête française et peu de temps avant sa disparition : « Les boutiques se ressemblaient toutes. C'étaient des niches d'un accès difficile. Comme escalier, une deux grosses pierres informes, étayées contre le mur, et servant de seuil. [...] La porte était enlevée le matin et remise le soir. Bien souvent cette clôture se composait de deux parties coupées horizontalement. La partie supérieure, retenue par une corde ou soutenue par un bâton formant arc-boutant, ressemblait à un auvent du moyen âge. Quant à la partie inférieure, rabattue sur le seuil, elle formait un pont-levis, permettant au client de s'approcher, mais non d'entrer. L'ouvrier seul avait place pour se tenir, avec ses outils, dans cet atelier qui n'avait guère que deux mètres en largeur et en hauteur » (EUDEL, 1902 : 71). Nous retrouvons effectivement ce type d'espace dans la fouille du souk qui a livré de petites unités telles que, dans la Zone 8, la pièce PCE8128 de 3,42 m² et la pièce PCE8131 qui est d'une superficie de 4,8 m² et à laquelle on accède par un escalier qui dessert aussi un étage (pl. 1 : 2 ; pl. 2 : 1) (STITI, SOUQ (dir.) 2015a : 47, fig. 51). Cependant la superficie des autres ateliers est plus grande et peut être comprise entre 13 et 21 m². Ces *ḥawānīt* (plur. de *ḥānūt*) sont à la fois des ateliers et des boutiques comme l'indique déjà, en 1719, le père Ximénez : « Dans la plupart des rues, d'un côté et de l'autre il y a de petits magasins qu'on appelle boutiques où

l'on vend les choses nécessaires, et où se tiennent les artisans avec leurs outils bien rangés et bien nets » (OULD CADI MONTEBOURG, 2006 : 109). Aménagés sommairement, ils s'ouvrent sur la rue et sont fermés par un système de volets en bois qui se rabattent, l'un formant auvent, l'autre servant d'étal. Le quartier artisanal dégagé par la fouille (pl. 2 : 1) est presque entièrement voué à la forge et au travail des métaux, des activités qui se pratiquent au sein de petits espaces alignés sur la rue (STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 12, fig. 128) tels que ceux qui sont décrits dans les textes ou représentés sur les gravures du XVIII^e et du premier tiers du XIX^e siècle (fig. 4).



Fig. 4 – (1) « boutique de bijoutier algérois (avant 1830) » (d'après EUDEL, 1902 : 125) ; (2) des boutiques dans la basse Casbah, place Juba (Bibliothèque nationale, Alger).

Les murs de ces ateliers/boutiques sont bâtis en briques mises en œuvre en boudjisme et en panerresse – parfois une alternance d'assises de briques et de moellons de schiste – liées par un mortier de chaud beige ou rouge orangé, sur des fondations en blocs de schiste. Ils sont souvent couverts d'un badigeon de chaux. Leur accès depuis la rue est marqué par un seuil en schiste. Le sol est en terre battue, pavé de briques disposées à plat ou rangées en chevron, et parfois couvert de tomettes hexagonales (pl. 2 : 2 ; pl. 51 : 1). Parfois, un escalier construit en briques dessert un

étage. Cependant l'exploration archéologique de ces structures laisse croire qu'il s'agit uniquement d'ateliers et non pas de rez-de-chaussée de maisons réservés à des activités artisanales et commerciales alors que l'étage serait un logement. Les aménagements intérieurs de ces espaces exigus de plan rectangulaire sont liés à l'activité de petite métallurgie qu'on y pratique. Les fours avec un foyer près du sol ou haut avec un conduit d'évacuation sont proches de l'entrée, une localisation en façade qui facilite l'aération de l'espace et l'évacuation des fumées (pl. 3 : 1) (STITI, SOUQ (dir.), 2015 : 150, fig. 182). Cependant certains d'entre eux sont construits au fond des ateliers peut-être à dessein car la couleur de la flamme mieux visible dans un faible éclairage est un indicateur important dans la fonte et le travail des métaux⁸. Autour des fours, ont été dégagées leurs aires de circulation et de travail avec :

- 1) une fosse creusée pour insérer le billot de l'enclume (pl. 86 : 1, pl. 87 : 1) comme on le voit faire encore chez les fondeurs d'Alep (fig. 5) (CHANESAZ *et al.*, 2018 : 21, 22, fig. 7 et 8) ;
- 2) des cendriers, c'est-à-dire des espaces aménagés de façon rudimentaire pour stocker les déchets de production et les cendres (pl. 3 : 1).

(8) Pour le fer par exemple, la couleur de la flamme est un indicateur de son état. Une flamme dite blanc-soudant indique que le fer en fusion, à plus de 1200° est bon pour la soudure ; lorsqu'elle est dite rouge cerise, elle indique la bonne température pour le travailler autour de 800 à 900°. Informations transmises par M.-C. Bailly-Maître, DR émérite du LA3M, et Olivier Thuaudet, membre associé au LA3M, que je remercie.



Fig. 5 - Aménagement de la fosse pour le billot d'enclume dans le souk des fondeurs d'Alep (CHANESAZ *et al.*, 2018 : 21, 22, fig. 7 et 8)

Le fond de l'atelier est réservé au stockage des pièces issues des forges tandis qu'une petite cave voûtée en plein cintre et peu profonde (de 0,80 m à 1,20 m de hauteur ou exceptionnellement de 2 m dans l'Unité 3C), à laquelle on accède par un passage fermé par une trappe en bois,

sert sûrement à stocker de façon temporaire le combustible ou les résidus de l'activité métallurgique. Le sol de ces échoppes est souvent situé 60 à 80 cm plus haut que le niveau de circulation des rues adjacentes, une caractéristique que l'on observe sur les représentations de ces espaces (fig. 4 : 2). Dans ces ateliers remarquablement conservés, des traces de pollution liées à l'activité métallurgique sont encore bien visibles : des matières premières abandonnées, des rebus et déchets de fabrication, l'encrassement des sols et des murs par une couche de suie. Ce sont ces lieux de travail et de vente qui sont démolis dès 1830 par les forces du Génie aidées probablement d'une main d'œuvre recrutée localement. Les gravats sont répandus sur place et servent à égaliser le sol et à aplanir le terrain qui accuse une pente prononcée vers la mer. On retrouve, dans la Zone 8, une importante couche de remblai (US 8082) de plus de 2,50 m de haut, issue de la démolition du quartier et sur laquelle a été établie par les Français la rue Cléopâtre. D'autres traces de démolition sont visibles telles que dans la pièce PCE8193 qui a été en grande partie détruite par le creusement d'une vaste fosse de près de 2 m de large, comblée de gravats issus de la destruction du bâtiment (pl. 1 : 2). Paradoxalement, les archéologues soulignent dans leur rapport que « La destruction rapide et brutale, bien qu'écho d'un moment cruel pour les habitants, a pourtant favorisé la conservation des ouvrages et de tous les indices d'artisanat associés. Pour cette raison, cette zone d'investigation foisonne d'information de premier ordre » (STITI, SOUQ (dir.) 2015a : 164). Nous y revien-

drons dans le dernier chapitre consacré aux remplois des pots en contexte artisanal⁹.

La mosquée al-Sayyida n'a pas non plus échappé à la destruction. A. Lodayer, ancien membre de la Société historique algérienne, rapporte qu'elle « a été le premier monument abattu avec la pioche et le marteau par la main des Français à Alger. Sa démolition ainsi que celle des maisons qui l'entouraient fut jugée nécessaire, non seulement pour dégager les abords de l'ancien palais que l'on avait converti en manutention militaire et en magasins du campement mais aussi pour avoir un espace libre dans l'intérieur de la ville » (DEVOULX, 1870 : 55). Sur une gravure datée de 1831, la salle de prière de la mosquée apparaît partiellement ruinée tandis que les élévations des murs sont conservées ainsi qu'une petite coupole en avant du *mihrāb*. Le minaret carré, accolé à des bâtiments bas, a échappé aux premières destructions (fig. 6).



Fig. 6 - Mosquée al-Sayyida, gravure de A. Genet en 1831 (LESSORE, WYLD, 1835 : pl. 21)

(9) Voir *infra* p. 98-102.

En 1832, sur un dessin de A. de Longuemar, ne reste de la mosquée que le minaret dressé sur un espace libre de construction (fig. 7).



Fig. 7 - Place d'Alger, gravure de A. de Longuemar en 1832 (ESQUER, 1929 : vol. II, pl. CLI 355)..

Sa démolition n'est pas une entreprise facile. En 1833, le chef des travaux fait attacher des cordes au sommet de l'édifice et, au moyen de cabestans, il tente de l'ébranler puis de l'abattre mais sans succès. Le triste baron Pichon se réjouit finalement de sa chute, qu'il qualifie de miraculeuse, orchestrée selon un habile procédé qui évite les dangers d'une explosion pour les maisons voisines. A. Lodoyer explique en effet que « le minaret fut abattu d'une pièce ». Dans sa base sapée, des étais de bois goudronnés sont enfoncées puis incendiées et « au moment où les bois carbonisés cédaient sous l'énorme poids qu'ils supportaient nous avons vu la masse entière s'affaisser sur elle-même, se pencher sur le côté Est, en faisant quelques contorsions, puis, d'une seule pièce, tomber sur le sol, qui trembla, sans que le moindre

accident en fût [sic] résulté » (DEVOULX, 1870 : 156, 157). Le grand souk et la mosquée détruite, la Ğanīna s'ouvre sur un vaste espace libre de constructions (fig. 8).



Fig. 8 - La Ğanīna après destruction des souks et de la mosquée al-Sayyida. Gravure de A. Genet en 1835 intitulée Place du Gouvernement la Djenina (ESQUER, 1929 : vol. II, pl. CLII 357).

La réalisation de cette place, entreprise très rapidement, se heurte encore à de nombreuses difficultés dues au désaccord entre les Ponts et Chaussées et le Génie Militaire en ce qui concerne son tracé notamment et c'est pourquoi les travaux stagnent jusqu'en 1837 (CRESTI, 1982 : XVIII ; KLEIN, 1912 : 6 ; PICHON, 1833 : 118-122). Il faut attendre trois années de plus pour que, après de nouvelles modifications, la place du Gouvernement voit sa forme définitivement arrêtée. En 1844, un incendie accidentel ravage une partie de la Ğanīna que les Français laissent ensuite se dégrader et dont les ornements sont pillés comme le rapporte M. Berbrugger dans le journal l'*Akhbar*. Il s'insurge, au nom des amis de l'art, de la décision qui prescrit la démolition de la Ğanīna, dernier

vestige des anciens bâtiments du quartier laissé à l'abandon puis totalement rasé en 1856 : « L'Alger que nous avons trouvé en 1830 achève de s'en aller par morceaux, sous les yeux indifférents de la foule européenne. L'alignement l'éventre et le perce à jour, les procès-verbaux pour cause de sécurité publique l'abattent en détail... Cette grande destruction se justifie dans son ensemble par des motifs d'un ordre supérieur ; nous n'essaierons pas de la combattre ni même de la critiquer, il semble qu'il est juste et possible d'admettre des exceptions au principe de démolition générale : certains édifices mériteraient d'échapper au sort commun, par leur valeur architecturale ou par les souvenirs qu'ils rappellent. Pourquoi ne pas les conserver ? [...] depuis notre arrivée on ne s'est occupé de la Jenina que pour l'enlaidir et la ruiner. A-t-on jamais vu la brosse du badigeonneur essayer de faire disparaître l'épaisse couche de poussière, son unique et ignoble enduit depuis un quart de siècle ? [...] A-t-on tenté une seule fois de nettoyer ses nombreux carreaux de faïence, qu'on ne distingue presque plus sous la croûte sordide qui les recouvre, ces carreaux qui jadis se mariaient si agréablement avec les couches de chaux d'une éclatante blancheur ? [...] l'incendie est venu un jour promener ses langues de feu sur ce vieux monument, y laissant de profondes blessures, qui n'ont pas été guéries, assurément, par certains collectionneurs de carreaux de faïence, de marbre, de marches d'escalier, matériaux qu'ils brisaient quand ils ne réussissaient pas à les enlever assez vite » (DE HAËDO, 1998 : 211-217, note 1). Le vaste espace

finallement dégagé entre la Ğanīna et Djāma'al-Ğedīd/mosquée de la pêcheurie est ainsi devenue la place du Gouvernement ou place d'Armes (fig. 9).



Fig. 9 - Place d'Alger, gravure de A. de Longuemar en 1832 (ESQUER, 1929 : vol. II, pl. CLI 355).

Les militaires qui détruisent la basse Casbah n'effectuent préalablement aucun relevé des édifices abattus et des rues supprimées. La première tentative de restitution urbaine du centre d'Alger est due à P. Eudel qui utilise : 1) les cartes militaires du Génie sur lesquelles les noms des rues ne figurent pas ; 2) les données livrées par A. Devoulx ; 3) des documents trouvés à la Bibliothèque nationale dont il n'a donné aucune référence ; 4) et une « enquête personnelle, auprès de deux nonagénaires, avec lesquels nous avons bien souvent parcouru en tous sens la place du Gouvernement pour retrouver, en nous aidant de leurs souvenirs, l'endroit où commençaient, où finissaient les rues disparues » (EUDEL, 1902 : 75-80). Sur sa carte figurent les noms des rues et des différents corps de métier qui y tra-

vaillaient. Une deuxième restitution du quartier, publiée en 1952, est établie par M. Emerit à partir des données d'une enquête menée en 1837 par l'interprète E. de Salles auprès des habitants de la Casbah pour savoir quel était le tracé des rues disparues et en quoi consistait l'activité de leurs habitants (EMERIT, 1952 : 6-13). La restitution de la topographie des souks, avant 1830, proposée dans ces documents, est très approximative et les fouilles révèlent aujourd'hui les erreurs de positionnement qui ont été commises. Un autre plan, dressé par le Génie Militaire avant 1830 et conservé à la Bibliothèque nationale de France¹⁰, non légendé, livre une image sans doute beaucoup plus proche de la réalité telle qu'elle apparaît dans la fouille¹¹. La confrontation de ces trois cartes permet ainsi une restitution vraisemblable des différentes parties du souk dégagées dans la basse Casbah.

Dans la zone principale sud du chantier de la place des Martyrs, le quartier ottoman mis au jour, qui correspond aux Zones 7, 8 et 10, « suit un plan raisonné, organisé à partir d'une trame héritée de la période islamique définie par la voirie. Les rues dessinent des lignes perpendiculaires qui ferment de vastes îlots qui se divisent à leur tour en une succession de parcelles adossées à un axe central. Ces dernières, de module assez semblable, accueillent des uni-

tés bâties dont les façades sont orientées sur les rues. La trame urbaine, telle qu'elle observée, est mise en place durant l'époque islamique » (RAPPORT, 2015 : 28). La configuration du souk, héritée semble-t-il d'une organisation spatiale antérieure à l'époque de la Régence turque et telle qu'elle apparaît sur le terrain dans le dernier état ottoman, se compose de la juxtaposition de boutiques, d'une superficie autour de 13, 17 ou 21 m², construites le long de trois rues et ruelles de 0,70 m à 2 m de large, pavées de galets de schiste liés à la terre (pl. 1 : 2 ; pl. 3 : 3). Les trois premières rues (VO8113, VO7342, VO8118) suivent un axe est-ouest tandis que trois autres sont orientées nord-sud (VO8147, VO8148, VO101107). Des canalisations en terre, souterraines, drainent ces voies. En dépit des difficultés pour identifier ces axes à partir des trois plans de la ville ancienne tous différents, nous tentons une restitution. P. Eudel, indique dans le commentaire de sa carte, qu'en face de la Ġanīna, sur une petite place triangulaire, ornée d'un jet d'eau, s'ouvrait la ruelle des « marchands de légumes verts », Zankat al-Khaḍḍārīn, qui longeait ensuite la mosquée al-Sayyida pour aboutir, dans son second tronçon, à la ruelle des « plombiers », Zankat al-Rasāsiyya. Nous pouvons sans difficulté identifier la partie occidentale de la voie VO7342 avec la rue des « marchands de légumes verts » qui se prolonge par la rue des « plombiers », (VO8118) (pl. 1 : 2). Au sud, une partie de la mosquée al-Sayyida a été dégagée (Zone 10), elle consiste dans les fondations et le soubassement de son minaret qui jouxte l'édifice

(10) Anonyme, BnF, Paris, Cartes et Plans, GeC 3983 reproduite dans CHERGUI, 2011 : Carte 1, 18.

(11) A. Raymond, T. Shuval, S. Missoum et S. Chergui ont dressé d'autres plans qui apportent des corrections aux cartes précédemment établies mais qui ne sont pas dépourvues d'erreurs.

vers l'est, en une travée de la salle de prière et en différents autres petits espaces remaniés¹² (pl. 1 : 2 ; pl. 4). Mitoyens de cet édifice, les vestiges d'un autre bâtiment sont identifiés par les fouilleurs comme le *Bayt al-Māl*, un organisme qui s'occupe de la gestion des biens vacants ou confisqués. L'identification de ces ruines avec le Trésor reste à démontrer car, sur les trois plus anciennes figurations d'Alger, ce bâtiment n'est pas représenté ou, en tous les cas, il n'est pas légendé. Sa localisation à cet endroit est par ailleurs l'objet de discussion que la fouille pourrait trancher (MISOUM, 2003 : 57 ; CHERGUI, 2011 : 53). Quoiqu'il en soit les vestiges mis au jour témoignent d'aménagements de qualité. Accessible depuis la rue nord (VO7342), une grande salle d'apparat de 34 m² est divisée, dans son dernier état de fonctionnement, en deux travées inégales par des arcatures dont il reste les bases des colonnes en calcaire enserrées dans un sol exceptionnellement bien conservé (PC10036). Ce dernier est très soigneusement pavé de briques posées de chant et organisées en arêtes de poissons dans quatre longs tapis délimités par des bandes de briques accolées (pl. 4 : 1, 3). Cette salle est ouverte au sud-est sur un espace de toilette avec latrine, lavabo et aménagements liés à l'usage de l'eau, avec un sol d'ardoise et des murs carrelés de mallons émaillés (UNF10222) (pl. 1 : 2 ; pl. 4 : 2 ; pl. 80 : 8, 9). Il est isolé de la grande pièce à colonnades par une

sorte de vestibule qui dispose d'une petite fontaine-lavabo et d'un sol de marbre. Tous ces espaces pourraient appartenir à la mosquée comme cela figure sur la carte avant 1830 de la BnF, mosquée décrite par A. Lodoyer, comme une masse à peu près informe sans rien de remarquable à l'extérieur mais qui était « englobée dans un grand nombre de maisons agglomérées et enchevêtrées les unes aux autres, sans symétrie ni aucune séparation de rues visibles à vol d'oiseau » (DEVOULX, 1870 : 154). Cette description correspond parfaitement aux vestiges dégagés et qui sont contradictoires avec les plans établis par P. Eudel et M. Emerit sur lesquels la mosquée al-Sayyida constitue un îlot bordé, à l'est, par une rue. La fouille montre que cette voie n'existe pas, ce qui correspond à la représentation de la carte dressée par le Génie Militaire avant 1830 et à la restitution schématique du centre d'Alger à la veille de l'intervention française de M. Philibert (CHERGUI, 2011 : 21, carte 3). Des ateliers/boutiques sont en effet directement adossés au mur de la salle d'apparat (pl. 1 : 2 ; pl. 4 : 1). La plupart des murs et des sols dégagés appartiennent à des ateliers mitoyens qu'on identifiera avec le souk des « plombiers », al-Rasāsiyya. Equipés, comme l'a révélé la fouille, de four et d'enclume, les artisans y fabriquent tout espèce d'objets métalliques comme en témoignent les scories (UNA10516, UNA10561, PCE8231, PCE8224, PCE8214). La présence de ces ateliers à côté de la mosquée, dans lesquels les artisans fondent, coulent et martèlent les métaux n'est pas sans étonner car,

(12) Je remercie I. Rémy, archéologue de l'Inrap en charge de la fouille de cette zone, qui a bien voulu me transmettre ses observations non encore publiées.

dans le souk des villes arabes, il est généralement admis que seuls les métiers considérés comme propres et nobles qui ne génèrent ni bruits, ni odeurs, s'établissent à proximité des édifices religieux¹³. De l'autre côté de la rue (Zone 7), l'équipement des trois boutiques d'une superficie entre 13 et 15 m² (2C, 2D, 3A) consiste en cuves maçonnées de plan quadrangulaire¹⁴, enterrées, et dont la fonction n'a pu être déterminée (pl. 1 : 2 ; pl. 2 : 2) (STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 94, 95). Elles disparaissent dans le dernier état des boutiques qui est très tardif¹⁵. À leur suite, ouvrant toujours sur la rue al-Rasāsiyya, on trouve peut-être une boutique caractérisée par une salle voûtée (PC8189) et un atelier de petite métallurgie (PC8176). À l'est, cette rue coupe un axe nord-sud (VO8147) qui peut correspondre à la rue al-Shammā'īnn ou rue des « fabricants et vendeurs de cires et de bougies » (rue Cléopâtre à l'époque française). Cependant l'identification de cette dernière rue est problématique. Son appellation ne peut s'appliquer qu'à son tronçon nord car on trouve, dans celui du sud, un alignement de quatre ateliers tous équipés de four, de fosse à enclume et de cendrier contenant des scories et des déchets de

métal¹⁶ (PCE8136, PCE8140, PCE8143, PCE8171) (pl. 2 : 1). Ces unités de fabrication d'objet métalliques font face à une série de cinq ateliers possédant les mêmes caractéristiques (PCE8131, PCE8128, PCE8124, PCE8120, PC8117) (pl. 2 : 1). Nous sommes donc à l'évidence dans un quartier dédié à l'artisanat du métal avec des officines équipées de forges d'élaboration dans lesquels les artisans travaillent le fer, le plomb et le cuivre (RAPPORT, 2015 : 53). Un examen des scories par N. Thomas (Inrap) « permet d'attester de la qualité des gestes techniques mis en œuvre, il s'agit là d'artisans confirmés et non d'ateliers temporaires ou fortuits. Certains résidus portent la trace d'éléments bimétalliques (associant fer et cuivre) ce qui nécessite une maîtrise des arts du feu » (RAPPORT, 2015 : 53). Sur la base des objets retrouvés, nous pourrions être dans le souk des « serruriers » ou « fondeurs », al-Farḡhiyya, bien qu'il ne soit pas localisé ici sur les cartes anciennes. À l'arrière de l'espace PCE8117, une grande unité (PCE8166) abrite une fabrique de balles en plomb de mousquets (pl. 1 : 2 ; pl. 2 : 1 ; pl. 3 : 2). À Alger, les fabricants de balles, les *kurşuncular*, sont réunis en corporation et leur chef reçoit le plomb des autorités du beylik (HOEXTER, 1983 : 28). Ce plomb se présente sous la forme de lingots tel que celui découvert dans ce même espace,

(13) À Alger, les forgerons sont installés en périphérie sud de la ville, en majorité au niveau de Bāb 'Azzūn (MISSOUM, 2011 : 245).

(14) Dans 2D, 93 cm par 68 cm, 1,40 m sur 1,07 m pour une profondeur conservée de 48 cm ; dans 2C, 0,90 cm sur 0,70 de large et une profondeur maximale de 0,80 m ; 3A, 0,93 cm sur 0,74 cm.

(15) Le comblement des cuves 7565 et 7436 contenaient des pipes importées.

(16) Il s'agit d'un espace grossièrement aménagé ou d'un bloc monolithique creusé pour stocker les déchets de production et les cendres.

dans l'US8083¹⁷, utilisés par les plombiers pour façonner les tuyauteries nécessaires à l'alimentation en eau potable des fontaines des mosquées, des bains et des grandes demeures (CHERGUI, 2011 : 244 ; CHERIFF-SEFFADJ, 2008 : 284). L'Etat exerce un monopole sur le plomb et le fer qui sont, pour l'essentiel, importés du nord de la Méditerranée comme en attestent les sources européennes. À la fin du XVI^e siècle, selon le moine captif D. de Haëdo, qui fait le récit des événements survenus pendant le XVI^e siècle à Alger, les navires en provenance d'Angleterre « apportent quantité de fer, de plomb, d'étain de cuivre » tandis que ceux venus de Marseille transportent du fer, de l'acier et des clous (DE HAËDO, 1998 : 53). Parmi les marchandises qui entrent à Alger en 1724, le chancelier du Consulat de France cite l'étain, le fer, le cuivre battu, le plomb et le vif-argent (LAUGIER DE TASSY, 1725 : 294). En 1789, le consul de France à Alger réceptionne de Marseille des barres de fer et, cinq ans plus tard, 1000 quintaux de fer arrivent de Suède (DEVOULX, 1872 : 425, 433). Un approvisionnement occasionnel en métaux se fait aussi par le biais des prises des corsaires. En septembre 1809 et 1814, du fer, des clous et du cuivre font partie des cargaisons de deux navires siciliens arraisonnés (DEVOULX, 1872 : 91, 97). Au nord de ce quartier du travail des métaux, coupant la rue al-Shammā'īn, il est possible de reconnaître la Zankat 'An-

naqni, la ruelle « étroits-moi » (rue Mahon à l'époque française), d'une largeur d'environ 1,60 m (VO8113) (pl. 1 : 2). Ce nom est sans doute lié à l'étroitesse du passage qui ne permet le croisement de deux personnes que collées l'une à l'autre, une caractéristique soulignée, au début du XVIII^e siècle, par le père Ximénez qui explique que « les rues sont très étroites, et dans beaucoup d'entre elles deux personnes ne peuvent marcher côte à côte, sans qu'il n'y ait jamais le dégagement d'une place » (OULD CADI MONTEBOURG, 2020 : chapitre II). Enfin, la fouille principale nord a dégagé un îlot d'habitations constituées de pièces parfois très petites, bordé à l'ouest et au sud, par deux rues dont le tracé est repris par les rues d'époque coloniale ainsi que deux grandes citernes très profondes (Zone 14).

Les archéologues ont remarqué que le parcellaire ottoman suit souvent le parcellaire précédant, les tracés structurants existant déjà dans la ville arabo-berbère. Les résultats de la fouille vont donc à l'encontre de ce qui était jusqu'alors avancé par les historiens, c'est-à-dire que le développement de la ville basse à Alger date de l'époque turque (RAYMOND, 1985 : 207). La partie de souk telle qu'elle apparaît dans la fouille se compose de la juxtaposition de boutiques et d'ateliers construits de part et d'autre de ces tracés. Le quartier paraît avoir été entièrement reconstruit au cours du XVIII^e siècle à la suite d'un événement qui a affecté l'ensemble de la zone. La plupart des nouveaux murs reposent sur l'arase irrégulière du bâtiment antérieur (STITI,

(17) Dans cette US, il est associé à des balles de différents calibres, des boulets de canon et des céramiques des XVIII^e et début du XIX^e siècle.

SOUQ (dir.), 2010 : 55). Pour cette reconstruction, le terrain est d'abord décaissé. Ce décapage conséquent, pour mettre le sol à niveau et le rendre plus stable, fait disparaître les vestiges antérieurs. C'est vraisemblablement pour cette raison que nous ne trouvons que très peu de céramiques des XVI^e et XVII^e siècles. Il est cependant difficile de fixer précisément la date de cette destruction massive tant le souk a subi d'assauts tels que tremblements de terre et bombardements. Durant le XVII^e siècle, la ville est ébranlée par plusieurs séismes – celui de 1632 est responsable de la disparition de deux mille maisons et, en 1665, c'est la majorité des constructions de la ville qui est touchée (MISSOUM, 2003 : 192). Celui survenu en 1716 est lui aussi très violent comme l'écrit Jean de Clairambault dans une lettre : « Le 3 février 1716, à deux heures du matin, survint un terrible tremblement de terre qui renversa les deux tiers des maisons d'Alger et endommagea toutes les autres ; l'incendie et le pillage vinrent encore ajouter au désordre. Le tremblement de terre continua le 4 et le 5, un peu moins violent mais avec des secousses toutes les demi-heures. Le 26 février, le phénomène recommença encore plus violemment que le 3 » (DE GRAMMONT, 1890 : 131). La ville est en partie détruite, les murs de la Grande Mosquée se lézardent, 20 000 habitants trouvent la mort et le consul de France en est réduit à loger à la campagne sous des tentes comme une partie de la population qui abandonne la ville pour s'établir à l'extérieur de l'enceinte (DELPHIN, 1922 : 217-218). En conséquence, comme le rapporte un mé-

decin et naturaliste marseillais, « depuis lors, toutes les maisons sont étayées les unes contre les autres » (PEYSONNEL *et al.*, 1838 : vol. I, 459). Le 1^{er} novembre 1755, « le tremblement de terre qui causa tant de désastres célèbres au Portugal et en Espagne, se fit sentir à Alger avec la même violence ; les secousses durèrent plus de deux mois ; un témoin oculaire rapporta qu'il ne restait pas une maison intacte à Alger » (DE GRAMMONT, 1887 : 310). Les séismes qui surviennent en 1756 et 1757 semblent avoir été encore plus violents. Ils endommagent les aqueducs et tarissent les canalisations souterraines provoquant une pénurie d'eau dans la ville (DE GRAMMONT, 1887 : 314). Les autorités locales imposent alors aux habitants l'aménagement de citernes dans les maisons et font creuser des puits à l'intérieur de l'enceinte (BEN AMOUCHE, 2009 : 123). Il faut ajouter à ces catastrophes naturelles, les bombardements des flottes européennes responsables elles aussi d'importantes destructions. En 1682, puis dans les deux années qui suivent, les navires français, conduits par Abraham Duquesne, lancent sur la ville un millier de boulets dont certains endommagent le souk et la mosquée al-Sayyida qui doit être rénovée (CHERGUI, 2011 : 54). Une troisième attaque française en 1687 n'épargne pas ce quartier comme en témoigne la lettre d'un marchand français qui signale que « La ville a été absolument écrasée [...] Alger n'est qu'une ruine » (DE GRAMMONT, 1887 : 256). En 1778, deux cents habitations sont détruites lors de l'attaque espagnole (BEN AMOUCHE, 2009 : 206) puis le bom-

bardement intensif de 1783, dirigé par don Antonio Barceló, endommage sérieusement la ville. Un témoin de cette attaque, laisse dans son journal écrit en italien et conservé au Consulat de France, un récit détaillé dans lequel on lit que quatre bombes ont atteint le palais du dey, la Ğanīna, et que les pertes algériennes s'élèvent à plus de trois cents hommes « sans compter ceux qui ont été écrasés sous les décombres des maisons effondrées. Il y a eu environ 300 maisons qui ont souffert des projectiles » (FERAUD, 1876 : 307, 312). Une autre source indique que « Les maisons, boutiques et mosquées, détruites dans leur totalité ou touchées partiellement par le bombardement, atteignent le chiffre de 562 édifices¹⁸ ». Enfin, en 1816, lors de l'attaque anglaise, une partie importante de la basse Casbah est démolie, le dey ordonne alors aux administrateurs régionaux d'envoyer à Alger des maçons pour prêter mainforte à ceux de la ville qui participent aux reconstruc-

tions (BENAMOUCHE, 2009 : 180). Dans de telles conditions, nombre d'échoppes du souk disparaissent au cours des XVII^e et XVIII^e siècles mais certaines sont rebâties à l'identique ou avec de légères modifications ainsi que la fouille l'a révélé. Pour autant, il est difficile de dater précisément les destructions et les reconstructions qui suivent, à l'exception des ateliers à proximité de Djāma'al-Sayyida. En effet, en 1734, des relevés de dépenses font état de travaux de reconstruction de la mosquée et des quatre boutiques mitoyennes (CHERGUI, 2011 : 54) et, en 1825-1826, son agrandissement ordonné par Muhammad Pacha englobe « dans cet édifice toutes les boutiques qui lui étaient jadis contigües ». De nouvelles échoppes se greffent alors autour de la mosquée agrandie (DEVOULX, 1870 : 153). Les phases de réaménagement de ces ateliers/boutiques, perceptibles dans la fouille, correspondent peut-être à ces travaux.

(18) AHN Madrid, section Estado, liasse 3585, « Carta de P. José Conde a Floridablanca, Argel, 12 de octubre de 1783 ».

III. Poteries algéroises du XVII^e et du XVIII^e-premier tiers du XIX^e siècle

III-1. Potiers d'Alger à l'époque de la Régence turque

Jusqu'alors aucune recherche archéologique, muséographique ou documentaire, n'a fait état de l'existence, à Alger, d'une production de poterie. La fouille de la place des Martyrs offre des perspectives inédites sur cette activité dont nous trouvons traces aussi bien pour la période des dynasties berbères et arabes que pour l'époque de la Régence turque.

Les premiers indices d'une fabrication locale, à proximité du site, sont apparus dans de grandes fosses qui contenaient des produits défectueux, déformés, surcuits, fêlés ainsi que du matériel d'enfournement, datés des X^e-XI^e siècles¹⁹. La production telle qu'elle apparaît dans ce contexte est essentiellement à pâte claire et parfois glaçurée. Les témoignages d'une activité potière en ce lieu ou dans ses environs immédiats existent aussi pour les XII^e et XIII^e siècles. Une grande excavation circulaire de 2 m de diamètre fouillée sur 4,50 m de profondeur sans que le fond ait pu être atteint est comblée par une dizaine de mètres cubes de déchets d'atelier de potier. Dans ce dépotoir, les céramiques à pâte claire sont majoritaires, plus de 80 % de l'ensemble, tandis que celles à pâte rouge réfractaire, 20 %, sont essentiellement des céramiques culinaires tournées ou modelées (PARENT, FRANÇOIS, à paraître en 2022). L'exploration archéologique du site n'a pas livré d'informations

relatives à la production des siècles suivants. Il est toutefois envisageable que les ateliers poursuivent leur activité puisque l'exploitation conjointe des sources écrites et des données archéologiques révèle l'existence d'un artisanat de la terre à Alger dès le début du XVI^e siècle et qu'on supposera dans la continuité de celui qui s'est développé aux périodes précédentes. À l'époque de la Régence turque et sans doute encore au début de la période française, Alger est clairement une ville où des potiers locaux offrent à la clientèle une large gamme de produits fabriqués pour l'essentiel en pâte claire et, pour la cuisine, en pâte rouge réfractaire.

Au début du XVI^e siècle, des sources écrites font état d'ateliers installés dans plusieurs quartiers de la ville. Ainsi, une zone non bâtie, proche de la fouille, située entre la Zawiyat Sidi Ali al-Fassi et la Grande mosquée, est qualifiée, dans des textes avant 1516, de dépotoirs ou d'entrepôts des potiers (fig. 10 n° 1) (MISSOUM, 2003 : 25). Selon un acte de vente établi en 1528-1529, une maison sise dans la partie supérieure de la ville, à l'ouest, au-dessus de Haret Esselaoui, est identifiée comme un atelier de potier vendu au profit d'un certain Saad ben Ahmed dit Belbich le potier (fig. 10 n° 2) (DEVOULX, 1876 : 73). Des titres de propriété de janvier 1543 indiquent que la mosquée al-Qāyad Šafar près de Bāb al-Ġedid est érigée sur des terrains précédemment occupés par des ateliers de potiers (fig. 10 n° 3) (DEVOULX, 1876 : 73).

(19) Ce matériel est étudié par Fl. Parent, archéologue à l'Inrap.

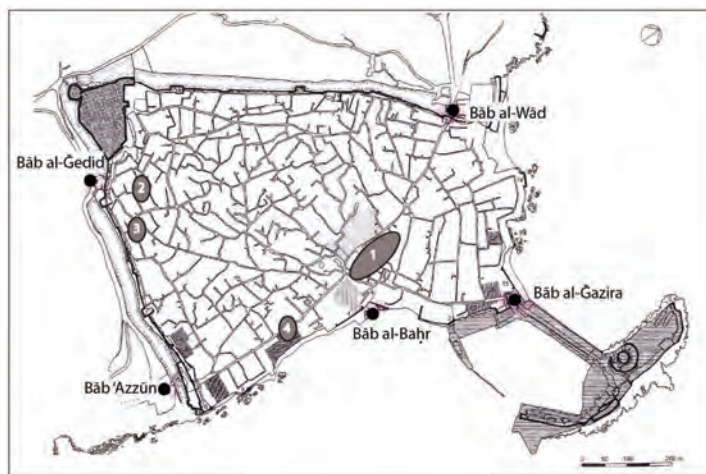


Fig. 10 - Localisation des ateliers de potiers à Alger d'après les sources écrites et les vestiges matériels (fond de carte MISSOUM, 2003).

Selon D. de Haëdo au début du XVI^e siècle puis Jean Baptiste Gramaye, diplomate lui aussi captif à Alger mais en 1619, cette activité est exercée par des potiers maures venus des royaumes de Grenade, d'Aragon, de Valence et de Catalogne mais aussi par des *baldî-s* – des citoyens natifs de la ville – et même par des janissaires des Balkans et de Turquie qui, en plus de leur fonction militaire, sont aussi des artisans de la terre (DE HAËDO, 1998 : 60, 85; BEN MANSOUR, 1998 ; CHERGUI, 2009 : 9). De l'avis de Fray Melchor, « il manque seulement celui qui fasse les azulejos qu'ils ramènent du Levant » (MISSOUM, 2003 : 62, note 157). Les artisans potiers, qui semblent de toutes origines, exercent leur métier dans le cadre d'une guilde qui régleme leur activité, défend leurs intérêts et régule le marché et ceci dès la deuxième moitié du XVI^e siècle. Le *Daftar al-Tashrifât*, un registre rédigé en langue turque et traduit en fran-

çais par A. Devoulx, découvert dans le palais du dey lors de la conquête française et qui traite de la perception des impôts, de l'administration des propriétés du beylik, livre des informations sur les corporations professionnelles et religieuses entre 1692 et 1824 (DEVOULX, 1852). Y sont indiquées les sommes payées au Trésor Public par les chefs des guildes. D'où il ressort que l'activité des potiers ne génère pas de gros revenus puisque, en 1691, l'*amîn* des potiers verse au Trésor « d'après l'ancien usage », un *bechmak* de 100 *saîma*. Cette taxe est assez modeste en comparaison de celles payées par les représentants des autres professions. Ainsi le *bechmak* des tanneurs, brodeurs, armuriers et tisseurs de nattes, s'élève respectivement à 500 *saîma* (DEVOULX, 1852 : 44). Les obligations imposées aux artisans d'Alger ne se limitent pas au paiement d'impôts en espèces, ils s'acquittent également de taxe en nature et fournissent en poteries le dey, sa suite, l'état-major de l'armée, les janissaires logés dans les casernes de la ville ainsi que les troupes en déplacement (HOEXTER, 1983 : 19-39). La nature des productions et leur valeur peuvent être envisagées grâce aux registres de taxation. Le chef de la corporation des potiers fourni au beylik comme redevances en nature : « Cruches, 10 rial (6 fr.) ; assiettes, 5 rial (3 fr.) ; grand chandelier, ½ rial ; petit chandelier, un *kherouba* [une grande jarre] ; une petite jarre, 2 rial (1fr.80) » (DEVOULX, 1852 : 51). Nous savons qu'une partie de ces objets est glaçurée car les textes indiquent que l'administration, qui détient le monopole du commerce du plomb, en remet aux po-

tiers pour la composition du vernis dont ils couvrent leurs céramiques (HOEXTER, 1983 : 28). Les garnisons sont équipées de jarres pour la provision d'eau, de cruches, de petites cruches, de bouilloires et de gobelets (DEVOULX, 1985 : 67). L'usage qui consiste à offrir des cadeaux aux dignitaires à l'occasion des étrennes, des fêtes ou de leur entrée en fonction, nous renseigne aussi sur les contenants de terre. Le commandant des janissaires reçoit, pour ses étrennes, dix jarres ; le *bach-belouk-Bachi*, son second et le *khōdja*, reçoivent chacun quatre jarres, une cruche, une petite cruche, une bouilloire, une petite cruche d'huile à brûler ; un autre fonctionnaire obtient cinq jarres, une cruche, une petite cruche et une bouilloire (*gheraf*) (DEVOULX, 1852 : 64, 66). En 1809 encore, quinze cruches de limonade sont offertes au secrétaire du palais (DEVOULX, 1852 : 37 ; HOEXTER, 1983 : 27). Lors de la célébration *d'al-mawlid an-nabawī* (la fête de la naissance du prophète Mohammed), on trouve, dans la longue liste des produits à fournir pour la table du palais, cinquante cruches pour l'eau, des jarres de beurre et cent cinquante plats et assiettes en faïence (DEVOULX, 1856 : 33). L'origine de ces contenants et de la vaisselle de terre n'est jamais précisée mais dans la mesure où c'est au chef de la corporation des potiers que sont adressées les requêtes, on supposera qu'il s'agit de productions algéroises sinon algériennes. Et c'est là que la mention d'assiettes en faïence pose un problème car ce type de céramique n'est pas attestée parmi les fabrications locales. Il est envisageable que la traduction soit erronée ou qu'il faille entendre

faïence au sens de glaçurée. Les potiers fabriquent aussi des céramiques pour l'architecture. Les états comptables émanant de l'administration centrale – *Subub al-Khayāt* – datés entre le milieu du XVII^e et le premier tiers du XVIII^e siècle, indiquent que les potiers d'Alger, désignés sous le terme générique de *fakhhārin*, livrent aux chantiers de construction et de restauration, des tomettes (*qīrāī*), des briques, des tuyaux de canalisation, des gouttières, des chéneaux, des collecteurs et des tuiles parfois glaçurées (pl. 50 : 1, 2 : pl. 52 : 1) (CHERGUI, 2011 : 233). D'autres textes, établis en juin-juillet 1737, font état de livraisons de tomettes de terre cuite de faible épaisseur utilisées pour le planchéage d'une boutique de bottier pour un coût de 3 rial²⁰ (pl. 50 : 3-8). Dans les sources écrites, les briqueteries, les tuileries et les fours à chaux sont souvent mentionnées ensemble. C'est en effet une pratique assez courante que de faire cuire les briques et calciner les pierres calcaires dans les mêmes fours. Un état comptable de 1699 fait ressortir la double spécialisation du chauffournier qui fournit la chaux mais aussi les briques (CHERGUI, 2011 : 270). Dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, des fours à chaux et à briques sont bâtis par des Maures au-delà des remparts, aux abords de Bāb 'Azzūn, sur le versant sud-ouest de la colline (DE HAËDO, 1998 : 53, 54). Une gravure dressée par G. van Keulen autour de 1690, montre, hors l'enceinte, à proximité de Bab

(20) Le rial vaut 1,125 francs jusqu'en 1818, il varie ensuite entre 0,90 et 0,60 francs.

al-Wād, plusieurs de ces grands fours d'où s'échappe une épaisse fumée²¹ (fig. 11 : 1)



Fig. 11 - (1) Fours à chaux à proximité de Bab al-Wād, gravure de G. Van Keulen, 1690 ; (2) fours à chaux en ruines sur le chemin menant de Bāb al-Wād aux jardins du dey (ROZET, 1933 : Atlas, vue 11).

(21) G. van Keulen, 1690, gravure ancienne hollandaise « De Stad Haven En Mouillie Van Algiers Neven Desselfs Kasteelen », https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:La_cite_le_port_et_le_mole_d_Alger.jpg

À la veille de l'intervention française, il semble que ce soient les Kabyles qui fabriquent les briques en cet endroit en utilisant différentes variétés d'argile qu'ils foulent aux pieds et malaxent à l'aide de pelles en bois²² (BOYER, 1963 : 65, 66, 187 ; CHERGUI, 2011 : 229-230 ; FERAUD, 1872 : 452). Les rapports militaires de l'armée française signalent encore l'existence de briqueteries et de fours à chaux en dehors des deux portes principales de la ville (BEN AMOUCHE, 2009 : 225). Des tuileries et des fours à chaux en ruines, sur le chemin qui conduit de la porte de Bāb al-Wād aux jardins du dey, sont représentées sur des lithographies de 1833, 1835 et 1839 (fig. 11 : 2) (ROZET, 1933 : Atlas, vue 11 ; LESSORE, WYLD, 1835 : pl. 18 ; CHERGUI, 2011 : 231).

La production de poteries à Alger à l'époque de la Régence turque attestée par les textes est aussi renseignée par des données matérielles. À la fin du XIX^e siècle, une découverte fortuite livre la première preuve d'une production locale de vaisselle glaçurée d'époque ottomane même si elle n'a pas été identifiée comme telle. En 1870, lors de la démolition de la caserne des janissaires, de la halle aux grains et du fondouk al-Acel à proximité de Bāb 'Azzūn, pour la construction du Palais de justice (fig. 10 n° 4), A. Devoulx a recueilli un objet qu'il décrit

(22) Au début du XIX^e siècle, les Kabyles produisent des poteries rustiques qui sont distribuées par des colporteurs de la même façon que, pendant la Régence, à Constantine, les *kellalin* kabyles fabriquent des tuiles, des briques, des jarres, des cruches et des gargoulettes.

comme « une espèce de patte d'oiseau en terre cuite dont l'un des trois ongles était recouvert 'un vernis vert » et dont il ne connaît pas l'usage (DEVOULX, 1871 : 400). Il s'agit en fait d'une pernette, un outil d'enfournement en terre qui facilite la charge des coupes glaçurées dans les fours. Trouvée dans le blocage d'un mur de l'enceinte turque bâtie vers 1570, elle témoigne d'une production de céramique glaçurée à Alger sinon contemporaine de la construction ou du moins que l'on considérera comme légèrement antérieure. En effet, aucune pernette n'est apparue dans les dépotoirs des ateliers médiévaux et il n'existe pas de trace de son emploi sur la vaisselle glaçurée des X^e-XIII^e siècles, ce qui évidemment n'exclue pas son usage dans le cadre d'une production des XIV^e et XV^e siècles dont nous ignorons tout. Cinquante-huit pernettes en pâte calcaire beige, d'assez grandes dimensions – l'écartement entre les branches est de 9 cm tandis que le diamètre des bras est compris entre 1,5 et 2,2 cm – ont été recueillies dans des niveaux de comblements du XVIII^e siècle et du début du XIX^e (pl. 5 : 1-3). Et on observe les trois marques d'arrachement qu'elles laissent au fond des coupes algéroises glaçurées (pl. 5 : 4). D'autres découvertes témoignent s'il en était encore besoin de l'existence d'une activité potière à Alger. Il s'agit de quelques rebuts de cuisson et de surcuits en pâte calcaire, fendus, collés, déformés, aux glaçures brûlées. Le plus spectaculaire d'entre eux est un mouton de 20 cm de long, composé de plusieurs pots fondus et amalgamés les uns aux autres, trouvé dans une

fosse de la pièce PCE14101 (US14104) associé à des charbons de bois et des dépôts de chaux (pl. 5 : 5). Une petite cruche en pâte claire, à panse ovoïde et base annulaire, est un surcuit trouvé dans un comblement de l'atelier PCE8159. Sa panse s'est fendue pendant la cuisson et la glaçure plombifère qui la recouvre est calcinée (pl. 5 : 6). Autre déchet de fabrication, une sorte de bouteille-bonbonne à panse globulaire surmontée d'un fin col évasé et munie d'une anse. Tournée dans une pâte calcaire, elle est ornée de fleurons trilobés peints en rouge sur l'épaule. La glaçure alcalino-plombifère jaune, appliquée sur la totalité de la paroi externe, mal conservée est localement brûlée. Un fragment de vase ayant explosé durant la cuisson est collé sur sa panse (pl. 26 : 1). Cette bonbonne faisait partie du remblai de comblement de la cave de l'atelier UNA10561 dans la Zone 10. Deux petits pots, placés sans doute trop près d'un autre vase dans le four, portent des traces de collage (pl. 23 : 10, 11) ainsi qu'un long pot tubulaire (pl. 24 : 4). La partie supérieure de la panse d'une grande jarre en pâte claire, à cinq anses, est déformée ainsi que son col (pl. 33 : 3). Ces défauts ne nuisent pas à leur utilisation. Des poteries déformées, mais dont les imperfections n'entraînent pas forcément un rejet définitif, peuvent être vendues comme des seconds choix dans un périmètre qui dépasse à peine le site de l'atelier. La présence de ces outils et objets défectueux témoigne bien d'une fabrication locale mais, en l'absence de vestiges de four sur le site, on peut seulement faire l'hypothèse que le ou les ateliers de

potier sont implantés à proximité du souk.

À l'époque de la Régence turque, la production algéroise consiste majoritairement en céramique à pâte calcaire dont les surfaces sont souvent blanchies à la cuisson par l'emploi d'eau salée et qui représentent 70 % du matériel local. On trouve, parmi les poteries sans revêtement, des jattes et des pots de toutes tailles, de petits contenants à liquide avec leur couvercle et de grandes jarres munies de trois, quatre ou même cinq anses parfois peintes en rouge. La vaisselle de table et les cruches à pâte claire glaçurées au plomb sont plus rares. Les productions à pâte rouge réfractaire (30 %) consistent pour l'essentiel en céramiques culinaires glaçurées au plomb qui montrent, dans leur fabrication et parfois aussi dans leurs formes, une certaine continuité avec les marmites et les casseroles locales des X^e-XIII^e siècles. Une petite part est modélisée. Ces deux grands ensembles peuvent être considérés comme des productions algéroises eut égard à leur abondance sur le site et aux similitudes qu'ils entretiennent avec les pâtes des céramiques des époques antérieures. En effet, les pâtes claires identifiées pour l'époque ottomane semblent être de même nature que celles reconnues pour les productions romaine, byzantine et des dynasties berbères et arabes – ces dernières étant clairement identifiées locales grâce aux dépotoirs d'atelier mis au jour sur le site. Les pâtes rouges ottomanes sont semblables à celles des X^e-XIII^e siècles. Des analyses pétrochimiques permettraient de mieux définir leur composition et sans doute de

rattacher ces argiles aux bassins géologiques algérois – les marnes sahéliennes d'Al-Biar et les argiles alluvionnaires de la vallée inférieure d'Al-Harrach (LESPEL, 1930 : 55).

III-2. Grande diversité de formes et de fonctions des productions locales

III-2-1. Pâtes claires calcaires

Ce sont les plus abondantes puisqu'elles représentent 70 % des productions locales et/ou régionales. Leur point commun est une argile calcaire de couleur claire après cuisson, blanche, rose ou rouge clair, contenant plus ou moins d'inclusions. On distingue trois types de pâte : P1 est une pâte calcaire dont la couleur après cuisson varie du blanc crème au beige rosé, de texture fine, elle est légère ; P5 est une pâte calcaire, rose, dense et lourde, assez fine, elle contient des inclusions blanches et du quartz ; P6 est rose avec des inclusions moyennes de sable, de quartz, de chaux et des paillettes de mica. Les potiers ajoutant du sel ou de l'eau de mer à l'argile, la surface des objets est souvent volontairement blanchie tandis que le cœur de la pâte peut être d'une teinte différente. L'essentiel des céramiques à pâte claire ne porte aucun revêtement (86 %) mais de faibles quantités sont glaçurées au plomb (7 %) ou peintes en rouge brunâtre (7 %).

Quelques très rares objets peuvent être attribués au XVII^e siècle, une datation établie d'une part grâce au trésor monétaire trouvé dans une petite fosse creusée dans le sol pavé de briques à l'angle de la boutique Unité 2D et, d'autre part, grâce

aux importations avec lesquelles ils étaient associés. Ainsi cette petite cruche à panse globulaire sur une base annulaire évasée avec un col cylindrique et deux anses qui est glaçurée en jaune sur toute sa surface interne et sur une partie de sa panse à l'extérieur est datée entre 1562 et 1630 sur la base des 385 monnaies d'argent, espagnoles pour la plupart, frappées en Amérique du Sud (pl. 6 : 1) (PELLE, s.d. ; STITI, SOUQ (dir.) 2019 : 112-115). Cependant la majorité des céramiques à pâte claire découverte sur le site date du XVIII^e et du premier tiers du XIX^e siècle. Ce matériel provenant pour l'essentiel de niveaux de comblement, il est difficile d'être plus précis dans sa datation.

a) Céramiques à pâte calcaire sans revêtement

De formes et d'usages variés, les poteries en pâte claire sans revêtement sont nombreuses. Elles représentent 86 % des pâtes claires²³. Ces céramiques sont majoritairement fabriquées dans deux types de pâte, P1 et P5.

Des jattes, d'un diamètre autour de 27 cm, à panse hémisphérique ou tronconique, à fond plat et lèvre en crochet, en boudin, ou plate et rentrante sur laquelle peut s'ajuster un couvercle à bouton, ainsi qu'un pot à panse hémisphérique et lèvre éversée, portent souvent un décor peigné sur leur surface extérieure ou sur le méplat de la lèvre (pl. 6 : 2, 3 ; pl. 7 ; pl. 8 : 1). Un grand

bassin à tout faire, à lèvre éversée épaisse et panse profonde, trouvé dans un remblai de comblement de la pièce PCE8110, porte des traces de chaux sur sa surface interne (pl. 8 : 2).

Des pièces de grande taille, de plus de 30 cm de diamètre, à panse tronconique avec une petite lèvre éversée inclinée ou horizontale, parfois munies de deux solides anses, faisaient peut-être office de pots de chambre. La panse, à l'extérieur est parfois rythmée par des bandeaux tracés au peigne (pl. 9 : 1-3). Un autre grand pot très profond avec une panse tronconique équipée de deux anses et une lèvre plate épaissie à l'intérieur, au décor peigné, porte sur sa surface interne une couche de chaux qui témoigne sûrement d'un emploi (pl. 9 : 4).

Une série de pots à panse tronconique et fond plat, qu'on assimilerait volontiers à des pots de fleurs, se caractérise par une lèvre éversée repoussée au doigt ou surmontée par un cordon rapporté digité. À l'extérieur, la panse est rythmée par des bandes incisées et des liges ondulées tracées au bâton et au peigne. Le plus grand d'entre eux, d'un diamètre de 31,5 cm pour une hauteur de 24,6 cm, retrouvé enterré dans un sol de la Zone 14, a été découpé, après cuisson, d'un trou circulaire de 6 cm de diamètre et sa surface interne est couverte d'une épaisse couche de chaux, des éléments témoignant de son emploi (pl. 10). Les autres sont de plus petites tailles (pl. 11 : 1-4). Des coupes à panse hémisphérique ou tronconique se terminant elles aussi par ce bord digité

(23) Les céramiques à pâte calcaire sans revêtement sont également les plus représentées dans les niveaux des X^e-XII^e siècle. PARENT, 2010 : 145.

(pl. 12 : 1, 2) ressemblent aux coupes figurées par Claude-Antoine Rozet – officier, naturaliste et explorateur français qui séjourne à Alger vers 1830 – sur une des planches de son atlas²⁴ et intitulée « Ustensiles de ménage en terre cuite » (pl. 12 : 3) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 18).

D'autres objets se distinguent par des perforations faites avant cuisson : un pot profond à panse tronconique et lèvre éversée possède un fond plat de 9,6 cm de diamètre percé, en son centre, d'un trou de 4,2 cm (pl. 12 : 4) ; les fonds de pot ou de jarres sont également troués mais l'ouverture est plus petite (pl. 12 : 5, 6) ; enfin une sorte de petite passoire ou de couvercle tronconique à lèvre en bourrelet éversée est percée de six trous (pl. 12 : 7).

Pour le transport de l'eau, on trouve une unique gourde, à deux anses, avec une surface plate et une panse ventrue sur laquelle est fixé un petit bec tubulaire (pl. 13). Pour le service des liquides, il y a des cruches à long col cylindrique ou évasé, panse ovoïde parfois cannelée et fond plat, munies d'une anse et d'un bec tubulaire avec un petit anneau de préhension attaché à la base du col (pl. 14 : 1-4). Représenté sur la planche de C.-A. Rozet, ce type est appelé « alcazaras » (pl. 14 : 5) (ROZET, 1833a : fig. 22, n° 15). Ce terme espagnol renvoie aux cruches fabriquées dans une terre poreuse qui favorise l'évaporation de l'eau à sa surface et confère au contenant

des qualités frigorifiques. Un unique vase à filtre à panse globulaire montée sur une large et haute base évasée a été reconnu (pl. 15 : 1). Ce type d'objet semble avoir été fréquent à Alger au début du XIX^e siècle, il est peint sur plusieurs tableaux de Charles Guillaume Brun (1825-1908). La représentation de ce vase à filtre, tantôt accroché sur une branche d'arbre dans une cour algéroise ou porté à l'épaule par une jeune fille, permet de compléter sa forme par un col cylindrique à bulbe terminé par une lèvre en boudin (pl. 15 : 2, 3).

Pour boucher bouteilles et petites jarres, il existe des bouchons à collerette parfois perforées, de différents diamètres, souvent à double bouton de préhension, en forme de toupie (pl. 15 : 4-8). Une très petite coupelle peut aussi être considérée comme un couvercle à paroi tronconique (pl. 15 : 9) tandis qu'un dernier exemplaire se présente sous la forme d'un long cylindre plein dont le sommet est découpé en cercles concentriques et qui fait office de bouton de préhension posé sur une collerette hémisphérique découpée (pl. 15 : 10).

De petits ramequins à parois épaisses cannelées et lèvre épaissie éversée ainsi qu'une petite jatte et des coupes sont d'autres produits en pâte calcaire (pl. 16 : 1-5)

Un pot à lèvre éversée et panse tubulaire cannelée (pl. 16 : 6, 7) est proche du pot au lait figuré par C.-A. Rozet (pl. 16 : 8) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 11).

(24) Voir *infra* p. 96-97.

De curieux pots globulaires ont été percés d'un trou d'évent avant cuisson (pl. 16 : 9, 10).

De grands couvercles, fabriqués en pâte P1 ensuite blanchie au sel comme presque la majorité des jarres, portent un bouton de préhension cylindrique posé au sommet d'une calotte hémisphérique ou tronconique terminée par un bourrelet. Leur diamètre est compris entre 15 et 33 cm (pl. 17).

Pour le stockage, des jarres au long col cylindrique ou évasé terminé par une lèvre en bourrelet ou éversée (pl. 18 : 1-3), une jarre à col évasé avec une lèvre rentrante repliée (pl. 18 : 4), toutes munies de deux solides anses, sont ornées d'un décor tracé au peigne et imprimé. Un col à bulbe appartient sans doute à une bouteille-bonbonne identique à celles qui sont glaçurées (pl. 18 : 5 ; pl. 25 : 3, 4). On peut vraisemblablement associer à ces cols, des panses globulaires ou ovoïdes reposant sur des bases annulaires (pl. 18 : 6, 7). D'autres contenants de stockage, en pâte P1, de bien plus grande taille, possèdent des cols cylindriques terminés par une lèvre en bandeau ou épaissie à l'extérieur (pl. 18 : 8 ; pl. 19 : 1-3). Des panses ovoïdes, fuselées ou tronconiques reposent sur des fonds plats (pl. 19 : 4-7). La surface externe est comme toujours blanchie et parfois décorée de ces mêmes tracés au peigne caractéristiques de nombreuses céramiques à pâte claire.

D'autres jarres sont de plus grande capacité. La première, incomplète, est fabriquée dans une argile de type P5, sa sur-

face externe est blanchie au sel. Ce contenant à panse balustre repose sur un fond plat et son col a été coupé pour élargir son ouverture. Sa hauteur conservée est de 60 cm et le diamètre maximal à la panse est de 44 cm²⁵ (pl. 20 : 1). Un autre modèle, réalisée dans la même pâte, consiste en une grande jarre à panse balustre épaisse, cannelée dans sa partie supérieure, sans col, avec une lèvre plate éversée. Reposant sur un fond plat, elle est munie de quatre anses attachées en haut de la panse et dont l'extrémité porte deux marques d'enfoncement au pouce. Elle mesure 52 cm de haut pour un diamètre à l'ouverture de 18 cm et un diamètre de panse de 41 cm (pl. 21).

b) Céramiques à pâte calcaire glaçurées

Les céramiques à pâte claire glaçurées, peu abondantes – 7 % des pâtes claires – sont utilisées pour le service, la cuisine, le stockage et l'hygiène. Elles se caractérisent par l'application directement sur la pâte de types P1, P5 et P6, d'une glaçure alcalino-plombifère de couleur verte ou jaune et plus rarement d'un émail jaune clair souvent très mal conservé.

Les pernettes découvertes dans la fouille témoignent d'une production locale de coupes glaçurées pourtant très faiblement représentée sur le site. Un grand plat à carène haute soulignée par une arête, avec une petite lèvre à gorge et une base annulaire très épaisse, est glaçuré en vert. La surface interne est

(25) Sur les contextes de découverte et son usage voir *infra* p. 101.

rythmée par une succession de cercles concentriques assez superficiellement incisés dans une pâte de type P1 (pl. 22 : 1). Un autre plat, de même nature, monté sur un piédouche percé avant cuisson de deux trous de suspension, est entièrement couvert d'une glaçure jaune miel (pl. 22 : 2). Deux coupes, à panse carénée, sont décorées en leur centre d'un cercle en relief (pl. 23 : 1, 2) sous une glaçure verte peu dense appliquée sur une pâte de type P5. Une coupe en pâte P1 et à peu près de mêmes dimensions possède un profil différent. Sa panse carénée incisée se termine par un marli court marqué par un ressaut interne, elle est totalement couverte d'une glaçure jaune miel (pl. 23 : 3). La glaçure jaune d'un petit ramequin à fond plat et lèvre éversée est très mal conservée (pl. 23 : 4). Une série de neuf disques, de très petit diamètre, autour de 7 cm, à et à peine creusée, fabriquée dans une pâte de type P1, est totalement couverte d'un émail blanc ou jaune (pl. 23 : 5-9). Trouvés dans des niveaux de comblement de l'atelier 3A et dans la citerne 14444, il est difficile d'en déterminer la fonction. Cependant, ils pourraient être l'équivalent en terre des *taka-tuka* en argent, des coupelles qui étaient utilisées pour faire reposer le fourneau de terre des pipes (SADBERK HANIM MUSEUM, 1989 : 169). Deux très petits pots, à panse galbée et col évasé souligné par un anneau, tournés en pâte P1, portent une glaçure plombifère verte à l'intérieur comme à l'extérieur. On observe sur la panse de chacun une trace de collage laissée par un autre vase

(pl. 23 : 10, 11). Ces objets miniatures ne sont pas s'en rappeler les abreuvoirs de terre accrochés dans les cages à oiseaux (AMOURIC *et al.*, 2008 : 182, 183).

Des couvercles creux de forme tronconique avec un bouton de préhension assez haut sont glaçurés en jaune sur une pâte de type P5 (pl. 24 : 1, 2). On ne voit pas sur quels objets ils pouvaient s'ajuster. Des sortes de chope à longue panse cylindrique, fond plat ou discoïde, équipées d'une anse, tournées dans la pâte P1, sont entièrement couvertes d'une glaçure vert foncé presque noire à l'intérieur et jusqu'à mi-panse pour le premier et d'une glaçure jaune miel uniquement à l'extérieur pour le second (pl. 24 : 3, 4). Des traces de collages apparaissent sur la panse de ce dernier objet.

Pour le service des liquides, on trouve une bouteille en pâte P5 dont seul le bec pincé est conservé. Une couche de glaçure plombifère épaisse, vert émeraude, est appliquée à l'intérieur comme à l'extérieur (pl. 24 : 5). Un grand pichet, à panse ovoïde, col évasé et lèvre rentrante, porte, sur la panse au départ des anses, un décor de lignes incisées. Appliquée sur une pâte de type P5, la glaçure plombifère est jaune mouchetée à l'intérieur et verte à l'extérieur (pl. 24 : 6). On peut lui associer un couvercle comme sur le modèle représenté dans l'atlas de C.-A. Rozet et légendé « pot à boire » (pl. 24 : 7) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 10). Cette forme se décline dans une taille plus petite (pl. 24 : 8). Une cruche plus élégante, à panse piriforme reposant sur une base annulaire

évasée, avec un col souligné par un anneau et une seule anse, porte des traces d'émail blanc et des coulures vertes (pl. 24 : 9). Enfin, il est possible de restituer, à partir d'éléments fragmentaires, des bouteilles-bonbonnes de taille moyenne à panse ovoïde reposant sur une base annulaire épaisse. Elles se terminent par un col à bulbe auquel sont fixées deux anses (pl. 25 : 1-4). Sur la pâte calcaire de couleur blanc crème, légère et de texture fine, type P1, une glaçure alcalino-plombifère verte ou jaune miel est appliquée en jus pauvre. Cette forme est comparable à celle de cruche réalisée au XVIII^e siècle dans les ateliers de Qallaline à Tunis et désignée de *Buqal ez-Zit* autrement dit cruche-mesure pour l'huile (pl. 25 : 5) (LOUHICHI, 1995 : 222), elle s'apparente aussi à celle dessinée dans la planche de C.-A. Rozet et qualifiée de « cruche à huile » (pl. 25 : 6) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 13).

Une sorte de bouteille-bonbonne à panse globulaire surmontée d'un fin col évasé avec une anse, tournée dans une pâte calcaire P1, est ornée de fleurons trilobés peints en rouge sur l'épaulement. La glaçure alcalino-plombifère jaune, appliquée sur la totalité de la paroi externe, mal conservée est localement brûlée (pl. 26 : 1). Un fragment de vase ayant explosé durant la cuisson est collé sur sa panse. Le « pot à huile » dessiné sur la planche de C.-A. Rozet permet de compléter la forme par un long col cylindrique terminé par un bec verseur (pl. 26 : 2) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 8).

Une cruche à panse ovoïde, fond plat et long bec tubulaire fixé sur la panse peu avant le haut col cylindrique, est plus grossière dans sa facture. Réalisée avec une pâte de type P5, une glaçure vert émeraude apparaît en trace sur le sommet de l'anse et le col (pl. 26 : 3). Cet objet faisait partie du mobilier de surface qui pourrait avoir été jeté lors de la destruction de l'atelier UNA10531. Il documente l'occupation de cet espace dans le premier tiers du XIX^e siècle.

La vaisselle glaçurée à pâte calcaire n'est pas uniquement destinée au service et au stockage, elle sert aussi pour la cuisson comme en témoigne la partie haute d'un couscoussier tournée dans une pâte rose, dense et lourde, assez fine avec des inclusions de quartz et de mica de type P6. Ce pot profond, à panse tronconique cannelée terminée par une lèvre éversée creusée de deux gorges, repose sur une base annulaire perforée (pl. 27 : 1). Deux anses aux extrémités effilées sont attachées à la lèvre et à mi-panse. L'objet est entièrement couvert d'un émail jaune miel comme un autre exemplaire de même nature et de même fonction mais plus fragmentaire (pl. 27 : 2). Cette forme, reconnue par C.-A. Rozet, est légendée « Pot à cuire le couscous, dont le fond est criblé de trous » (pl. 27 : 3) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 12).

On trouve aussi, parmi les pâtes claires de type P1 glaçurées, deux pots de chambre profonds à panse globulaire avec un col cylindrique cannelé, une lèvre à marli et deux anses. Le fond est légèrement concave.

Une glaçure alcalino-plombifère de couleur miel est appliquée sur toute la surface interne (pl. 27 : 4, 5). Un objet proche est identifié en 1833 comme un « pot de nuit » (pl. 27 : 6) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 19).

Pour l'éclairage, des lampes fabriquées en pâtes P1 et P5, se distinguent les unes des autres par leur taille. Les premières sont des lampes sur pied court, à collette, reposant dans une coupelle creuse avec, à l'extrémité de la tige, un réservoir pincé. Elles sont entièrement couvertes d'une glaçure plombifère verte ou jaune miel et mesurent autour de 15 cm de haut (pl. 28 : 1-7). Elles sont de même forme que celle dessinée dans l'atlas de C.-A. Rozet (pl. 28 : 8) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 3). Les secondes, dites lampes de mosquée, sont plus grosses et plus hautes et possèdent plusieurs coupelles superposées comme les exemplaires complets de Djerba trouvés dans la fouille²⁶ (pl. 28 : 9-11). Ces grandes lampes sont dessinées sur la planche de C.-A. Rozet (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 4) mais aussi dans le livre de P. Eudel où l'une d'entre elles est posée sur un mur dans le quartier des bijoutiers (fig. 4 : 1).

c) Céramiques à pâte calcaire peintes avec des pigments minéraux

Cette catégorie peu abondante – 7 % des pâtes claires – rassemble uniquement des vases à eau, des bouteilles, de petites et de grandes jarres réalisées en pâte P1 et P5. Sa principale caractéristique réside dans

un décor géométrique peint, sur la surface blanchie, à l'aide de pigments minéraux dont les tonalités varient du brun ou rouge sombre. Des lignes ondulées disposées à l'horizontal ou à la verticale, des bandeaux plus ou moins larges, d'épais faisceaux, des motifs en C, de fins branchages stylisés et des rangs de triangles résultant sans doute de l'écrasement de la pointe du pinceau sur la paroi, sont organisés en registres successifs. Tracés au pinceau avec plus ou moins de soin, ils sont tantôt très couvrants ou ne mettent en valeur qu'une ou plusieurs parties de l'objet.

Les vases à liquide sont équipés d'un bec tubulaire fixé en haut de la panse. La manipulation de l'objet est facilitée par deux anses : une première est attachée en bas du col et à mi-panse, une seconde en forme de boucle est placée au contact du bec tubulaire et de la base du col. Ces contenants semblent avoir été tournés en deux parties assemblées ensuite (pl. 29 : 1-3). Une bouteille reconstituée à partir de deux fragments possède un long col cylindrique terminé par une lèvre en bandeau et deux anses. Sa longue panse ovoïde repose sur un fond plat (pl. 30 : 1). D'autres exemplaires plus fragmentaires sont possiblement aussi des bouteilles (pl. 30 : 2-4).

Pour le stockage de petits volumes, il existe de petites jarres à panse ovoïde et fond plat auxquelles il est possible d'associer de longs cols cylindriques terminés par une lèvre en bandeau ou en crochet (pl. 30 : 5, 6 ; pl. 31 : 1-3). Par leur forme et leur décor, elles s'apparentent au « pot à eau » de

(26) Voir *infra*, p. 71, pl. 75.

C.-A. Rozet (pl. 31 : 4) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 9).

Enfin les contenants les plus gros sont de grandes jarres de 50 cm de haut, à panse balustre ou ovoïde terminée par une lèvre plate éversée, et équipées de deux, quatre ou même cinq anses fixées haut (pl. 32 : 1 ; pl. 33, 34). Leur stabilité est assurée par un fond plat ou légèrement convexe. Sur leur surface externe, blanchie, se développe en registres successifs un décor couvrant peint en rouge brunâtre. La lèvre est peinte elle aussi. Leur pâte est de type P5²⁷. Ce modèle, une « jarre à mettre l'huile, la viande que l'on veut conserver », est rendu avec fidélité dans la planche de C.-A. Rozet (pl. 32 : 5) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 3).

III-2-2. Pâtes rouges réfractaires

Les céramiques en pâte rouge réfractaire représentent 30 % des productions locales et/ou régionales et se subdivisent en trois catégories, celles qui sont tournées (1 %), tournées et glaçurées (88 %) et celles qui sont modelées (11 %). On distingue deux types de pâtes. La première, P2, est une pâte rouge orangé contenant des inclusions moyennes de sable, quartz, chaux et des paillettes de mica qui est surtout utilisée pour les céramiques tournées. La seconde, P4, de couleur rouge, est sableuse, lourde, elle contient des inclusions grossières dont du mica et elle a servi au façonnage des poteries modelées presque uniquement destinées, comme une partie des précédentes, à la cuisson.

(27) Pour les contextes de découverte voir *infra* p. 101.

a) Céramiques à pâte rouge, tournées

Cette pâte sableuse cuisant rouge et contenant de grosses inclusions blanches et rouges (P2) a été utilisée pour la fabrication de gros contenants : des jarres de tailles moyenne à grande, à panse ovoïde, cannelée, terminées par un fond discoïde ou un culot. Sans col, leur lèvre est en boudin, en crochet à gorge ou droite. Deux anses fixées en haut la panse, parfois de travers, permettent leur transport. Ces jarres « toupies » ont majoritairement été trouvées en remplois dans les ateliers²⁸ (pl. 35-37).

b) Céramiques à pâte rouge, tournées et glaçurées

Ce groupe est de loin le plus important puisqu'il représente 88 % des pâtes rouges considérées comme locales. Il rassemble en majorité des céramiques destinées à la cuisson mais pas uniquement. Elles sont toutes fabriquées dans une pâte de type P2.

Un premier ensemble, constitué de quelques céramiques culinaires glaçurées au plomb, trouvé dans la Zone 14, peut être daté du XVII^e siècle sur la base de son association avec de la vaisselle importée et parce que ces objets ont des formes différentes de celles des nombreuses marmites et autres poêlons découverts dans les contextes du XVIII^e siècle. Il s'agit de pots à cuire et de marmites à lèvre inclinée, épaisse et creusée d'une ou deux gorges pour recevoir un couvercle tandis, qu'à

(28) Pour les contextes de découverte voir *infra* p. 101.

l'extérieur, elle est soulignée d'un sillon profond. De petites anses, assez peu décollées, sont fixées à la lèvre et au haut de la panse. La surface interne est toujours enduite d'une glaçure au plomb de couleur jaune pâle ou orangée (pl. 38).

Pour le XVIII^e siècle, le répertoire morphologique comprend une belle variété de casseroles, grandes et moyennes, à panse cylindrique profonde, d'un diamètre entre 15,6 et 35 cm, et souvent cannelée avec un fond plat ou légèrement bombé. La lèvre à méplat est épaisse et creusée d'une gorge pour recevoir un couvercle tandis, qu'à l'extérieur, elle est généralement soulignée d'un ou deux sillons profonds. La surface interne ainsi que le bord, à l'extérieur, sont couverts d'une couche de glaçure plombifère incolore très brillante qui, au contact de la pâte rouge, confère aux objets une couleur orangée ou brunâtre (pl. 39 : 1-3 ; pl. 40 : 1-3). Un bandeau de rouelles ou de fleurettes imprimées souligne parfois le haut de la casserole. Des traces de suie plus ou moins étendues apparaissent généralement sur les fonds et bas de panse et témoignent bien de leur utilisation sur le feu. Certaines d'entre elles portent des traces de réparation comme des trous d'agrafe (pl. 40 : 1). Les couvercles à collerettes glaçurés qui s'ajustent sur ces objets sont de toutes tailles et terminés par un bouton de préhension creux ou plein. Ils sont parfois découpés pour permettre à la vapeur de s'échapper et, de la même façon que les récipients qu'ils couvrent, ils peuvent être ornés de fleurettes ou de

triangles imprimés (pl. 39 : 4 ; pl. 40 : 4, 5). Les jattes à cuire sont moins profondes et leur diamètre à l'ouverture varie entre 24 et 34 cm (pl. 41). Leur panse cylindrique s'achève aussi par une lèvre, épaisse, pleine et éversée ou creusée d'une gorge et soulignée à l'extérieur par un ou deux sillons profonds. Le fond est plat ou légèrement bombé. Glaçurées au plomb à l'intérieur, elles portent à l'extérieur un décor de rouelles imprimé. L'une d'entre elles est munie de six minces boudins d'argile plaqués sur la panse et qui ont sans doute moins un rôle fonctionnel que décoratif (pl. 41 : 5).

Les petites marmites à panse globulaire ou en forme de bourse, de différentes contenances – le diamètre à l'ouverture varie de 12 à 15 cm – sont tournées dans la même pâte que casseroles et jattes (pl. 42 : 1-5). Les lèvres épaisses sont identiques. Une glaçure plombifère imperméabilise la surface interne et le bord à l'extérieur qui, occasionnellement, est décoré de rouelles estampées. L'une d'entre elles est munie de quatre petites anses attachées en haut de la panse mais qui ne devaient guère faciliter la préhension tant elles sont collées à la paroi à l'inverse de celles de la marmite décorée (pl. 42 : 1, 3). De plus grands modèles à panse cannelée ont deux ou quatre anses fixées en haut de la panse ou sur la lèvre creusée (pl. 42 : 6, 7 ; pl. 43). Leur diamètre est autour de 30 cm. Une belle série de ce type a été retrouvée dans le port de la Quarantaine à Marseille et attribuée à un atelier de Tunisie (AMOURIC *et al.*, 1999 : 173, 174, fig. 335).

Autre type de céramique culinaire, un grand plat creux à fond concave ceinturé d'une couronne de 36 cm de diamètre. Cette pièce exceptionnelle est couverte de glaçure plombifère sur sa surface interne tandis que l'extérieur porte des traces de feu (pl. 44). Une coupe à panse carénée soulignée par un ressaut externe et couverte de glaçure jaunâtre a été exposée à la flamme comme en témoignent des traces de suie à l'extérieur (pl. 45 : 1).

D'autres coupelles plus massives, à panse tronconique épaisse et haute base annulaire, sont totalement couvertes d'une glaçure plombifère verdâtre contenant de nombreux points de fer (pl. 45 : 2, 3). Elles s'apparentent d'un point de vue morphologique à la coupe de la planche de C.-A. Rozet (pl. 45 : 4) (ROZET, 1833a : fig. 22 n° 16). Des sortes de petits ramequins de même nature sont glaçurés en verdâtre ou jaunâtre (pl. 45 : 5-7). Enfin un plat massif et lourd, de 28,2 cm de diamètre, à panse hémisphérique terminée par un épais marli incliné sur lequel est posé un cordon rapporté digité, est tourné dans une pâte rouge contenant des inclusions blanches. Très cuite, elle est en partie grésée. Une glaçure plombifère jaune moutarde est appliquée directement sur la pâte sur la totalité de l'objet (pl. 45 : 8). L'intérieur est rythmé par une succession de bandeaux imprimés au peigne. Trois traces d'arrachement de pernette sont visibles à l'intérieur et trois autres sous la base annulaire ce qui n'est pas sans poser un problème. La glaçure a durci en gouttes sur la lèvre. Ce

plat est une pièce unique parmi le matériel découvert sur le site.

De petites lampes sur pied dont les bases épaisses ont été découpées de la même façon que les marmites et les couvercles et se terminant par une coupelle réservoir à bec pincé ont été fabriquées dans une pâte de type P2. Une belle glaçure plombifère jaune miel, brillante, les recouvre (pl. 46 : 1-3). Un exemplaire plus grand se présente sous la forme d'une coupelle profonde au centre de laquelle s'élève une tige baguée épaisse de 6,6 cm de diamètre surmontée par un réservoir profond. Des bandes de fleurettes imprimées soulignent les deux coupelles. Une glaçure plombifère brunâtre est appliquée sur toute la lampe²⁹ (pl. 46 : 4).

Enfin une marmite, qui à l'évidence ne servait plus à la cuisson des aliments puisqu'elle a été percée, se distingue des précédentes par une lèvre rentrante épaissie sur une panse cylindrique reposant sur un fond bombé. La glaçure est uniquement appliquée sur la calotte du fond. Très curieusement, la panse a été découpée en trois longues fentes et percée³⁰ d'un petit trou après cuisson (pl. 46 : 5).

b) Céramiques à pâte rouge modelées

Alors que la céramique modelée est abondante dans les niveaux médiévaux, elle est beaucoup plus rare dans les contextes du XVIII^e-début du XIX^e siècle. On n'en

(29) Pour les contextes de découverte voir *infra* p. 100

(30) Voir *infra* p. 99

dénombré que 30 individus et elle représente seulement 11 % des pâtes rouges. Elle est pour l'essentiel façonnée dans une pâte argileuse, sableuse, lourde, contenant des inclusions grossières dont du mica, capable de résister à la chaleur (P4) et portent souvent des traces de suie.

Un grand plat bas avec deux anses à tenon disposées en haut d'une panse hémisphérique fine reposant sur une base à disque, une jatte aux parois épaisses et une coupelle peu profonde, sont les récipients de cuisson les plus courants (pl. 47 : 1-3). Les traces de suie sur leurs parois externes révèlent qu'ils étaient utilisés à proximité du foyer. De couleur orange foncé ou brune après cuisson, la surface est toujours polie à l'intérieur et à l'extérieur – sans doute pour parfaire leur étanchéité. Parfois un décor sommaire est peint en rouge comme sur le plat à tenon dont la lèvre est soulignée par un filet rouge et, sur la panse, par des séries de faisceaux (pl. 47 : 1). Les autres récipients de cuisson sont un grand pot à panse globulaire, lèvre éversée et fond plat (pl. 47 : 4) et un curieux pot profond à lèvre formant un bourrelet interne souillée de suie avec une panse percée d'un trou d'évent avant cuisson (pl. 47 : 5) modelés tous deux dans la même argile que les plats. Un pot profond, à parois épaisses et au fond perforé, sans doute un couscoussier (pl. 48 : 1) et une jatte avec deux petites anses à tenon (pl. 48 : 2) sont réalisés dans une pâte de type P2, c'est-à-dire semblable à celle des céramiques culinaires tournées. Pour sa

part, une coupelle à panse hémisphérique et lèvre effilée rentrante, soigneusement décorée de branchages feuillus stylisés peints en rouge sur un fond beige, a été modelée avec une argile plus fine que P4, plus dure et contenant des inclusions blanches (pl. 48 : 3). Les braseros, petits et grands, appelés *kanoun*, sont fréquents dans la fouille. Il s'agit de pots profonds à panse tronconique et fond plat dans lesquels étaient disposés des braises. Sont fixés, sur la lèvre à épaissement interne et externe et en haut de la panse à l'intérieur, trois supports en galets effilés sur lesquels reposaient les plats à réchauffer (pl. 48 : 4, 5 ; pl. 49).

III-3. Céramiques architecturales

Les états comptables de chantier de construction et de restauration témoignent d'une fabrication algéroise de céramique architecturale – des tomettes, des briques, des tuyaux de canalisation, des gouttières, des chéneaux, des collecteurs, des tuiles « vertes pour la porte » et des « tuiles royales » (CHERGUI, 2011 : 233) – dont on retrouve des exemplaires sur le site. Quelques-unes seulement de ces pièces ont été enregistrées, elles sont présentées ici à titre d'exemples.

La fouille des sols des ateliers a révélé l'existence d'un réseau dense de canalisations de terre cuite destiné aux adductions et évacuations d'eau. Ces éléments mériteraient une étude dédiée qui n'a pu être entreprise faute de temps. L'un de ces tuyaux, finement tourné dans une pâte calcaire, rose, dense et lourde, assez fine, avec

des inclusions blanches et du quartz (P5), a une forme tronconique. Sa longueur conservée est de 20 cm pour un diamètre à chaque extrémité de 5 et 9 cm (pl. 50 : 1). Une autre pièce évasée en collerette, d'un diamètre maximal de 14 cm et de 6,4 cm à sa plus petite ouverture, pour une hauteur de 6,2 cm, est peut-être un manchon de drain ou un regard (pl. 50 : 2) (AMOURIC *et al.*, 2008 : 30, 31).

Les sols sont pavés de briques posées à l'horizontale ou sur chant (pl. 4 : 3) et de tomettes (*qīrāfī*). Il en existe de deux formes, hexagonales ou octogonales, et de plusieurs modules (pl. 50 : 3-8 et tableau 1). Elles sont réalisées en pâte claire de type P5.

Tomettes	Epaisseur	Taille d'un segment
octogonales		
3437	3,6 cm	5 et 6 cm
3459	3,2 cm	3,5 cm
hexagonales		
3728	2,7 cm	5 cm
3727	3 cm	7 cm
3725	3 cm	9,5 cm
3726	2,8 cm	10 cm

Tableau 1 - Dimensions des tomettes.

Ces tomettes de tailles différentes sont parfois associées sur les mêmes sols dans des combinaisons plus ou moins hasardeuses (pl. 51 : 1). La fouille a aussi livré le négatif de ces pavements dont la forme est restée imprimée dans un lit de mortier blanc (pl. 51 : 2). Dans des contextes plus luxueux que ceux des ateliers du souk, comme dans

celui du bastion 23 par exemple, les tomettes sont agencées avec des bouchons glaçurés de forme triangulaire (pl. 51 : 3) dont des exemplaires sont apparus dans la fouille, plus particulièrement dans la Zone 10 mais hors contexte (pl. 51 : 4, 5). De 5, 8 ou 9 cm de côté, ces pièces côtoient d'autres bouchons de forme carrée, de 5 cm de côté (pl. 51 : 6-8 et tableau 2). Quatorze d'entre eux ont été découverts dans le comblement d'abandon de la cave de l'atelier UNA10516.

Bouchons	Epaisseur	Côtés
triangulaires		
1746	2,1 cm	5,5 cm
1747	1,9 cm	8 cm
2101	1,8 cm	9 cm
carrés		
1745	1,8 cm	5x5 cm
3466	2 cm	4x4,5 cm
3462	1,8 cm	5x5 cm

Tableau 2 – Dimensions des bouchons glaçurés.

Une tuile canal à demi glaçurée en vert correspond sans doute à celles évoquées dans un texte de 1734 et qui, encastrées les unes dans les autres, sont destinées aux corniches des façades à l'intérieur des palais ou aux auvents aménagés au-dessus des portes (pl. 52 : 1 ; pl. 81 : 8) (CHERGUI, 2011 : 33). Enfin une sphère terminée par deux tubes cylindriques dont un est bague, entièrement glaçurée en vert, est une boule de poinçon pour décorer les toitures (pl. 52 : 2) (AMOURIC, *et al.*, 2008 : 291, 292, 294). Elle faisait partie du remblai de comblement d'abandon de la cave de la pièce PCE8140.

IV. Poteries et vaisselles importées à l'époque de la Régence turque et au début de l'occupation française

Pour ces époques, l'ensemble du mobilier – vaisselle de service et autres poteries du quotidien – se répartit de la façon suivante (fig. 12).

lequel remplacer les productions locales les plus abondantes. Certaines des productions étrangères évoquées ici sont postérieures à la Régence turque d'Alger, elles

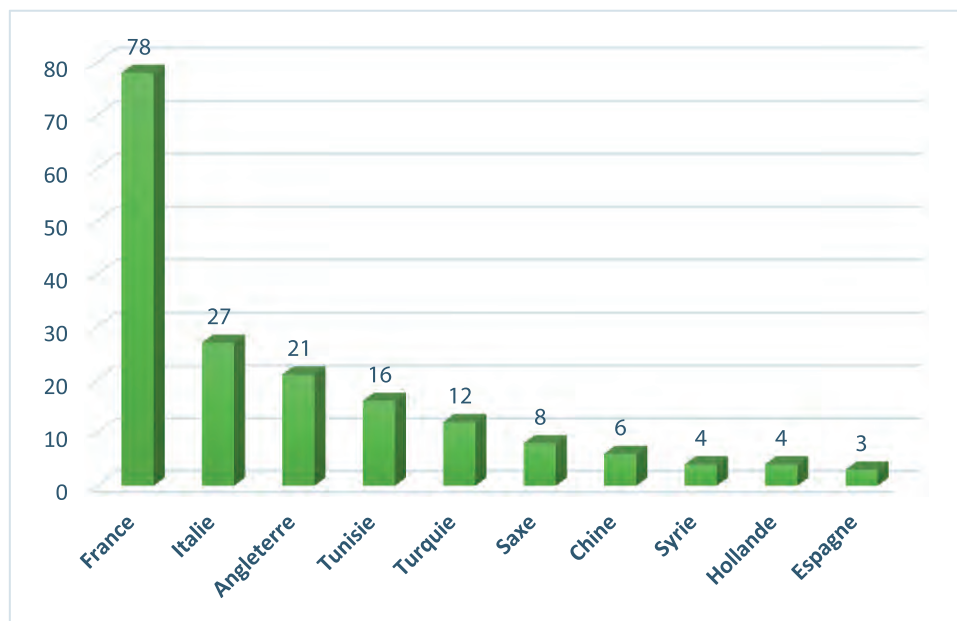


Fig. 12 – Quantité de fragments (NMI) par origine.

Pour les productions importées, on compte 179 NMI et 274 informes auxquels il faut ajouter 121 carreaux de parements et céramiques architecturales ainsi que 372 pipes³¹. Si la vaisselle importée représente seulement 12 % du matériel, sa présence est néanmoins déterminante pour établir un cadre chronologique dans

les productions locales les plus abondantes. Leur présence n'est pas nécessairement liée à l'installation des Français à Alger puisque ces produits du grand commerce, notamment les faïences et les faïences fines des grandes manufactures européennes, sont aussi présents dans plusieurs grandes villes ottomanes.

IV-1. Aux XVI^e et XVII^e siècles

Ces périodes sont très peu documentées sur le site. Le matériel très fragmentaire consiste en vaisselle de table, essentiellement retrouvée dans la partie nord de la fouille qui correspond à un quartier d'habitation.

(31) Dans le cadre de mes missions, j'ai aussi enregistré et photographié les fourneaux des pipes en terre que je devais étudier mais j'ai finalement préféré les confier à N. Guedeu qui les insérera dans la thèse qu'elle prépare sous ma direction (AMU) et celle de B. Walker (Université de Bonn) et qui est intitulée « Fumer dans l'Empire ottoman du Kurdistan à l'Algérie, XVII^e-XIX^e siècles : les pipes en terre, marqueurs identitaires et instruments de sociabilité ».

IV-1-1. Vaisselle d'Iznik

La très petite taille de trois fragments de grands plats d'Iznik est inversement proportionnelle à leur intérêt scientifique puisqu'ils représentent les céramiques les plus anciennes du site pour la période ottomane. Le premier, orné de lambrequins et de mandorles festonnées peints en bleu et noir sur fond blanc, appartient à une période de fabrication entre 1525 et 1540 (pl. 53 : 1), le deuxième avec un décor couvrant d'écailles bleues (pl. 53 : 2) et le troisième sur lequel on devine des éléments floraux peints en polychromie (pl. 53 : 3) sont issus d'une production entre 1575 et 1600 (ATASOY, RABY, 1990 : 114, 115, 246, 247, n° 726, 731-733, 743-745). Cette vaisselle de table est généralement considérée comme un produit de luxe réservé à une élite ce que semble confirmer l'ambassadeur du Maroc près la Sublime Porte, al-Tamgrūtī qui, décrivant une réception royale au Palais al-Badi de Marrakech au XVI^e siècle, évoque des mets servis dans d'admirables plats de Turquie (AL-TAMGRUTI, 1929 : 90). La fouille de la place des Martyrs n'a pas livré d'information précise sur leur contexte d'utilisation mais nous savons, par D. de Haëdo, que les personnages fortunés d'Alger utilisent « une vaisselle, qui est généralement en faïence » et qui vient de Turquie (DE HAËDO, 1998 : 208).

V-1-2. Terres vernissées et faïences d'Italie et de Provence

Quelques coupes et coupelles d'Italie sont employées pour le service des mets.

Les premières proviennent des ateliers de Pise et de la vallée de l'Arno en Toscane dans lesquels les artisans réalisent, à la fin du XVI^e et durant le XVII^e siècle, des céramiques à pâte argileuse rouge vif et de texture fine, au décor jaspé sous glaçure plombifère dit *marmorizzate* (BERTI, TONGIORGI, 1982 : 141-174, fig. 10 : 16, 17, fig. 11 : 8, fig. 12 : 1-5, tav. VI ; BERTI, 1997 : 373-376, fig. 29-34). Un grand plat profond et trois bords de coupes à lèvre éversée sont les seules attestations de cette catégorie (pl. 53 : 4-7) ainsi qu'un petit jeton circulaire taillé dans une coupe (pl. 53 : 8). Alors que ces productions toscanes ont été retrouvées dans le quartier d'habitation au nord du site - Zones 14 et 15 - le jeton provient du secteur des ateliers, dans la Zone 7. Cette vaisselle est commercialisée à grande échelle dans toute la Méditerranée de même que la *graffita tarda* ou *graffita polichroma* dont la fabrication débute à Pise sans doute vers 1575 (MOORE, 2005 : 188, 189) et qui est représentée à Alger par une coupelle à lèvre éversée et un grand plat creux à large marli ornés d'un œillet stylisé et un fragment de bord (pl. 53 : 9-11). Ce décor dit « à l'œillet », incisé à travers une couche d'engobe blanc, est rehaussé de taches vertes et orange sous une glaçure plombifère incolore. La surface externe est totalement couverte de glaçure appliquée directement sur la pâte. Pour la fin du XVII^e siècle, c'est encore de Toscane, mais cette fois d'un atelier de Montelupo, que provient une coupe à bord éversé, à pâte sableuse de couleur jaune clair, peinte en polychromie

et ornée de « feuilles de chêne » sur un bel émail blanc (pl. 53 : 12) (AMOURIC *et al.*, 1999 : 93, 94). C'est la région de Savone qui fournit des assiettes en faïence en pâte beige, tendre : un petit fragment de coupe au décor bleu sur fond d'émail teinté au bleu de cobalt, dite « bleu sur bleu » du type C des calligraphies *a volute* de la première moitié du XVII^e siècle (pl. 54 : 1) et deux assiettes au décor *a tappezzeria* de la seconde moitié du XVII^e siècle (pl. 54 : 2, 3) (AMOURIC *et al.*, 1999 : 93-94). Ces productions ligures du XVII^e siècle ont également été retrouvées en Algérie dans le port de La Calle (AMOURIC *et al.*, 2017 : 47, fig. 3c). Enfin une assiette aux parois épaisses et à très large marli avec une base annulaire à peine marquée, tournée dans une pâte beige et tendre, couverte d'un émail dense en surépaisseur et sans décor, peut être considérée comme une faïence ligure de la première moitié du XVII^e siècle (pl. 54 : 4) (AMOURIC *et al.*, 1999 : 86, fig. 187 ; LONG *et al.*, 2003 : 46-48, fig. 31). Production de basse qualité, découverte dans de nombreuses épaves dans le bassin occidental la Méditerranée, ces assiettes blanches remportent un vif succès commercial au XVIII^e siècle. Elles apparaissent sur de nombreuses tables de Marseillais et de Provençaux (FOY *et al.*, 1986 : 143-146, fig. 11). Enfin, une écuelle à base à disque fabriquée dans une pâte rouge fine avec de petites inclusions blanches, portant un décor d'engobe jaspé sous une glaçure plombifère incolore, est une représentante

des productions de la deuxième moitié du XVII^e siècle de la région de l'Huveaune dans l'arrière-pays marseillais (pl. 54 : 5) (ABEL *et al.*, 1995 : 84-93 ; ABEL, 2014 : 147, fig. 2, 181, fig. 146 ; AMOURIC *et al.*, 2016 : 149-152).

IV-1-3. Faïences de Tunis

À Tunis, les ateliers implantés dans le quartier de Qallaline – autrement dit des fabricants de *qulla*/jars – entre Bāb al-Sūayqa et Bāb al-Ġazīra, fonctionnent entre le XVII^e et le XIX^e siècle (LOUHICHI, 1994 : 183-253). Leurs productions à pâte calcaire, beige, tendre et fine, émaillée, à décor peint en polychromie ont atteint Alger ainsi qu'en témoignent un plat au centre duquel un bouquet est peint en bleu, jaune et vert sur un émail assez mat tandis que la lèvre est soulignée par un décor de filet et une ligne dentée (pl. 54 : 6). Deux trous de restauration et une agrafe encore en place témoignent de l'intérêt porté à ce contenant de service et du soin accordé à sa réparation. Un couvercle conique aux parois épaisses muni d'un bouton de préhension cylindrique et au décor de feuille lancéolée (pl. 54 : 7) ainsi qu'un petit pot pour l'huile à panse ovoïde, base annulaire évasée et lèvre éversée épaisse (pl. 55 : 1), sont peints dans les mêmes tonalités de brun de manganèse, de vert de cuivre, de jaune d'antimoine et de bleu de cobalt, appliquées sur un émail blanc mal conservé. Pour le service encore, une coupe profonde à panse hémisphérique porte les traces ténues d'un décor végétal polychrome sur émail appliqué en jus pauvre (pl. 55 : 2). Elle

a également été restaurée comme en attestent de nombreux trous d'agrafes. Un grand bassin, profond, à panse tronconique et lèvre en T épaissie, se distingue par un décor couvrant, compartimenté, peint en jaune, noir et bleu (pl. 55 : 3). Une épaisse couche de plâtre couvre la paroi interne. De grandes lampes de mosquée appelées *m'nara* et atteignant une dimension assez surprenante, 70 à 80 cm, sont également produites à Qallaline (LOVICONI, 1994 : 40, 41). Cette lampe à manche dont il ne subsiste que la tige baguée et la coupelle terminale pincée est décorée en polychromie (pl. 55 : 4). Seules les pièces de Qallaline les plus remarquables étant publiées, la datation des objets d'Alger est difficile à établir avec précision mais une période de production de la fin XVII^e-début XVIII^e est envisagée.

IV-2. Au XVIII^e et au début du XIX^e siècle

IV-2-1. Terres vernissées et faïences de France

Pour la cuisine, quelques habitants d'Alger disposent de poteries culinaires des ateliers de Vallauris/Biot dans le sud de la France. Dans ces deux villages, les potiers réalisent des milliers de marmites, de poêlons et de jattes. Au XVIII^e siècle, à Vallauris, trente fabriques ne produisent presque que des marmites qui ont pour principales qualités leur argile réfractaire très résistante aux chocs thermiques et leur prix bas, deux caractéristiques qui contribuent à leur très grande diffusion. Cette dernière

est facilitée par la localisation des ateliers à proximité des côtes. À Marseille, elles alimentent non seulement le commerce local – au XVIII^e siècle, les marmites et les poêlons de Vallauris sont vendus dans les Bouches-du-Rhône et en Languedoc – mais aussi celui des exportations. Éléments de la cargaison ou vaisselle de bord, des poteries culinaires de Vallauris ont été retrouvées dans les fouilles du port de la Quarantaine à Pomègues ainsi que dans celles de l'épave d'Agay B au large de Saint-Raphaël (AMOURIC *et al.*, 1999 : 144, 145). Marmites et poêlons sont également transportés vers l'Italie du Nord et, dans une moindre mesure, vers l'Espagne. Ils nourrissent aussi le commerce colonial comme en attestent les découvertes faites dans les « îles françaises d'Amérique », en Guyane et au Canada (AMOURIC *et al.*, 1999 : 131-135 ; AMOURIC *et al.*, 2007 : 199-257). Ces poteries culinaires atteignent également le Levant où des exemplaires, encore rares, ont été identifiés à Saint-Jean d'Acre et à Alexandrie³², à La Canée (HAHN, 1997 : vol. I : 1, 189, vol. I : 2, 80-P0354/0358, pl. 57, pl. 68d : 7 ; 84-P2729, pl. 70d : 2) et à Nicosie (IONAS, 2000 : 69, fig. 2.51). C'est donc sans surprise qu'on les retrouve à Alger sous la forme de marmites hautes, de différentes capacités, à bord carré, avec une anse portant à son sommet l'empreinte d'un doigt enfoncé à la pose et, de poêlons à bec verseur. Ils sont tournés dans une argile réfractaire kaolinitique, de cou-

(32) Indications fournies par Edna Stern (Israel Antiquities Authority) et Lucy Vallauri (LA3M) que je remercie

leur orange clair ou rose avec des inclusions rouges et blanches puis revêtus d'une glaçure plombifère transparente parfois appliquée sur un engobe rougeâtre sur toute la surface interne et sur la lèvre à l'extérieur tandis que l'extérieur est laissé brut (pl. 56) (AMOURIC *et al.*, 2009 : 62-89, 156-158).

Les faïences des ateliers provençaux de Moustiers (Alpes de Haute-Provence) et Varages (Var) remportent un certain succès dans la partie orientale de l'Empire ottoman tel que le révèlent peu à peu les fouilles (FRANÇOIS *et al.*, 2011 : 377-419 ; GÖK, 2015 : 74, pl. 7 : 4-6). Elles plaisent aussi à Alger comme en attestent : un grand plat circulaire à décor de grand feu en bleu dont le bord chantourné est souligné de filets accostés d'une frise à motifs de broderie à pendentifs dans le style Bérain des années 1715-1750 et qui porte sur l'aile une marque peinte (pl. 57 : 1) ; de la vaisselle en faïence plus ordinaire du premier tiers du XVIII^e siècle telles ces assiettes de Varages à décor de grand feu polychrome avec une bordure soulignée d'un bandeau dans lequel alternent « bulbes » peints en bleu et décors « chaînons » peints en jaune jonquille (pl. 57 : 2, 3) ; une assiette à large aile en faïence monochrome trésaillée (pl. 57 : 4) (VARAGES D'AILLEURS, 2008 : 12 ; AMOURIC *et al.*, 2008 : 110, 111, ill. 4 ; UN COLLECTIONNEUR ET MÉCÈNE, 2006 : 275, n° 221 ; JULIEN, 1991 : 63, fig. 57). Deux ravers entièrement émaillés et dont la panse est godronnée à l'extérieur et la lèvre chantournée peuvent aussi être

attribués à ces ateliers. Sur le premier se développe un élégant rinceau floral finement peint en jaune et orange tandis que la lèvre est soulignée par un filet violet, un décor qu'on observe sur un solitaire à verre de Moustiers du milieu du XVIII^e siècle (pl. 57 : 5) (AMOURIC *et al.*, 2008 : 110, fig. 2). La surface interne du second ravier est compartimentée par un tracé violet et, dans les espaces ainsi délimités, sont alternativement peints un losange orange et noir, une bande verticale de points bleus et une bande jaune (pl. 57 : 6). Une coupe à marli émaillée, à décor de chevrons peint en bleu, violet, orange, jaune et brun, s'apparente, pour sa décoration, aux cabarets à verre circulaire sur pied, en faïence polychrome, réalisés à Varages au début du XIX^e siècle et destinés aux auberges provençales (pl. 57 : 7) (AMOURIC *et al.*, 2008 : 110, fig. 4).

IV-2-2. Terres vernissées et faïences d'Italie

Une petite assiette, au décor floral centré dit « fleurs de patate » et, avec sur la lèvre un motif *a pizzeto* (à barbiche), assez grossièrement tracé au bleu de cobalt sur un émail épais, écaillé et qui adhère mal à la pâte jaune et poreuse, est une vaisselle ligurienne de la seconde moitié du XVIII^e siècle (pl. 58 : 1) (CAMEIRANA, 1990 : 103, fig. 146, 147 ; DIEULEFET, 2013 : 154, fig. 160). Les « fayances brunes » ou céramiques « à taches noires » bon marché, réalisées dans les ateliers d'Albisola dans la région de Gênes et commercialisées à grande échelle dans toute la Méditerranée

au XVIII^e siècle, sont une autre production ligure incontournable (CAMEIRANA, 1970 : 63-115 ; CAMEIRANA, 1977 : 277-293 ; BLAKE 1981 : 99-124 ; MILANESE *et al.*, 1994 : 337-354). Cette vaisselle à glaçure plombifère épaisse, additionnée de fer donnant une coloration brune dans les tons miel, rouille ou café, ornée de lignes ondulées tracées au brun de manganèse, est fabriquée dans une pâte fine, rouge brique, très épurée et micacée. Elle se présente à Alger sous la forme d'assiettes creuses ou plates à marli et de couvercles à collerette pour ramequin ou terrine (pl. 58 : 2-8).

La Toscane est une autre région exportatrice de poteries au XVIII^e siècle. Les ateliers de Montelupo fournissent aux habitants d'Alger, vers 1730-1760, plusieurs types de vaisselle. Les premiers sont des plats creux, à lèvre épaissie éversée et fond plat, assortis de leurs couvercles, de type *spirale verdi* (BERTI, 1997). Ces décors sont constitués de spirales et d'arcs tracés en vert et orange sur un émail blanc tandis que les espaces laissés vides sont remplis de hachures marron, le centre du plat est orné de cercles concentriques ou d'une fleur épanouie tandis que des filets de mêmes couleurs soulignent le bord (pl. 59). Une assiette aux parois plus fines et décorée d'une couronne végétale stylisée sur le bord est de type *mazetto fiorito verde* est de même origine (pl. 60 : 1). Pour le service des liquides, on trouve une petite cruche émaillée à décor *a stemni*, *Genere 71* peinte en jaune et vert (pl. 60 : 2). Une coupe *rametto fiorito* est

issue d'une phase de la production toscane plus tardive, vers 1770-1790 (pl. 60 : 3).

IV-2-3. Faïences de Hollande

Si les carreaux de Hollande sont très abondants à Alger³³, la vaisselle en faïence de Delft semble beaucoup plus rare. Fabriquée dans une pâte beige fine et tendre, elle est illustrée sur le site par quelques fragments de panse d'une faïence en polychromie de grand feu très colorée de type *Boeren Delftsch* ou Delft paysan datée vers 1730-1740 et caractérisé par une palette chromatique vive, des pièces destinées aux « vaisseliers des fermes, et donc faites pour être remarquées de loin » (pl. 60 : 4) (LAHAUSSOIS, 1998 : 51 cat. 228, 190, 207, 213). Trois autres coupes, à décor d'inspiration chinoise, sont peintes dans un camaïeu de bleu sur leur surface externe. La première, profonde, est ornée sur la sa paroi externe de pivoinés alternant avec des branchages vers 1750 (pl. 60 : 5) (LAHAUSSOIS, 1998 : 212, cat 225, 214, cat. 229). La deuxième est une coupelle décorée d'un rinceau et d'un semis de fleurs (pl. 60 : 6). Sur la troisième se développe un paysage aquatique au milieu duquel un Chinois vogue sur sa barque (pl. 60 : 7) dans la tradition des productions de porcelaine chinoise de la période Qianlong (1735-1795) ornées d'un décor bleu de paysage avec rivière et jonque (LAHAUSSOIS, 1998 : 51, 212, 213, 217, 228 ; CASTIER, 2008 : 376,

(33) Voir *infra*, p. 79.

C883). Enfin, une assiette aux parois épaisses, de grand feu, polychrome, également à décor d'inspiration extrême-orientale, est issue d'une production plus récente, des années 1760-1785 (pl. 60 : 8) (CASTIER, 2008 : 143, C 2338).

IV-2-4. Faïences d'Espagne

Pour la table, seules quelques pièces peuvent être attribuées à l'Espagne. Une petite assiette, de type *Barcelona blau sober blau*, datant de la fin du XVII^e-début du XVIII^e siècle, est une imitation catalane des *blu berettino* ligures. Cette assiette à paroi épaisse avec sur un fond annulaire à peine marqué, tournée dans une argile jaunâtre bien épurée avec des vacuoles d'air, revêtue d'un émail peu brillant appliqué en couche fine, est décorée de gros pétales sur le bord et de la lettre R dans un médaillon central (pl. 61 : 1). Cette lettre pourrait être l'initiale du nom de son propriétaire ou le R de *refectori* et, dans les deux cas, témoignerait de son usage initial dans une communauté monastique (BELTRAN DE HEREDIA BERCERO, 2014 : 57-68, fig. 7-9 ; TELESE I COMPTE, 2005 : 31, 32, fig. 39, 43). C'est aux ateliers de Manises, dans la région de Valence, qu'il faut restituer un grand plat de faïence *azul y blanco, serie de clavellinas* du XVIII^e siècle (pl. 61 : 2). Enfin, une assiette décorée de petits rameaux de fruits et de feuilles et de petites fleurs peints en jaune, orange ou vert dispersés sur un fond d'émail blanc (pl. 61 : 3), s'apparente à une production de la série *del ramito* réalisée dans la Fabrique royale de faïence et porcelaine du

comte d'Aranda à Alcora dans la province de Castellón au nord de Valence (COLL CONESA, 2009 : 191, fig. 452). Il n'est cependant pas exclu qu'il s'agisse d'une imitation réalisée à la manufacture Ferrer d'Alcora ou dans les ateliers de Manises et Ribesalbes entre 1780 et 1810³⁴.

IV-2-5. Faïences de Grande-Bretagne

Une petite assiette de terre cuite émaillée mérite qu'on s'y attarde tant elle est intéressante. Fabriquée dans une pâte argileuse beige, elle est totalement recouverte d'une couche d'émail blanc. Une bordure de type *Feather edge*/à plumes est peinte en brun violine de manganèse sur la lèvre tandis que la rupture entre l'aile et la panse est soulignée par un fin liseret de même couleur. De petites fleurettes sont dispersées sur la panse autour d'un médaillon central contenant une urne dessinée en violet et colorée pour moitié en bleu et jaune (pl. 62 : 1). Cette pièce est d'une qualité assez grossière. L'émail bleu a bullé lors de la cuisson et sa surface est couverte de cratères tandis qu'on observe une trace de collage sur la lèvre. Depuis la fin XVI^e siècle, il existe en Angleterre une production de faïence connue sous l'appellation *English Delftware* – des artisans de Delft ayant introduit cette technique dans le pays vers 1570 (RAY, 2000). Peintes en bleu ou en polychromie, ces céramiques émaillées sont réalisées dans le style des porcelaines de Chine. Dans une phase tardive

(34) Je remercie le Dr. Jaume Coll Conesa, directeur du musée de la céramique de Valence, pour les informations relatives à ces imitations.

de production, au XVIII^e siècle, la couleur est plus présente encore tandis que les compositions décoratives sont simplifiées. L'assiette d'Alger en faïence peinte polychrome est dans le style néoclassique des années 1780 (JARETT, 2016 : 206). Cependant elle s'apparente, par son ornementation, à une assiette de *Creamware*, une catégorie de vaisselle dont le développement à partir de 1760 contribue à la disparition des *Delftware*. La *Creamware*, à pâte fine très dure de couleur crème, est développée par Josiah Wedgwood et d'autres potiers du nord Staffordshire en 1750 et reste populaire jusqu'en 1820 (WALFORD *et al.*, 2007). Sur ces assiettes, le décor, peint ou réalisé à partir de transfert imprimé sur le biscuit blanc, est couvert d'une glaçure plombifère transparente (HILDYARD, 1999 : 70-9 ; LABONTE-LECLERC, 2016 : 225-230). L'assiette émaillée d'Alger semble être une mauvaise copie en *Delftware* d'un service de table de *Creamware* de la fabrique anglaise Herculaneum en activité à Liverpool entre 1793 et 1841³⁵. Ce service, daté autour de 1790, et comprenant des assiettes, des plats rectangulaires et des grands plats au bord chantourné, est délicatement orné d'un décor néoclassique avec fleurettes et bordure de plumes (pl. 62 : 2). À la fin du XVIII^e siècle, les faïenciers anglais luttent sans succès pour maintenir leur production qui disparaît au siècle suivant. La petite assiette émaillée peinte au violet de manganèse, une couleur employée dans les meilleures productions de *Delft-*

ware de Bristol, Liverpool et Dublin au XVIII^e siècle (HILDYARD, 1999 : 40, 41, fig. 4 ; WALFORD *et al.*, 2007 : 221, fig. 4) pourrait être une tentative de l'un d'entre eux de s'adapter au nouveau goût pour les *Creamwares*. Ces dernières sont plus légères et plus résistantes telle cette grande assiette blanche au marli plus prononcé et aux parois fines, de la toute fin du XVIII^e siècle (pl. 62 : 3) (WALFORD *et al.*, 2007 : 31-42, fig. 3 et 4). Les *Pearlwares* du Staffordshire dérivent de cette catégorie à partir de 1779. Fabriquées dans une pâte fine de couleur blanche, leur glaçure plombifère est teintée en bleu par l'ajout d'oxyde de cobalt ce qui la rend plus éclatante. On en trouve quelques exemplaires peints en polychromie à Alger tels cette coupelle et cette tasse, aux parois fines, datées du XVIII^e siècle et qui ne peuvent être, en l'absence de marques, attribuées à une fabrique particulière (pl. 62 : 4, 5) (HILDYARD, 1999 : 225, fig. 10), et une grande assiette moulée au marli chantourné avec un décor peigné *Blue Shell-Edged* peint en bleu de cobalt de la fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle (pl. 62 : 6) (HUME, 227, fig. X : 12, p. 230 ; COPELAND, 1999 : 164, pl. 7). L'extraordinaire diffusion des faïences fines anglaises au XIX^e siècle est facilitée dès 1777, par la mise en service du canal de Trent and Mersey qui relie le Staffordshire au port de Liverpool. À partir de cette date, les produits anglais envahissent le marché européen et conquièrent aussi ceux du Levant et d'Amérique (FRANÇOIS, 2008 : 81-120).

(35) (Source internet) Herculaneum Pottery Co - Graces Guide

IV-2-6. Porcelaines de Chine

Sous le règne de la dynastie Qing (1644-1912), l'art de la céramique entre dans une ère de productivité intense (JÖRG, 2003: 91-101). Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, les porcelaines sont exportées massivement vers l'Europe, la Perse, le Moyen-Orient, l'Inde et l'Asie du Sud-Est. Sur de nombreux sites ottomans, on trouve de petites tasses de porcelaine chinoise pour le service du café (CARSWELL, 1995 : 119-123, 133, 137). Celles d'Alger sont ornées de fines guirlandes ou de pagodes au bord de l'eau finement dessinées au bleu de cobalt tandis que la surface extérieure est colorée en brun clair. Elles sont de type *Dead Leaf Brown* ou « café au lait » (pl. 63 : 1, 2) (CASTIER, 2008 : 376, C 882). Sur la paroi externe d'une autre tasse, une pagode dans un paysage de montagne est peinte en bleu et rehaussé çà et là de taches rouges tandis que des filets bleus soulignent l'intérieur (pl. 63 : 3)³⁶. Enfin un dernier objet est une porcelaine *Imari* chinois au fin décor floral peint en bleu et décoré d'émaux rouge de fer et vert de cuivre rehaussés d'or et daté vers 1750 (pl. 63 : 4). Cette catégorie de production est directement inspirée des importantes fabrications japonaises de la région d'Arita du XVII^e siècle qui sont embarquées dans le port d'Imari pour une diffusion en Asie et en Europe (ERZINI *et al.*, 2009 : 163). Dans la première moitié du XVIII^e siècle, les potiers chinois adoptent la palette colorée des *Imari* japo-

nais mais leur exécution est moins soignée et le rouge plus brillant. D'un coût moins élevé que les pièces du Japon mais tout de même deux fois plus chères que les porcelaines « bleu et blanc », produites en plus grand nombre, elles supplantent les pièces japonaises. Au Maghreb, on en retrouve la trace au Maroc, où ces porcelaines sont offertes comme cadeaux diplomatiques. Au XVIII^e siècle, de fines tasses en porcelaine sont ainsi utilisées pour le service du thé vert à la menthe à la cour de Sidi Muhammad ibn'Abdallah à Marrakech (ERZINI *et al.*, 2009 : 168).

IV-2-7. Porcelaines de Saxe

Dans le deuxième quart du XVIII^e siècle, les porcelaines de Saxe, groupées sous le nom générique ottoman de *saksunya* sont très appréciées dans l'ensemble de l'Empire ottoman (GODER *et al.*, 1984). De nombreuses tasses, de petites coupes sans anse, à lèvre éversée ou droite, montées sur une petite base annulaire ou sur une base bobine, sont exportées de Meissen et de Vienne. Réalisées en porcelaine, une partie de ces tasses est décorée dans le style des porcelaines de Chine. On retrouve ainsi, plus grossièrement tracé sur un des exemplaires d'Alger, une sorte de pagode dans un paysage environnée de taches rouges. Le décor, à l'intérieur, se décline entre un bandeau festonné soulignant la lèvre et dans un médaillon central une fleurette épanouie comme sur deux autres exemplaires trouvés sur le site (pl. 63 : 5). Sur ces motifs du style des « bleu et blanc » chinois tracés en bleu de cobalt se super-

(36) (Source internet) Très beau bol chinois ancien en porcelaine bleu et blanc, - Catawiki.

posent d'autres éléments ornementaux surpeints d'un geste vif en rouge, rose, jaune et or (pl. 63 : 6, 7). La marque des deux épées croisées tracées en bleu sous la base est celle de Meissen dès 1733 (pl. 63 : 6). Sur d'autres tasses, des décors floraux peints en polychromie et or dans des cartouches se détachent sur un fond rose fuchsia ou une double guirlande peinte en rose pâle et rose fuchsia est rehaussée d'or (pl. 63 : 8, 9). La marque peinte sous la base est cette fois une petite étoile bleue. Un bol un peu plus grand, à panse tronconique, est orné en son centre d'un délicat bouquet de fleurs roses épanouies au feuillage doré, composition que l'on retrouve dans un large bandeau sur la panse à l'extérieur (pl. 63 : 10). L'identification et la datation de ces objets sont difficiles à établir car, dans les publications d'art, chez les collectionneurs et dans les catalogues de vente, ce sont presque exclusivement les pièces de luxe de Meissen qui sont présentées. Or les objets trouvés en fouille sont issus d'une production de moindre qualité peut-être même uniquement réservée à l'exportation. Un négociant turc, dans la première moitié du XVIII^e siècle, passe commande à la manufacture de Meissen de deux mille petites tasses à café dans le goût turc au terme duquel, en échange de l'exclusivité, il s'engage à acheter chaque année la même quantité de tasses (SOUSTIEL, 1985 : 348-349).

IV-2-8. Céramiques de Turquie

Les *fincan* ou tasses pour le café de Küta-hya, un centre de production de l'ouest de la Turquie particulièrement actif au XVIII^e

siècle, sont des objets qui, dans les fouilles, constituent une constante des niveaux d'occupation pour cette période (BILGI *et al.*, 2006 ; ALTUN *et al.*, 1991 : 50 ; SOUSTIEL, 2000 : 104-108). Alger ne fait pas exception. On y trouve en effet, une belle série de *fincan* à pâte siliceuse. Ces tasses et ramequins sont peints dans une palette colorée particulièrement riche à l'aide d'un jaune citron très lumineux, d'un bleu de cobalt, d'un turquoise de cuivre, d'un vert émeraude de cuivre, d'un violet de manganèse et d'un sable ferrugineux rouge appliqués sous une glaçure alcalino-plombifère transparente (pl. 64 : 1-9).

Au cours du XVIII^e siècle, Çanakkale, sur la rive asiatique du détroit des Dardanelles, est un centre de fabrication important de poteries glaçurées au plomb, assez rustiques et parfois fantaisistes (SOUSTIEL, 2000 : 173, 183-216 ; BÖHLENDORF-ARSLAN, 2002 : 31-43). D'une faible valeur, selon les voyageurs, elles sont commercialisées à travers toute la Méditerranée. Il n'est donc pas très étonnant de trouver à Alger un plat au décor de rosace étoilée peint en bleu et brun de manganèse sur un engobe blanc de la fin du XVIII^e siècle (pl. 64 : 10) et une coupe profonde au décor « ebruli » – des taches d'engobe évoquant une peau de léopard – avec sur le fond, des anneaux en relief imprimés, datée du XVIII^e-début XIX^e siècle (pl. 64 : 11).

Un fragment de bord de grand plat découpé et glaçuré en vert foncé appartient aussi à une production ottomane de Tur-

quie ou de Grèce sans qu'il soit possible de l'identifier avec assurance (pl. 64 : 12). On peut toutefois faire l'hypothèse d'une origine grecque puisque ce petit morceau s'apparente à certaines fabrications des ateliers de de Didymotique en Thrace de la fin XVIII^e-milieu XIX^e siècle (LIAROS, 2018 : 203-216).

IV-2-9. Céramiques de Syrie ou d'Égypte

Ces cruches à parois fines, cuites en atmosphère réductrice, sont des céramiques à pâte argileuse grise sans revêtement. L'argile poreuse est laissée nue pour rafraîchir l'eau destinée à la boisson. Ces gargoulettes à long col cylindrique avec un filtre découpé et une panse globulaire sur pied annulaire sont simplement ornées de décors peignés organisés en registres associés à des cordons appliqués (pl. 65 : 1-3). À Alger, les filtres manquent mais, habituellement, ils sont découpés grossièrement en fleur ou en virgules rayonnantes, et parfois surmontés d'une fontaine. Appelées *qulla* en arabe, des cruches de ce type sont utilisées en Syrie et en Égypte aux XVIII^e, XIX^e et au début du XX^e siècle (FRANÇOIS, 2002 : 162, 163 ; AMOURIC *et al.*, 1999 : 174, fig. 339). Au Caire, selon E.W. Lane, un voyageur anglais du XIX^e siècle, celles nommées *kulleh* lorsqu'elles ont une embouchure large et *dorak* lorsque l'embouchure est étroite sont « faites d'une terre grise et poreuse, qui rafraîchit l'eau délicieusement, par évaporation et, elles sont généralement placées dans un courant d'air. L'intérieur est souvent noirci avec la fumée d'un bois résineux et parfumé ensuite au mastic » (LANE, 1860 : 147-148).

Fermées par un bouchon d'argent, de cuivre, d'étain, de bois ou de palmes tressées, elles sont placées sur un plateau de cuivre étamé qui recueille l'eau exsudant de la terre. Ces vases à rafraîchir l'eau sont l'objet d'un commerce important comme en attestent les cargaisons de deux épaves fouillées en mer Rouge, au large de Charm el-Cheikh et de l'île de Sadana, datées du XVIII^e siècle, dans lesquelles 1000 et 800 exemplaires de ce type de vases ont été retrouvés (RABAN 1971 : 146-155 ; WARD, 2000 : 185-201). D'autres *qulla* ont été découvertes dans les fouilles du port de la Quarantaine à Marseille sans que l'on sache si elles proviennent du Moyen-Orient ou du Maghreb (AMOURIC *et al.*, 1999 : 173-175, fig. 338).

IV-2-10. Faïences d'identification incertaine

Quelques pièces émaillées ne peuvent être identifiées avec assurance. La première d'entre elles est une grande jarre dont ne subsiste que le col cylindrique terminé par un marli incliné de 34,5 cm de diamètre à l'ouverture et munie au moins d'une anse en boudin (pl. 65 : 4). Fabriquée dans une pâte calcaire, fine et dure de couleur rose, elle est totalement émaillée et sa surface est ornée d'un décor peint au bleu de cobalt – de longues feuilles dentelées rythment la partie supérieure du col tandis que, dans un registre inférieur sur la panse, des rameaux feuillus sont disposés dans des alvéoles. La Tunisie ou l'Espagne sont envisagées comme des lieux de fabrication possible mais aucun parallèle n'a pu

être reconnu. Une coupe profonde à panse hémisphérique terminée par un marli légèrement creux et presque horizontal est une autre pièce non identifiée. Reposant sur une base annulaire à peine marquée, elle est entièrement couverte d'un émail blanc qui a viré au bleu par endroit à la suite des conditions d'enfouissement (pl. 66 : 1). Cette forme n'est pas sans rappeler celles des « taches noires » de Ligurie et c'est pourquoi on pourrait envisager qu'il s'agisse d'un exemplaire des terrailles blanches de Gênes du XVIII^e siècle. Cependant, à la différence des productions ligures dont la pâte beige est tendre, celle-ci, de même couleur, est dure et fine. Une grande assiette moulée à large aile et panse hémisphérique avec un bord chantourné souligné d'une accolade en relief est réalisée dans une argile de couleur beige, fine et dure. L'émail blanc-crème qui la recouvre entièrement est de belle qualité (pl. 66 : 2). Elle pourrait être une faïence française mais il est difficile de déterminer l'atelier. Enfin, une troisième assiette à fond plat et large aile est couverte d'un émail épais grossièrement appliqué sur ses deux faces. L'aile est ornée d'un bandeau peint en bleu dans lequel alternent une ligne ondulée épaisse et de fines hachures obliques (pl. 66 : 3). Son origine est incertaine.

IV-3. Dans le premier tiers du XIX^e siècle et au début de la période coloniale

IV-3-1. Terrailles de Provence et faïences françaises

Les terrailles vernissées du XIX^e siècle, découvertes à Alger, viennent pour une grande part des ateliers provençaux. Les culinaires de Vallauris, déjà présentes au XVIII^e siècle, sont encore commercialisées dans l'Empire ottoman au siècle suivant. Dans les comptes-rendus de la Chambre de Commerce d'Istanbul, entre 1870 et 1893, on trouve mention de « poterie de Marseille » importées à Samos et de « marmites de France » transportées à Rhodes (FRANÇOIS, 2008 : 88, Tableau 2). Des marmites des ateliers provençaux sont encore vendues à Constantinople vers 1900 comme le montre à la fois la hotte pleine d'un colporteur sur une carte postale (AMOURIC *et al.*, 2009 : 73 : 5) et les exemplaires proposés à la vente chez des antiquaires stambouliotes (FRANÇOIS, 2008 : 113, fig. 1 : 3). Alger en a reçu sa part. On y trouve une marmite basse, à lèvre dans le prolongement de la panse soulignée par une incision répétée à mi-hauteur pour indiquer le niveau de fixation des anses (AMOURIC *et al.*, 2009 : 88), et un inévitable poêlon au bord épais, tous deux étant couverts d'une belle glaçure plombifère incolore appliquée sur un engobe rougeâtre (pl. 67 : 1, 2).

D'autres céramiques, celles-là destinées au service du café, proviennent des ateliers de Dieulefit dans la Drôme. Un petit couvercle à pâte claire presque blanche et comportant de petites taches rose foncé, engobé en rose sous une glaçure jaune, s'ajuste vraisemblablement sur une des nombreuses cafetières produites au XIX^e siècle dans cet atelier (pl. 67 : 3) (ABEL,

2014 : 247). Pour sa part, un « pot suisse à bec de côté » selon la nomenclature des catalogues de ces fabriques, simplement couvert d'une belle glaçure jaune, est sans doute de la fin du XIX^e siècle (pl. 67 : 4) (AMOURIC *et al.*, 2009 : 123, fig. 12, p. 130, fig. 1-5).

Viennent ensuite des produits de ménage courants produits en masse au XVIII^e et plus encore au XX^e siècle dans les fabriques de Saint-Zacharie, Auriol et Aubagne dans la vallée de l'Huveaune. Ces céramiques vernissées communes d'usage quotidien – des pots de chambres, des « plats d'équipage », des pots de conserve et de grands bassins – fabriquées dans une pâte fine, orange clair à rouge, et revêtues d'une glaçure plombifère posée sur engobe blanc, rose ou rouge, sont d'un coût modeste. Elles alimentent en priorité le marché marseillais et, secondairement, le commerce d'exportation grâce au port. Ces produits phares de l'arrière-pays marseillais, diffusés en Méditerranée mais aussi jusqu'aux îles françaises d'Amérique ainsi qu'en témoignent les fouilles et l'iconographie, atteignent également la partie orientale de l'Empire ottoman (AMOURIC *et al.*, 2008 : 120-123 ; AMOURIC *et al.*, 2015 : 67-75 ; FRANÇOIS, 2011 : 384, 412, fig. 7). Alger ne fait pas exception à la règle puisqu'on y trouve les articles à succès d'une production à son apogée au XIX^e siècle. Les premiers sont de hauts pots de chambre cylindriques munis d'une anse à cannelures peu profondes attachée à une lèvre éversée. Toute la surface interne est couverte d'un engobe clair sous

glaçure plombifère jaune clair tandis que la paroi externe est engobée en rose au tiers de la hauteur ce qui donne un effet orangé sous la glaçure jaune (pl. 68 : 1, 2). Selon les catalogues des fabriques de l'Huveaune, les chiffres 8 et 10, imprimés en bas des pots, correspondent aux diamètres des vases de nuit vernis : pour le n° 8, 21 cm et pour le n° 10, 19 cm. Ce sont les plus petits modèles (MURADORES *et al.*, 2003 : 49, 50 ; AMOURIC *et al.*, 2008 : 243, 244). Autre production fameuse de l'Huveaune aux XVIII^e et XIX^e siècles, le « plat d'équipage », un plat creux à fond plat et marli incliné, destiné à l'origine aux marins comme en témoigne sa présence en abondance dans les épaves de Méditerranée. Après la pose d'un engobe rouge, un ruban d'engobe clair est tracé sur la panse et la lèvre. La glaçure plombifère incolore est très brillante (pl. 68 : 3) (AMOURIC, 2016 : 15, 16 ; ABEL, 2014 : 251, fig. 209 ; AMOURIC, 2003 : 47, 48, ill. 85). Les pots de conserve vernissés sont également populaires. Ceux trouvés à Alger sont toutefois un peu inhabituels. Les premiers sont des pots à panse ovoïde reposant sur un fond plat discoïde. Un petit col marqué par une incision plus ou moins profonde se termine par une lèvre épaissie, éversée, en crochet, des caractéristiques qui facilitent l'obturation par la fixation d'un tissu ou d'un papier gras maintenu par une ficelle. Une glaçure plombifère incolore recouvre toute la surface interne et s'échappe parfois en grosse goutte sur la panse à l'extérieur (pl. 69) Deux tailles sont recensées sur le site, le plus grand mesure 36 cm de haut et le plus petit

24,6 cm. Chacun porte un nombre, imprimé en creux ou incisé avant cuisson, 23 et 10. Le troisième pot pour les salaisons est d'une forme plus familière. Il s'agit d'un pot à panse légèrement tronconique et fond plat. L'épaulement très marqué est surmonté d'un col court terminé par une lèvre en bourrelet. Une glaçure plombifère très brillante, flammée à l'extérieur, appliquée sur un engobe rose, recouvre presque la totalité de l'objet (pl. 70 : 1). Ce qui le distingue de ses homologues trouvés en fouille ou présentés dans les catalogues, c'est sa grande taille puisqu'il mesure 32,5 cm de haut. Ceux présentés au Musée de Draguignan par exemple, exactement de même forme, ne mesurent que 12 ou 19,5 cm (AMOURIC *et al.*, 2019 : 155, fig. 5). Les grands bassins glaçurés sur engobe rouge ou rose, les « tians » provençaux de Saint-Zacharie servent de bassine à vaisselle, toilette ou lessive. Les Marseillais y font aussi dessaler la morue ou tremper les pois chiches (MURATORES *et al.*, 2003 : 47). Leur panse tronconique est terminée par une lèvre épaissie en crochet ou à section carrée et leur diamètre à l'ouverture est compris entre 37,5 cm et 43,5 cm (pl. 70 : 2 ; pl. 71). Attestés dès le XVIII^e siècle dans les officines de la vallée de l'Huveaune, leur production se développe encore tout au long des XIX^e et XX^e siècles.

Des récipients de diverses natures sont diffusés pour leur contenu. Ces emballages sont de tous ordres. Les premiers sont

de longues bouteilles tubulaires en grès fin dit aussi « Terre d'acier St Uze » de la fabrique Revol à Saint-Uze dans la Drôme (pl. 72 : 1, 2). Ces solides bouteilles pour la bière sont issues d'une production antérieure à 1844 comme le révèle la marque imprimée dans un médaillon sur l'épaulement, dans l'axe de l'anse, « ST UZE REVOL DROME » (LAPLAUD, 2004). Au XIX^e siècle, pour le conditionnement et le transport des pommades qu'ils fabriquent, les parfumeurs de la région de Grasse commandent aux ateliers de Moustiers, Varages, Grasse, Cabris et Le Cannet de grandes quantités de pots, de 500 à 50 000. Déclinés dans différentes tailles, ils sont remplis de pommade – un mélange de graisses de bœuf et de porc épurées ayant absorbé jusqu'à saturation le parfum des fleurs et couvert d'une couche de cire évitant ainsi l'oxydation et le rancissement de la graisse (VINDRY, 1997-1998 : 93-96). Les premiers contenants de ces pommades ressemblent aux pots employés par les pharmaciens comme celui de forme tronconique avec une lèvre éversée, totalement émaillé et reposant sur une base étroite peu stable, trouvé à Alger (pl. 72 : 3). Mal adapté au transport maritime, cette forme est remplacée par des pots plus solides, de forme cylindrique, aux parois très épaisses et au fond trompeur, entièrement couverts d'un émail épais tel que celui mis au jour sur le site (pl. 72 : 4). Les lèvres saillantes et le col bague permettent d'assujettir facilement la peau qui les ferme. Ces emballages so-

lides, embarqués dans les ports de Marseille ou Nantes, connaissent une large diffusion au XIX^e siècle dans toute l'Europe et jusqu'aux Antilles françaises (AMOURIC, 2015 : 452, fig. 8 : 8-10). Ils sont plus rarement signalés dans la partie orientale de l'Empire ottoman mais on en retrouve à Smyrne et Jaffa par exemple (FRANÇOIS, 2011 : 394, 418, fig. 13 : 3 ; de VINCENZ, à paraître). Une jolie série de pots à pharmacie émaillés, à panse cylindrique fine terminée par une petite lèvres éversée avec un fond légèrement incurvé, se décline dans différentes tailles (pl. 72 : 5-10). Un chiffre imprimé sous la base évoque probablement leur contenance. Ils sont datés avec assurance de la seconde moitié du XIX^e siècle car ils portent, à mi-panse, une couronne de lauriers peinte en bleu au centre de laquelle on peut lire « Ph. ie Dordan, Alger ». Or un certain Barthélémy Dordan, diplômé de l'École de pharmacie de Montpellier en 1843, autorisé à exercer sa profession à Alger, s'installe rue Mahon vers 1845, c'est-à-dire à côté du site (MONITEUR ALGERIEN, 1845 : 698). Ces objets sont parmi les premiers pots à onguents ou à pilules en faïence fabriqués aux marques des pharmacies (BROUILAUD *et al.*, 2016 : 77). De la pommade aux épices, il n'y a qu'un pot. Et le dernier emballage considéré ici est un pot de moutarde. Emaillé en blanc, en forme de tonnelet avec un col en bourrelet, il porte une inscription peinte au pochoir en noir « Moutarde du Vert-Pré

RAYBAUD à Paris entre 1850 et 1870 » (pl. 72 : 11). Le Vert-Pré est l'enseigne d'un vinaigrier parisien dont la maison est fondée en 1669 à Paris (Littré : 1880, en ligne). Sa production de moutarde est tantôt conditionnée en pots de terre ou de verre, de même forme, et qui sont aujourd'hui largement répandus chez les collectionneurs.

IV-3-2. Faïences fines de France et de Grande-Bretagne

La diffusion des faïences fines dans l'Empire ottoman prend toute son ampleur au XIX^e siècle. À partir de 1806, le marché français étant interdit aux importations anglaises à la suite du Blocus continental imposé par Napoléon I^{er}, la France est contrainte d'opérer sa propre révolution industrielle. Privés des objets manufacturés britanniques et en particulier de l'abondante vaisselle du Staffordshire, les manufactures de vaisselle françaises commencent à produire à une échelle industrielle, dès le milieu du XIX^e siècle, des faïences fines et des porcelaines opaques³⁷. Les principales d'entre elles sont implantées à Sarreguemines, Creil-Mon-

(37) La faïence fine est une poterie à pâte opaque blanche ou ivoire, à texture fine, dense et sonore d'origine anglaise. Elle est composée d'argile et de kaolin, de quartz, silice et craie, de plomb ou de feldspath. Sa glaçure transparente, relativement dure, est composée d'un mélange alcalino-plombeux. La porcelaine opaque est une faïence fine dure, dense, contenant un pourcentage variable de kaolin et de feldspath qui confère blancheur et une légère vitrification à la pâte. La couverte est dure et brillante car la présence de plomb dans la glaçure est moindre remplacée par le borax, le feldspath et l'acide borique.

tereau, Bordeaux, Gien, Choisy-le-Roi, Lunéville ou Saint-Amand-les-Eaux. Les pièces de vaisselle de qualité sont bon marché comme le souligne le jury de l'*Exposition des produits de l'industrie* en 1844 « la faïence fine se présente avec tous les avantages d'une excellente poterie : l'élégance des formes, la variété des impressions, l'éclat des couleurs, la diversité des engobes, le façonnage des pièces et surtout le bas prix auquel on la livre au commerce, en rendent la consommation presque universelle » (GUILLEME-BRULON, 1995 : 11). Selon les rapports de l'*Exposition Universelle* de Paris en 1867, la France prend rang immédiatement après l'Angleterre pour la fabrication des faïences fines estimée à 12 millions de francs par an. Une grande part des productions remporte un succès commercial important à l'étranger y compris dans l'Empire ottoman (FRANÇOIS, 2018 : 30-45). Ces faïences sont présentes à Alger sous la forme d'assiettes en opaque, au décor historié. La première, fabriquée à Sarreguemines, est décorée en grisaille d'une vignette représentant le mois de juillet de l'un des premiers calendriers édités par la manufacture (pl. 73 : 1). Elle porte au revers une marque imprimée – une couronne à huit perles surmonte un cartouche contenant les lettres U et C pour *Utzschneider et Compagnie*. Ce cartouche est placé au-dessus d'un ruban sur lequel est inscrit Sarreguemines. Cette marque, créée lors de l'accession du baron Alexandre de Geiger à la tête de la faïencerie le 1^{er} juillet 1836, est considérée comme la première marque de fabrique imprimée utilisée par

la faïencerie (SARREGUEMINES, 2005 : 100, 101). Une autre assiette parlante, en porcelaine opaque, illustrée d'une scène militaire, provient des manufactures de Gien. La marque tamponnée sous la base permet de la dater entre 1851 et 1860 (pl. 73 : 2). On reconnaît aussi une assiette à petit pied avec un marli légèrement chantourné orné de guirlandes végétales et d'écusson, décorée, au centre, d'une vue en grisaille légendée « Vue du palais de Cristal » de la série « Une semaine à Londres » de la manufacture Creil et Montereau (pl. 73 : 3). La marque imprimée au tampon sous la base permet d'attribuer cette pièce à une période comprise entre 1849 et 1867 alors que l'entreprise est dirigée par Lebeuf, Milliet & Cie (KALT, 2010 : 99). C'est aussi à Creil-Montereau que peut être attribuée une tasse aux parois fines imprimée en bleu intense du modèle « Flora Liseron » de la fin du XIX^e siècle (pl. 73 : 4) (KALT, 2010 : 68, 69 : AMOURIC *et al.*, 1999 : 182, 183, fig. 350).

En complément, on trouve sur le site de la vaisselle de table anglaise dont les très populaires grands plats de faïence fine au décor imprimé *Willow Pattern*, une composition sinisante créée par Josiah Spode vers 1790 (COPELAND, 1999 : 32-44). Le plat d'Alger pourrait correspondre au *Willow III* produit après 1810 dans les manufactures du Staffordshire (pl. 74 : 1). Cependant de nombreuses grandes fabriques anglaises et européennes ayant repris ce motif, il est difficile de déterminer précisément l'origine de ce plat en l'absence de marque. Un petit pot à lait

de la série illustrée des fables d'Esopé avec un décor de transfert imprimé bleu, *The Sow and the Wolf*, peut être attribué à la manufacture Copeland & Garrett à Stoke-on-Trend autour de 1833-1847 (pl. 74 : 2) (COYSH *et al.*, 2001 : 342, 343). Une tasse à thé, très fine, de *Pearlware*, ornée à l'extérieur d'un *putto* chevauchant un lion et à l'intérieur d'un bandeau de feuilles de vignes, appartient à la série *Lion antique* en transfert imprimé bleu de la manufacture William Smith & Co de Stockton-on-Tess vers 1825³⁸ (pl. 74 : 3) (COYSH, 2001 : 220). Enfin les deux dernières tasses réalisées selon les mêmes techniques d'impression en bleu de paysages de campagnes et de guirlandes fleuries sont des productions du Staffordshire vers 1840-1850 (pl. 74 : 4, 5). Le capitaine George Beauclerck de passage à Marrakech en 1826 remarque dans la demeure du gouverneur de Rabat un service à thé anglais et le gouverneur de Tetouan en 1840-1850 possède, entre autres vaisselles étrangères, une théière, des tasses à thé avec soucoupes, un sucrier et un pot à lait venus d'Angleterre (ERZINI *et al.*, 2009 : 170, 172). Des services dont on retrouve quelques pièces dans les fouilles de la place des Martyrs.

IV-3-3. Céramiques de Djerba

C'est à Djerba, en particulier aux ateliers du village de Guellala, au sud de l'île, en activité au XIX^e siècle (COMBES *et al.*, 1967 ; BAKLOUTI, 1994 : 277-282,

287-289), que peut être attribuée une série d'objets au décor peint en vert et brun sur fond jaune : de grandes lampes de mosquée dites *m'nara* de 45 cm de haut, à deux coupelles au bord légèrement relevé, complètes ou fragmentaires (pl. 75 ; pl. 76 : 1, 2) ainsi qu'une lampe à manche de plus petite taille (pl. 76 : 3) et un petit pot à lèvres en bandeau avec une anse (pl. 76 : 4). Plusieurs grosses jarres sont de type *soukriya bou-zoūz* pour la conservation de l'huile et des viandes séchées (pl. 76 : 5) ou *khābya*, à deux ou quatre anses avec des filets bruns sur la panse (pl. 77 : 1). L'exemplaire archéologiquement complet présente un profil ovoïde, un col cylindrique court souligné par un ressaut et une petite lèvre éversée tandis que sa base est annulaire (pl. 77 : 2). Ces pièces sont tournées dans une pâte calcaire de couleur rose, fine, avec de petites inclusions blanches. Le décor sommaire, composé de motifs abstraits à base de lignes courbes, droites ou en zigzags agencées en faisceaux, en registres concentriques ou en bandes parallèles, est tracé au brun de manganèse et en vert de cuivre sur une glaçure opaque teintée au jaune d'antimoine. Cette production d'un pays voisin de l'Algérie n'a pas encore été identifiée dans la partie orientale de l'Empire ottoman à l'exception d'une très grande coupe à pied de plus de 50 cm de haut, de type *dagret es-siām* pour le beurre et souvent assortie d'un couvercle (BAKLOUTI, 1994 : 289, fig. 239), conservée dans une église de Zagora en Magnésie³⁹.

(38) (Source internet) Rare William Smith of Stockton Lion Antique or source internet Bacchus Pearlware Tea Cup and Saucer c1825 (premierantiques.co.uk)

(39) Objet inédit vu en Grèce par l'auteur.

V. Carreaux de parement et de pavement, fin XVI^e-début du XIX^e siècle

Les états comptables des chantiers de construction à Alger font état, en 1657, de la fourniture de carreaux céramiques – *zallāyadj*. Leur nombre et leur origine ne sont pas indiqués cependant leur coût élevé, 387 réaux, laisse croire à une commande d'un volume très important. En effet, dans un document de ce type, daté de 1661, vingt mille carreaux de céramiques de Tunis valent seulement 150 réaux. La production locale de carreaux vernissés est sujette à débat. Les sources européennes du XVII^e siècle font état à Alger d'artisans moresques ou locaux fabriquant des carreaux de céramiques ou soulignent, au contraire, l'absence de cette profession dans la ville. Si rien n'est assuré sur ce point, les carreaux importés, eux, sont bien présents à Alger et en très grand nombre.

La production et la commercialisation à l'échelle du bassin occidental de la Méditerranée des faïences architecturales du XVI^e au XIX^e siècle est un sujet vaste et d'une complexité certaine. Hommes et modèles ne cessant de circuler, il est souvent difficile de déterminer précisément l'origine des pièces. On fabrique dans les ateliers de Valence des carreaux dans l'esprit ligurien tandis que les artisans de Barcelone copient le travail de ceux de Valence qui inspire ensuite les potiers de Tunis qui puisent aussi au répertoire ottoman de Turquie sans parler des apports et allers-retours avec les potiers de Hollande. Quoiqu'il en

soit, la céramique architecturale, d'où qu'elle vienne, est fort appréciée à Alger. Il n'est que de visiter les grands palais aujourd'hui pour comprendre combien l'approvisionnement en carreaux de Delft, de Tunis, de Valence, de Catalogne et de Naples est conséquent aux XVII^e, XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Dans les pièces fermées comme dans les cours toutes les surfaces en sont couvertes, les sols, les murs en soubassement ou en couronnement, les niches, les cadres et rebords de fenêtre, les banquettes et même les contre-marches et les corniches. Les murs des mosquées, des hammams, des cafés ainsi que les fontaines en sont aussi parés. L'omniprésence de la faïence architecturale aux couleurs éclatantes ou dans des camaïeux de bleu ou d'aubergine frappe les visiteurs étrangers qui ne manquent pas de l'évoquer dans leurs textes ou de la représenter sur des gravures et des tableaux. Dès la fin du XVI^e siècle, D. de Haëdo note que « beaucoup de maisons ont aussi les patios et vestibules joliment travaillés avec des briques et des azulejos de couleurs, et de la même manière les corridors et les balustrades ». Les jours de forte chaleur, ces revêtements de terre cuite émaillée chamarrés offrent une agréable fraîcheur et sont par ailleurs d'un entretien facile, à grande eau, comme le remarque plusieurs visiteurs au XVII^e siècle. En 1729, ce revêtement, parfois avec des inscriptions en arabe, fait l'admiration du révérend père Fau reçu dans le palais du dey : « Les murailles

au-dedans et au dehors y sont incrustées de carreaux de porcelaine [sic] » (EMERIT 1940 : 252). Venture de Paradis admirant les murs et les sols ornés « avec des carreaux de belle faïence émaillée et peinte de diverses couleurs » remarquait fort justement que « Cette manière de tapisser les appartements dans un pays chaud a beaucoup d'agrément et de fraîcheur » (de Venture de Paradis, 1983 : 112).

Bien que l'échantillonnage de carreaux rassemblés ici ne représente qu'une petite partie des types qui couvrent murs et sols des palais algérois, il donne à voir la richesse de ces panneaux. Dans la fouille, c'est principalement dans la Zone 10, c'est-à-dire la mosquée al-Sayyida et ses dépendances, que les découvertes sont les plus nombreuses. Cependant, en l'absence de rapport consultable sur la fouille de cette zone, il n'est pas possible de déterminer la nature des niveaux dans lesquels ils ont été recueillis. Quelques-uns étaient en place mais, à l'évidence, leur emploi était moins ornemental que fonctionnel comme en témoignent les assemblages de motifs différents. À l'inverse plusieurs belles séries réunissant quatre pièces ornaient une fontaine très bien conservée au nord de la voie Nord-Sud (VO8147) (pl. 3 : 4).

V-1. Carreau d'Iznik, milieu du XVI^e siècle

Les fameux carreaux d'Iznik qui couvrent nombre de bâtiments religieux et civils

de Turquie semblent avoir été commercialisés à Alger selon le témoignage de Fray Melchor qui évoque « les azulejos qu'ils ramènent du Levant » (MISSOUM, 2003 : 62, note 157). Ils sont rares dans les palais d'Alger mais G. Marçais affirme en avoir vu des panneaux entiers à la mosquée Sidi 'Abd al-Rahmān (COURANJOU, 2008a : 1, 2). Un seul carreau turc a été retrouvé dans la fouille, fabriqué dans une pâte siliceuse dure, de couleur blanche, il est orné de rinceaux d'œillets et de feuilles dentelées peints en bleu de cobalt et bleu turquoise sous une glaçure alcalino-plombifère transparente. Il est conservé sur 11 cm de long et son épaisseur est de 1,4 cm (pl. 78 : 1).

V-2 Carreaux ligures ou vénéto-ligures, XVI^e-début du XVII^e siècle

Un grand carreau de bordure, probablement de forme rectangulaire et d'une hauteur de 14,5 cm sur 12 cm conservés pour une épaisseur de 1,6 cm, est fabriqué dans une pâte dure, fine, de couleur rose. Son décor particulièrement soigné s'organise en registres successifs peints dans une riche palette chromatique sur un émail bleu de cobalt profond. Une guirlande feuillue et fleurie est encadrée par une double bande blanche et jaune d'un côté et, de l'autre, par une bande jaune puis par une guirlande de palmette elle-même suivie de deux bandes blanches et jaunes (pl. 78 : 2). Il n'est pas sans rappeler des pièces « Renaissance » de Ligurie de la première moitié du XVI^e siècle (AIOLFI

et al., 1990 : 42, 43 : 9 ; AMOURIC *et al.*, 2001 : 33, 146, pl. 7).

Deux autres carreaux, de 7,5 cm de côté conservé pour le premier et de 10 cm pour le second, d'une épaisseur de 1 cm, fabriqués dans une pâte blanche un peu sableuse, pourraient être issus d'une production italienne de la fin du XVI^e-début du XVII^e siècle dans la tradition d'Iznik et qu'on situera en Vénétie ou en Ligurie sans pouvoir véritablement trancher. Des œillets et de longues feuilles sinueuses, repris des archétypes peints sur les céramiques d'Iznik, sont très finement dessinés en noir et colorés en camaïeu de bleu de cobalt sur un émail bleuté (pl. 78 : 3, 4). Sur le revers du premier, un large médaillon festonné divisé en quatre quartiers par une croix, chacun étant orné d'une mandorle hachurée, est imprimé, sans doute pour faciliter l'accroche du carreau sur le mur (pl. 78 : 3). Pour cette époque en effet, des scarifications et des gaufrages, imprimés au revers des carreaux italiens, permettent un scellement plus sûr. D'un point de vue iconographique, ces pièces participent des majoliques à l'imitation des plats ottomans d'Iznik produites entre 1619 et 1681 à Padoue, Venise et Bassano del Grappa (HITZEL *et al.*, 2005 : 89-103, 131). La production de Vénétie fabriquée dans une pâte rouge, rose-jaunâtre ou orange et au décor polychrome de palmes *saz* accompagnée d'œillets, de tulipes et de jacinthes, est connue sous le nom conventionnel et impropre de *ceramica*

*candiana*⁴⁰ (RACKAM, 1936 : 112-114; HITZEL *et al.*, 2005 : 40, 41 ; BROILO, 2013a : 203-210 ; BROILO, 2013b : 37-50). Il s'agit pour l'essentiel de grands plats de plus de 30 cm de diamètre parfois sous la forme de *tondino* (ERICANI, 1990 : 233-247). En 1688, l'atelier Manardi de Bassano réalise, dans le même esprit, des carreaux carrés tels ceux du château Buonconsiglio à Trente (BROILO, 2013b : 46-48, ill. 7). Cependant les carreaux d'Alger au décor à *la Turchesca* se distinguent des céramiques de type *candiana* telles qu'elles sont identifiées jusqu'alors, par leur pâte, blanche et sableuse, ainsi que par la qualité de l'émail et les teintes employées. Ils s'apparentent plutôt aux *maiolica Berrettina* de Venise et Padoue et aux faïences ligures de type *blu berettino*, dont le décor dit *a calligrafico a volute type A* est considéré comme largement inspiré de celui des céramiques turques d'Iznik (MUNARINI, 1990 : 209-217 ; RAVANELLI GUIDOTTI, 1992 : 48, fig. 9 ; CARSWELL, 2012 : 102, 103, fig. 83 ; YENİŞEHİRLİOĞLU, 2004 : 375, 376, fig. 6). C'est dans une ambiance technique et stylistique vénéto-ligure que peuvent être replacés ces carreaux datés de la fin du XVI^e ou début du XVII^e siècle.

V-3. Carreaux de Tunis, fin XVII^e-début XIX^e siècle

Les maîtres céramistes des ateliers de Qallaline à Tunis, aux époques turque

(40) Voir aussi www.thema-journal.eu/index.php/thema/article/download/16/51 .

(1574-1705) et husseinite (1705-1900), s'emparent des carreaux d'Iznik, d'Andalousie, de Catalogne puis de Naples, pour en réinterpréter les motifs avec des moyens techniques différents et moins maîtrisés. Cette production est fabriquée dans une pâte calcaire, dure, de couleur rose ou orange clair avec de petites inclusions noires. Les carreaux sont de petits modules, 9 x 9 cm, et assez épais, 2 cm. Les contours des décors géométriques ou végétaux stylisés sont tracés en brun de manganèse tandis que les motifs sont colorés en jaune d'or (antimoine), bleu turquoise (oxyde de cobalt), vert (oxyde de cuivre) sur un émail blanc opaque. Si le trait est souvent grossier et l'émail bullé – ce qui témoigne de cuissons mal maîtrisées – la vivacité des couleurs est fort attrayante. On observe souvent mais pas systématiquement les trois marques d'arrachement laissées par le retrait de la pernette, l'outil qui permet leur juxtaposition dans le four.

Une première série, à symétrie diagonale, transpose en faïence peinte un motif andalou, le polygone étoilé en *cuerta seca* ou *arista*. S'assemblant par quatre pièces, ces carreaux constituent une espèce de rosace à la manière des zelliges (pl. 78 : 5-7) (LOUHICHI, 1995 : 238 n° 190 ; APOGÉE, 1995 : 14 n° 9 ; AMOURIC *et al.*, 2000 : 149 n° 5, 172). Un carreau de même module, s'assemblant à trois autres pièces, compose une rosace polylobée, surmontée de fleurons et cantonnée de palmettes (pl. 78 : 8) (LOVICONI, 1994 : 124). Ajustés par quatre, des car-

reaux plus grands, puisque de 11 cm de côté, ornés d'une tige courbe épaisse sont d'inspiration valencienne (pl. 78 : 9, 10) (COURANJOU, 2008d : 3). Toutes ces compositions, datées de la fin du XVII^e siècle, se retrouvent, sur quatre rangées, sur la face nord d'une fontaine trouvée dans la Zone 8, sur la voie VO8113 (pl. 3 : 4 ; pl. 78 : 11). Si, selon les fouilleurs, elle appartient au dernier état ottoman, ses placages de terre émaillée la placeraient bien plus tôt dans la Régence (STITI, SOUQ (dir.), 2015a : 24-27).

Pour le XVIII^e siècle, on recense : un carreau à décor végétal centré inséré dans un octogone flanqué d'une palmette, un type présent à Dār Aziza (pl. 79 : 1) (AISSAOUI, 2003 : 65) ; des carreaux de bordure de 9 cm de côté décorés d'une palmette cruciforme en réserve encadrée de deux accolades et bordée d'une bande jaune sur deux côtés (pl. 79 : 2) (AMOURIC *et al.*, 2000 : 149, pl. 61 : 3). Ces deux types sont présents sur la face supérieure de la fontaine déjà évoquée. Une autre série, à cadre en pointe et à symétrie diagonale en composition de quatre, est d'inspiration hispanique (pl. 79 : 3, 4) (COURANJOU, 2008b : 6) tandis que d'autres sont ornés d'une longue tresse de même type que celle qui se développe sur des carreaux rectangulaires de Valence au XVIII^e siècle (pl. 79 : 5, 6) (VIZCAÍNO MARTÍ, 1999 : 148). Enfin, un carreau de plus grand module (15 cm x 15 cm x 2,3 cm), s'assemblant par quatre et orné de feuilles *saz* et de tulipes, un décor directement inspiré

des productions turques, est attribué au XVIII^e-début XIX^e siècle (pl. 79 : 7, 8) (LOUHICHI, 1995 : 240 n° 193 ; APOGÉE, 1995 : 16 n° 21).

Il est difficile d'attribuer avec assurance à Tunis des pièces bipartites noires et blanches ou monochromes. Un carreau de 10 cm de côté et de 1,9 cm d'épaisseur, bipartite blanc et brun de manganèse (pl. 80 : 1), est un type produit à Valence au XVIII^e siècle (VIZCAÍNO MARTÍ, 1999 : 145) mais on en trouve aussi à Tunis à la même époque (APOGÉE, 1995 : 42 n° 39 ; AMOURIC *et al.*, 2000 : 149, n° 2, 172). Deux pièces dans les mêmes teintes ont été retaillées en triangles (pl. 80 : 2, 3). Des carreaux de plus petit module, 8,5 et 9 cm de côté, sont tantôt couvert d'un émail blanc, brun de manganèse très épais et à la surface irrégulière, jaune citron et bleu turquoise bullé (pl. 80 : 4-7). Des carreaux blancs et noirs étaient encore en place sur les murs des latrines dans une annexe de la mosquée al-Sayyida. Sur le sol de cet espace, ils ont probablement été placés en éléments de bordure dans le cadre d'un réaménagement de la pièce et étaient associés à des tommettes retaillées (pl. 80 : 8, 9).

V-4. Carreaux de Barcelone et Valence, XVII^e-début XIX^e siècle

Bien que l'inventaire chiffré des carreaux de parement encore en place sur les murs des édifices d'Alger n'ait jamais été entrepris, on peut affirmer que ce sont les carreaux catalans et de

Hollande qui sont les plus abondants au XVIII^e siècle.

Les produits phares des ateliers barcelonais se retrouvent en très grand nombre à Alger. Leur format est habituellement de 13,5 cm de côté pour une épaisseur de 1,4 ou 1,6 cm et leur pâte fine et dure, de teinte claire, contient de petites inclusions noires et de la chamotte. Le motif éclatant de la *clavellina* – un œillet placé en diagonale cantonné de feuilles et rosettes peint en bleu, vert, jaune et orange – est parmi les types les plus répandus à la fin du XVII^e siècle-première moitié du XVIII^e siècle (pl. 81 : 1, 2) (CERDÀ I MELLADO, 2014 : 278 n° 537 ; AMOURIC *et al.*, 2000 : 95, pl. 38, n° 1, 5 ; VIZCAÍNO MARTÍ, 1999 : 86, 87, 137). Sa version monochrome, l'œillet *blava* placé en diagonale et cantonné de feuillages et de rosettes, est peinte dans un camaïeu de bleu (pl. 81 : 3, 4). Particulièrement fréquente à Alger et plus rare en Catalogne, cette production, sans doute moins coûteuse que celle en polychromie, aurait été, selon une hypothèse de J. Couranjou, spécialement réalisée pour le marché de Barbarie (COURANJOU, 2008f : 42). Deux autres séries très prisées à Alger consistent, d'une part, en carreaux à décor en diagonal d'inspiration valencienne comportant des rinceaux fleuris finement tracés et colorés en bleu, orange et violet à l'intérieur de bandes en accolades et entourés de fleurons polylobés se détachant d'un bel émail blanc ou vert (pl. 81 : 5) (VIZCAÍNO MARTÍ, 1999 : 19, 83 ; COURANJOU, 2008d : 4) et, d'autre

part, en carreaux bipartites blanc et vert de type de *cartabón* ou *mitadats* (pl. 81 : 6) qui sont également produits à Valence à la même époque, c'est-à-dire entre la fin du XVII^e et le XVIII^e siècle (VIZCAÍNO MARTÍ, 1999 : 147, 153, 244, 260 ; CERDÀ I MELLADO, 2014 : 293 n° 595). Leur association est des plus réussie notamment à Dār Khadaoud al-Amia et Dār Mustafā Pacha (pl. 81 : 7, 8). Autre production majeure, des carreaux à symétrie diagonale s'assemblant par quatre, aux fleurs de *tomaquet*, un bouquet de fleurs de tomate cantonné d'un quart de cercle dans trois angles et d'un quart de rosette au quatrième, des années 1670-1710 (pl. 82 : 1, 2) (CERDÀ I MELLADO, 2014 : 278 n° 533, 534 ; AMOURIC *et al.*, 2000 : 95, pl. 38 : 1, 3, 164, 165). Une composition à quatre pièces à Dār Aziza permet de restituer la totalité du motif d'un carreau au décor rocaïlle aux trois fleurs vers 1770 (pl. 82 : 3, 4). Il s'agit d'une copie, de format réduit, d'un modèle valencien. Deux carreaux de quatre pièces portent une décoration géométrique : au centre un octogone peint en jaune, bleu et brun se détachant d'un fond blanc, est entouré d'une sorte de roue dentée sur fond bleu elle-même intégrée dans une étoile à huit branches cantonnée de quart de médaillon à pétales (pl. 82 : 5, 6). Parmi les motifs les plus fréquents observés sur les murs des demeures algéroises, on trouve aussi la rose des vents centrée aux quatre fleurons angulaires peinte en bleu, jaune d'or et vert, dont la production pourrait s'être étendue de la fin du XVIII^e au premier tiers du XIX^e

siècle (pl. 82 : 7) (CERDÀ I MELLADO, 2014 : 286 n° 567). Enfin, un dernier exemplaire de cette période associe de petites feuilles finement tracées à une tulipe, en diagonale, aux longs pétales soulignés par un épais trait orange donnant ainsi du relief au dessin (pl. 82 : 8). Mesurant probablement 20 cm de côté pour une épaisseur de 2 cm, ce grand carreau est réalisé dans une pâte calcaire, beige et fine (ALBERTI *et al.*, 1985 : 32, 33). Ce type de décor est également fréquent sous des formes proches à Valence (CERDÀ I MELLADO, 2014 : 278 n° 533, 534, 293 n° 595).

Les carreaux valenciens sont représentés par un carreau au décor dit *molinell* ou « rose des vents » des années 1700-1720 (11,5 x 11,5 x 1,5 cm) (CERDÀ I MELLADO, 2014 : 181, n° 176 ; VIZCAÍNO MARTÍ, 1999 : 91 ; COURANJOU, 2008c : 2). Élément d'une composition par quatre, de longues feuilles torsées dentelées et une grosse fleur épanouie sont peintes en vert, jaune, orange, bleu clair et bleu foncé, sur un bel émail blanc appliqué sur une pâte rose et dure (pl. 82 : 9, 10). D'un tout autre style, une pièce à pâte beige moins fine, de petite taille, à l'émail trésaillé, est ornée d'une tige fleurie très finement dessinée et colorée en vert, jaune, orange et bleu (pl. 82 : 11). Des pièces assez proches sont datées de la fin du XVIII^e siècle (VIZCAÍNO MARTÍ, 1999 : 23).

V-5. Carreaux de Delft, XVIII^e siècle

Les carreaux de Delft, mais aussi d'autres villes des Pays-Bas, sont très nombreux dans les palais algérois (PLUIS, 1998 : 64-70). Les quelques pièces mises au jour dans la fouille représentent seulement une partie des types qu'on peut y admirer. Elles sont réalisées au XVIII^e siècle, une époque pendant laquelle les ateliers néerlandais sont en pleine renaissance et produisent en grande quantité (PLUIS, 1998 : 64-70). Fabriqués en pâte beige ou rose, fine, ils sont peints en réserve sur un fond émaillé bleuté. La taille standard est de 13 cm de côté pour une épaisseur très faible autour de 0,7 cm. Des carreaux ornés d'une tulipe à écailles et d'un œillet, placés tête-bêche et en diagonale au milieu de feuilles d'acanthé, sont assemblés par quatre. Quelques-uns ont été retillés en triangles (pl. 83 : 1, 2). Ce modèle, qui est daté des années 1750-1800 (PLUIS, 1998 : 135, n° 49, 221) est très présent à Dār Hassan Pacha (pl. 83 : 3) de même que les carreaux aux trois feuilles d'acanthé entremêlées, datés entre 1700 et 1790 (PLUIS, 1998 : 217), qu'on retrouve aussi en murs entiers à Dār Khadaoud al-Amia (pl. 83 : 4, 5). Ceux à panneau inscrit au milieu de larges feuilles sont produits entre 1750 et 1790 (pl. 83 : 6) (PLUIS, 1998 : 196). Le motif feuille de houx traité en réserve sur un fond bleuté et aubergine permet des compositions par quatre visibles notamment à Dār al-Hamra et Dār Mustafā Pacha (pl. 83 : 7, 8). Sa période de fabrication s'étend de 1750 à 1880

(PLUIS, 1998 : 136 n° 50). Enfin, sur une autre pièce, un paon perché sur une longue tige aux larges feuilles trilobées est peint en bleu de cobalt sur un émail blanc (pl. 83 : 9), un décor attesté à la citadelle d'Alger où les carreaux complets mesurent 13 cm de côté (AÏSSAOUI, 2003 : 35, 38).

V-6. Carreaux de Naples, fin du XVIII^e siècle

Les carreaux de Naples sont très souvent employés pour paver les sols. On peut en admirer la variété à Dār Mustafā Pacha et Dār al-Hamra notamment. J. Couranjou en présente d'autres exemplaires à Alger (COURANJOU, 2008e : 1-3). Ils sont également signalés près du port de La Calle, siège des deux compagnies d'Afrique marseillaises depuis la fin du XVI^e siècle (AMOURIC *et al.*, 2017 : 52-54, fig. 9 : b). La production napolitaine au XIX^e siècle fournit surtout des pièces de grande taille, autour de 20 cm, mais quelques autres mesurent 11,8, 13, 15,3 ou 17 cm. L'exemplaire mis au jour dans la fouille est de plus petit module encore avec 8 cm conservés pour 1,8 cm d'épaisseur (pl. 84 : 1). Sa pâte fine est dure et de couleur rose (DONATE, 1997, pl. 123, 150 ; CIARDO, 2001 : 35-98, tav. I-VI). Un fleuron quadrilobé peint en brun de manganèse se détache d'un fond hachuré brun sur émail blanc. Il peut être daté de la fin du XVIII^e siècle.

V-7. Carreaux d'identification incertaine

Quelques-unes des faïences architecturales découvertes dans le grand souk d'Alger (Zones 10 et 7) ne peuvent être attribuées avec assurance à leur centre producteur.

Deux carreaux, provenant du même niveau (10063), fabriqués en pâte beige (11,5 cm de côté conservés et 12,4 cm restitués pour une épaisseur de 1,6 cm), sont couverts d'un émail très blanc et particulièrement brillant, trésaillé, sur lequel les éléments décoratifs sont finement dessinés en noir et colorés en vert, bleu, jaune et orange. Il s'agit pour le premier du motif *molinet* ou *bena violeta amb plecs* (bande violette avec des plis) entouré par une fine guirlande feuillue (pl. 84 : 2) et, pour le second, de fleurs de tomates (pl. 84 : 4). Ces décors sont caractéristiques des productions catalanes du dernier quart du XVIII^e siècle mesurant 13,5 cm ou 20 cm de côté (ALBERTI *et al.*, 1985 : 32, 33 ; CERDÀ I MELLADO, 2014 : 284 n° 559). Si l'archétype est barcelonais, la facture et la taille des pièces d'Alger les distinguent des originaux. J. Couranjou, qui a repéré ailleurs dans la ville des pièces semblables et de même taille, envisage pour elles une provenance française ou italienne et propose une datation dans la première moitié du XIX^e siècle (COURANJOU, 2003 : 4-6). Des carreaux au décor *molinet* mesurant 13 cm de côté sont encore en place à la citadelle d'Alger (ASSAOUI, 2003 : 105) mais aucune des-

cription n'étant fournie, il est impossible de savoir s'il s'agit d'originaux catalans – ce qui pourrait être le cas compte tenu de leurs dimensions – ou si ce sont des copies. La question se pose aussi pour ceux de Dār Hassan Pacha (pl. 84 : 3).

Un carreau émaillé de 13 cm de côté et de 1 cm d'épaisseur, réalisé dans une pâte calcaire rose, est peint en polychromie : dans un cadre carré, coupé à chaque angle, tracé en noir et orange, une gerbe de fleurs s'échappe d'un grand vase Médicis dessinée en noir et coloré en jaune, vert, bleu, noir et rouge sur un fond blanc ; une palmette peinte en brun sur un fond jaune moutarde occupe chaque angle du carreau (pl. 84 : 5). Des antiquaires attribuent des exemplaires semblables à une production d'Espagne ou d'Italie du XVIII^e siècle⁴¹ (pl. 84 : 6). Une autre pièce, de 13 cm de côté et d'une épaisseur de 0,8 cm, fabriquée dans une pâte identique appartient à la même série (pl. 84 : 7). Un paysage avec au moins un édifice – une sorte de grange – peint en brun, ocre jaune et vert kaki, est inscrit dans un large médaillon central délimité par quatre cercles d'épaisseur différente tracés en brun, bleu, orange et jaune. Deux petites fleurs bleues occupent chaque angle. La lettre H est profondément imprimée au revers. Une série de carreaux, brièvement signalée par J. Couranjou sans qu'il précise dans quels édifices algérois il l'a repérée, est

(41) Voir le site internet suivant. Italie Ou Espagne - Suite De 3 Carreaux De Faïence XVIIIe Siècle - céramiques diverses (proantic.com).

ornée de décors floraux ou figuratifs – divers monuments, des animaux et des bateaux – avec, au revers, la marque H.S estampillée. Il date ces pièces du XIX^e siècle (COURANJOU, 2008a : 3, 4). En 1930, A. Broussaud signale déjà l'existence de carreaux imprimés H.S au revers et aux décors de mosquée, de bateaux à voile ou à vapeur, d'oiseau dans un

médailon et d'un vase Médicis dans un cadre carré aux angles coupés, à la Villa Jeanne d'Arc et au Palais du bey à Alger ainsi que dans la Collection Fayolle. Il les attribue à la Hollande (BROUSSAUD, 1930 : 3). Pour notre part, nous envisageons pour ces deux carreaux une origine napolitaine et une datation dans la première moitié du XIX^e siècle.

VI. Des approvisionnements organisés et accidentels

Les modes de pénétration des céramiques importées sur le marché algérois sont divers. Si les poteries culinaires, les pots de stockage, la vaisselle de table ainsi que les carreaux alimentent le commerce international, ils sont également introduits dans la ville par des voies détournées.

À l'époque de la Régence turque, la vie économique de l'Algérie, soumise aux variations de la production agricole et à la situation démographique, est marquée par des répétitions de pénuries alimentaires et d'épidémies mais elle profite de la course, essentielle pour assurer les revenus de l'Etat bien que fluctuante selon les périodes – elle est particulièrement rentable de 1580 à 1640 puis de 1793 à 1815 (MEROUCHE, 2002 : 56). La grande instabilité politique que connaît Alger pendant la Régence turque ne favorise pas les échanges commerciaux. Les Européens ne considèrent pas la ville comme une grande place de commerce. Les consuls de France qui s'y succèdent, dans les lettres qu'ils adressent à la Chambre de Commerce de Marseille, décrivent une cité pauvre et de peu d'intérêt pour les affaires : en 1690, « Le consulat d'Alger, de toute la Barbarie, est celui où il y a le plus de dépenses et moins de profits » et, en 1699, « Le commerce y est de si peu de chose, qu'il y vient très-peu de bâtiments et principalement de Marseille » (DE GRAMMONT, 1890 : 9, 71). Au début du XVIII^e siècle, le consul Jean Baume souligne encore combien les Algériens sont dans une extrême misère à cause des tremblements de terre, des années

de sécheresse et des invasions de sauterelles (DE GRAMMONT, 1890 : 133). Les marchands français se plaignent aussi de droits de douanes élevés tel celui qui écrit en avril 1717, « Le pays est fort misérable et par conséquent de peu de consommation pour quelques marchandises que ce soit ; d'ailleurs les droits d'entrée et de sortie et l'ancrage sont si forts, que les marchands de même que les capitaines et patrons de nos bâtiments fuient absolument ce pays-ci. Il y vient véritablement quelques bagatelles du Levant, de Livourne et d'Espagne » (DE GRAMMONT, 1890 : 136, 137). Cette opinion est partagée par Benoit Lemaire en 1733 : « Le commerce est toujours ici dans une très mauvaise disposition, nous n'y voyons paraître aucun de nos bâtiments, que quelques-uns de la compagnie d'Afrique ». L'année suivante il réaffirme que le commerce français avec Alger est « un trop petit objet, peu digne d'attention » (DE GRAMMONT, 1890 : 166, 167). Si dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Alger bénéficie d'une prospérité économique indéniable doublée d'un équilibre politique certain, à la fin de ce même siècle, les témoins s'accordent pour décrire une population pauvre, dans son ensemble, qui ne peut s'offrir le luxe de recourir abondamment aux produits importés (AMINE, 1991 : 124, 125 ; MASSON, 1903 : 309). La situation ne s'améliore pas au début du siècle suivant et, en 1830, le pays est en ruines par suite d'un déclin démographique, d'un effondrement de la production agricole et de révoltes suivies de répressions sanglantes (MEROUCHE, 2002 : 115-124).

En dépit de cette situation, les découvertes de la place des Martyrs révèlent la présence de poteries étrangères à Alger dès les XVI^e et XVII^e siècles. Leur très faible nombre dans la fouille, due à de profonds creusements faits au cours du XVIII^e siècle lors de la reconstruction et qui ont fait disparaître les traces d'occupation antérieures, ne permet pas de déterminer l'ampleur de ce marché de vaisselle étrangère. Pour le XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle, les trouvailles sont plus nombreuses et d'origines variées. Poteries, faïences, porcelaines et autres vaisselles vernissées arrivent de Provence, de Ligurie et de Toscane, de Catalogne et de la région valencienne, de Tunisie, de Saxe, de Hollande, de Turquie, de Syrie ou d'Égypte et de Chine. Toutefois, sur la seule base de ces découvertes, nous ignorons si ces pièces relèvent de l'exceptionnel ou tiennent du commun, nous ne connaissons pas non plus leur valeur marchande qui permettrait de mieux envisager la clientèle à laquelle elles sont destinées et nous ne pouvons savoir si elles sont toutes des marchandises du grand commerce. C'est pourquoi nous cherchons leur trace dans divers types de sources qui en font mention.

Pour autant, il ne s'agit pas d'examiner, dans le détail, les relations commerciales que la Régence turque entretient avec les trois pôles majeurs que sont pour elle la France par Marseille, la péninsule italienne par Gênes et Livourne, et le Levant ottoman, les autres pays occidentaux n'ayant que des relations épisodiques

avec la ville. Nous rappellerons seulement que, de la fin du XVII^e au XVIII^e siècle, les exportations consistent en matières premières – blé, cire, cornes, cuir, dattes, fèves, huile, laine, miel, orge, toiles grossières et plumes d'autruche – tandis que les importations sont des produits manufacturés, un peu de quincaillerie ou de mercerie, des denrées alimentaires telles que le café, les épices, le clou de girofle ou le sucre, des matières premières comme la cochenille, l'alun, le tartre, le fer en barres et le plomb, les cardes à carder, et enfin des produits de luxe comme les soieries (MASSON, 1903 : 155 ; AMINE, 1991 : 113). Dans le cadre de ce commerce international, la place occupée par la vaisselle de terre est difficile à appréhender car il est exceptionnel d'en trouver mention dans les sources écrites. Ainsi, dans la longue liste des articles et denrées livrés par les navires de Marseille, de Livourne, de Turquie et d'Alexandrie, dressée par l'Orientaliste de Venture de Paradis en 1789, aucune poterie n'est signalée à l'exception des pipes de terre venues de Turquie. Cependant, l'auteur indique que les hauts dignitaires font bâtir à Alger de superbes maisons pour leur harem embellies de magnifiques jardins et précise que le marbre vient de Gênes et de Livourne tandis que les « carreaux de belle faïence émaillée et peinte de diverses couleurs » nommés *zelis*, qu'il dit originaires de Tunis et d'Espagne, tapissent les murs et couvrent les sols (de VENTURE DE PARADIS, 1893 : 222). Les achats de carreaux à l'étranger sont documentés par d'autres sources. Ainsi les archives

de la Chambre de Commerce de Marseille, dépouillées par H. Amouric, font état de livraisons répétées de carreaux d'Espagne depuis Marseille vers la Barbarie. Le 18 août 1772, 5000 « carreaux à fleur de Espagne [d'Espagne] » sont livrés au « chef [cheikh] Abdalla » pour son palais de La Calle, pour un montant de 1120 livres ; il en reçoit autant en 1776 pour embellir un palais neuf qu'il se fait construire. En 1774 puis en 1778, le bey de Bonne acquiert 5000 carreaux de même origine tandis que son neveu s'en fait livrer 4000. Au cours des mêmes années, d'autres cargaisons de « malons d'Espagne peints » sont expédiées à Bonne pour des potentats locaux (AMOURIC *et al.*, 2001 : 102). Marseille est en effet bien approvisionnée en carreaux de toutes origines qu'elle réexpédie en partie. Entre 1724 et 1780, 255 810 carreaux entrent dans le port de Marseille et, en 1750, 170 000 en sortent à destination du Levant, ce qui représente, selon H. Amouric, sur la base d'un module commun de 14x14 cm, environ 5000 m² de revêtement de faïence (AMOURIC *et al.*, 2001 : 102). Parmi ces réexpéditions, des faïences architecturales des ateliers catalans et valenciens sont transportées vers l'Afrique du Nord par des navires provençaux (AMOURIC, VALLAURI, 2018 : 53). Les volumes de carreaux d'Espagne réceptionnés à Alger ne sont rien comparés à ceux des faïences venues de Hollande. En 1785, un négociant algérien du nom de Sidi Mustapha, fait venir un bateau transportant des carreaux de Delft pour le compte de l'agha.

Ils remportent un tel succès qu'Antoine Pierre Fraissinet, négociant marseillais et consul de Hollande à Alger, écrit en 1788 que le ministre de la marine passe commande à la Hollande de 25 000 carreaux. Un oncle du dey se rend aux Pays-Bas pour convoier la marchandise jusqu'à Alger. En 1791, un certain Umar commande quelques « tableaux de carreaux » représentant des vases à fleurs, qui sont livrés à Alger en 1792. Des arrivages de carreaux de Hollande sont encore signalés dans des documents de 1797 (AÏSSAOUI, 2007 : 22). De la même façon, des archives ottomanes du XVIII^e siècle à Istanbul font état de commandes importantes de *Frengi kaşı*, des carreaux européens destinés à l'ornementation de palais, passées directement par des dignitaires ottomans ou par l'intermédiaire de marchands européens résidant dans la ville (ADIGÜZEL, 2018 : 26, 27).

Nous souhaiterions en savoir autant sur les achats de vaisselle. Marseille port de transit entre le monde méditerranéen et le continent européen joue là encore un rôle essentiel dans l'acheminement de ces produits vers Alger. Ainsi que l'indiquent les sources commerciales entre 1724 et 1780, la vaisselle et les poteries plus grossières alimentent le commerce provençal direct ou en redistribution. Les « entrées » les plus importantes dans le port de Marseille proviennent de Hollande et d'Italie, viennent ensuite les produits de Gênes tandis que ceux d'Espagne sont plus faiblement représentés. Les « sorties » se font à destination de très nombreux pays

ou villes d'Europe mais surtout vers le Levant et les Îles françaises d'Amérique. Dans ces données lacunaires, on ne trouve pas trace d'expédition de faïences vers la Barbarie ce qui n'est guère étonnant car, malgré ses contacts permanents avec Alger, le commerce extérieur de Marseille avec cette région est faible comparé à celui entretenu avec les Échelles du Levant. Cependant des archives montrent que les productions provençales, celles de la Riviera ligure ainsi que les carreaux d'Espagne et de Hollande, alimentent le commerce à destination de l'Afrique du Nord. Le rôle de Marseille dans ce transit ne fait aucun doute. Des documents consulaires français font état de chargements de poteries, à Marseille, à destination de la Régence turque. Ainsi en 1785, Jean-Baptiste Gimon, un marchand marseillais réarmant pour le commerce des navires capturés par les corsaires algérois qu'il a rachetés, livre à Alger, depuis Marseille, des briques, des faïences, des « carreaux-vernés » ainsi que des assiettes. L'année suivante, il fournit encore des « briques peintes d'Espagne » et des faïences (DEVOULX, 1872 : 422, 423). Où l'on voit clairement que l'approvisionnement en céramiques architecturales et vaisselle ne se fait pas toujours en ligne directe, de la région productrice au marché algérois mais que ces marchandises transitent par des ports redistributeurs comme l'est Marseille.

En direct, les échanges d'Alger avec l'Italie se font avec la Toscane par l'intermédiaire de son port principal de

Livourne, un port international d'escale et de ravitaillement, dans lequel transitent toutes sortes de produits provenant du Levant et d'Occident. Les faïences toscanes du XVIII^e siècle, trouvées à Alger, passent peut-être par Marseille ou arrivent directement de Livourne. Dans des archives algéroises, datées du 7 octobre 1817, il est fait mention de 1700 porcelaines d'une valeur de 6 800 francs en provenance de Livourne et, le 22 février 1820, c'est un chargement composé notamment de porcelaine qui arrive encore de ce port (AMINE, 1991 : 186). Le terme de porcelaine, utilisé dans ces documents, est sans doute impropre puisque les ateliers italiens ne produisent que des faïences, à moins de considérer qu'il s'agit de véritables porcelaines importées en Italie et redistribuées à partir de Livourne. Pour leur part, les porcelaines de Meissen font sans doute partie des cargaisons transportées par la flotte commerciale autrichienne depuis le port de Trieste qui commerce en Afrique du Nord et dans le Levant. Quant aux importations chinoises, il est possible qu'elles parviennent à Alger par l'entremise du commerce hollandais. Les archives hollandaises font en effet état de commandes marocaines de porcelaines extrême-orientales passées à des marchands d'Amsterdam impliqués dans le commerce du Levant (ERZINI, VERNOIT, 2009 : 166).

Alger entretient bien sûr des relations commerciales avec les provinces de l'Empire ottoman même si elles sont

loin derrière celles avec l'Europe. Selon les archives commerciales du consulat de France des années 1686-1707, les relations d'Alger se font prioritairement avec les Régences de Tunis et de Tripoli et, secondairement, avec la Syrie et l'Égypte par Alexandrie. Dès la deuxième moitié du XVI^e siècle, D. de Haëdo indique que des marchands turcs apportent à Alger depuis Constantinople, entre autres marchandises, de la porcelaine, des plats et des vases bien travaillés provenant d'Alexandrie ou de Tripoli (DE HAËDO, 1998 : 104). Ces villes sont probablement à considérer comme les ports de partance et non pas comme les centres producteurs car, pour ces époques, aucune production alexandrine ou tripolitaine n'a encore été reconnue. En revanche, l'identification des « vases bien travaillés et colorés que l'on apporte de Turquie » et qui sont en usage chez les riches comme il le précise, est plus simple (DE HAËDO, 1998 : 208). Il s'agit de pièces de vaisselle d'Iznik, une production haut de gamme réservée à une élite et dont on a trouvé trace dans la fouille (pl. 53 : 1-3). Pour les années 1754-1767, les contrats de caravane maritime et les mouvements portuaires établis dans les consulats de France montrent que Smyrne est la destination principale du trafic maritime depuis Alger⁴². En 1768, onze navires provençaux apportent à Alger des

chargements de Smyrne, Alexandrie, Livourne, Cagliari, Malaga, Tunis et Tétouan. S'ils transportent des productions potières de Syrie et de Turquie qu'on trouve dans la fouille de la place des Martyrs, il n'y en a pas trace dans les archives commerciales consultées.

La poterie est commercialisée à grande échelle, en ligne directe ou dans le cadre d'une redistribution, mais elle pénètre à Alger par bien d'autres moyens encore. Pour le XVIII^e siècle, les archives du consulat de France à Alger permettent d'appréhender l'introduction, en quantité réduite, de vaisselle – des faïences sont livrées en 1789 au consul général (DEVOULX, 1872 : 425) – mais aussi de contenants de terre, au travers des provisions transportées depuis Marseille pour la consommation personnelle des résidents français ou comme présents pour les autorités locales. Consuls, chanceliers et drogman de la *nation française* se font ainsi livrer des confitures, des confitures sèches et des dragées dont on ne connaît pas le mode de conditionnement mais qui peuvent être tenues dans des pots (DE GRAMMONT, 1890 : 168, 172, 176). Trente-six pots d'anchois sont offerts, en 1725, aux dignitaires ottomans d'Alger (DE GRAMMONT, 1890 : 172). Ces poissons sont régulièrement transportés vers la Barbarie pour les membres de la *nation* qui semblent en être fort friands (DE GRAMMONT, 1890 : 176, 184, 238, 254, 258, 276, 280). Les emballages de ces produits, pour certains en terre, peuvent se retrouver en fouille tels ces grands

(42) Dans l'espace économique ottoman, le transport maritime est à peu près exclusivement effectué par des navires européens avant tout français, de taille modeste, les caravaneurs (PANZAC, 2003 : 825-837).

pots d'Aubagne, certes plus tardifs car de la fin XVIII^e-XIX^e siècle, mais désignés dans la vallée de l'Huveaune comme des pots de conserve et pour les salaisons. La course, érigée en institution politique et sociale et source de revenus très importante pour les particuliers et pour le beylik, contribue également à un approvisionnement occasionnel en vaisselle de terre comme en fait état, en 1728, Antoine-Gabriel Durand, consul de France à Alger. Il rapporte en effet la capture par deux vaisseaux de la Régence, à l'entrée de la Manche, du vaisseau l'*Impératrice Elisabeth*, de 500 tonneaux, commandé par un capitaine d'Ostende, avec pavillon impérial revenant des Indes Orientales. Il précise que « Cette prise est la plus riche qui soit encore venue et mettra, dit-on, beaucoup d'argent dans le pays » car ce navire transporte une importante cargaison de café et des marchandises de prix dont des porcelaines fines (DE GRAMMONT, 1890 : 170). On suppose qu'il s'agit de porcelaines chinoises peut-être de même type que les tasses à café découvertes sur le site. Le registre des prises maritimes⁴³, tenu par les corsaires algérois et qui livre les règles suivies pour le partage du butin entre 1765 et 1830, témoigne à son tour d'arrivées fortuites de poteries dont la nature et les origines ne sont que très rarement indiquées. On trouve, parmi

les marchandises confisquées, en janvier et en juin 1766, des tasses de porcelaine et des poteries et, en juillet 1780, des poteries dont le produit de la vente rapporte 7,796 francs (DEVOULX, 1872 : 14 n° 6, 15 n° 15, 35 n° 144). Le 10 septembre 1787, les comptes de la prise de poteries faites par Yakoub raïs avec le chebec de monseigneur Hasan sont de 10,543 francs. Pour cette époque, les ports de partance des navires capturés ne sont pas indiqués alors qu'ils le sont pour le début du XIX^e siècle. Ainsi, en 1804, les corsaires s'emparent d'un navire napolitain chargé de poteries, de *rosolio* et de marbre et, en 1808, d'un navire portugais transportant des poteries dont le produit de la vente s'élève à 23,729 francs (DEVOULX, 1872 : 83 n° 369, 89, 90 n° 397). Sur la seule base du produit de leur vente, il est impossible d'estimer la valeur marchande des cargaisons de céramiques confisquées car nous en ignorons la nature et le volume. En 1809, c'est un navire sicilien chargé de sucre, de verrerie, de fer et de poteries qui est capturé (DEVOULX, 1872 : 91 n° 401). La cargaison d'un brick sicilien, arraisonné en 1814, est constituée de poteries, de fer, d'étoffes, de clous et de cuivre (DEVOULX, 1872 : 97, n° 416). Le produit total du fer est de 127,134 réaux⁴⁴ tandis que celui de la poterie est de 97,474 réaux. Le plus souvent, l'absence de qualificatif empêche d'envisager la nature

(43) Y figurent des indications plus ou moins sommaires faisant connaître, en général, le navire captureur, la nature et la nationalité du navire capturé et la composition du chargement.

(44) Le rial vaut 1,125 francs jusqu'en 1818, il varie ensuite entre 0,90 et 0,60 francs.

mais aussi la provenance de ces productions même lorsque l'origine du navire est indiquée. Il n'est en effet pas certain que les poteries transportées par des navires siciliens, napolitains et portugais soient des productions de ces régions. En témoignent d'ailleurs les poteries espagnoles transportées par deux bâtiments hollandais arraisonnés par deux navires de guerre en 1814 (DEVOULX, 1872 : 98, 99).

Les céramiques parviennent à Alger par d'autres voies encore. Les pèlerins revenant de la Mecque rapportent des porcelaines (ROZET, 1833b : 75). Des pièces de vaisselle de grande qualité sont offertes aux dignitaires locaux, ainsi par exemple, au début du XIX^e siècle, des porcelaines de Saxe font partie des cadeaux de grands prix donnés au dey par le consul de Grande-Bretagne (BROUTON, 1924 : 264, 265).

VII. Fonctions et usages des pots

La lecture des textes conjuguée aux découvertes archéologiques offre une opportunité de découvrir quels sont les objets du quotidien en terre ayant appartenu à des personnes de statut social différent et de replacer les poteries en contexte d'utilisation et au sein d'un *instrumentum* large. En effet, dans l'économie domestique, sur le feu et sur la table comme dans les celliers, les récipients de métal précieux ou non, les contenants de verre, de bois, de peau ainsi que les paniers et les corbeilles d'osier tressé, bien que peu présents en fouille, ne doivent pas être sous-estimés. La fonction et l'utilisation des poteries locales et des contenants et récipients faits dans d'autres matériaux nous sont connues au travers des récits de voyageurs qui, décrivant les manières de table des musulmans, traitent de la vaisselle employée chez les riches Algérois comme chez les plus modestes et décrivent aussi les modes de stockage en contexte urbain.

VII-1. Dans les sphères domestiques et publiques

Dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, les habitants d'Alger les plus fortunés prennent leur repas sur une nappe en cuir de bœuf de Turquie parfois peinte et ornée de broderies de diverses couleurs, sur une natte, un tapis ou sur une petite table basse. La vaisselle dont ils se servent est en terre et l'absence d'ustensiles d'or et d'argent s'explique, selon D. de Haëdo parce que « ils tiennent cela pour un péché, parce que le Koran le prohibe, ils ne savent pas ce que c'est que le luxe sous ce rapport. Ils

ne font pas usage non plus de peltre [mélange d'étain et de plomb], ni d'étain pour la vaisselle, qui est généralement en faïence » et qui vient de Turquie (DE HAËDO, 1998 : 208). Plus tard, en 1724, Jacques Philippe Laugier de Tassy, chancelier du consulat de France à Alger, s'étonne de l'absence de mobilier chez les personnes les plus riches qui mangent ordinairement sans table et presque sans argenterie. Dans les demeures bien pourvues, la vaisselle est en terre, excepté quelques grands plats ou bassins en laiton, et les seuls couverts sont des cuillers en buis. Ces ustensiles de service sont tenus dans de petites niches percées dans les murs (LAUGIER DE TASSY, 1725 : 118, 119). Au début du XIX^e siècle, les pratiques sont les mêmes : « Les Maures ne se servent presque jamais de cuillers ni de fourchettes : pour manger on place les plats sur une petite table basse autour de laquelle ils s'accroupissent [...] on prend la viande avec ses doigts. Cette manière de manger est en usage parmi les gens de la plus haute distinction » (ROZET, 1933 : T. II, 64). Dans le palais du dey, trois resserres sont remplies de plats, marmites, bouilloires et cafetières. Ce service, utilisé lors des réceptions des janissaires, a l'apparence de l'argent mais est de cuivre étamé (EUDEL, 1902 : 340, 341). Pour le service du dey, du palais, des garnisons du dey et de la Casbah, de la maison de l'agha et du cuisinier en chef du dey, les poteries voisinent avec des ustensiles de cuivre tels que des plats, assiettes, chaudières, chaudrons, qui tous les ans, au mois de Ramadan, sont remis à

l'*amīn* des chaudronniers qui a la charge de les faire réparer contre un paiement global (DEVOULX, 1852 : 49). Lors des grandes occasions, tel un dîner de l'agha avec son état-major, des domestiques placés derrière les convives tiennent à leur disposition des coupes et des aiguères en argent pour le lavage des mains (ROZET, 1833b : 65). Ce luxe rare s'observe aussi parmi les objets oubliés dans le harem du palais. En 1830, les Français y découvrent des cuillères d'ébène garnies de pierres fines et des aiguères en argent. Chez les puissants et les personnes fortunées, pour le service des mets et l'hygiène d'avant et après repas, les ustensiles sont généralement de terre ce qui n'exclut pas un certain apparat puisque les plats dits de Turquie sont sans doute des céramiques d'Iznik, une production de luxe. La vaisselle de service en terre apparaît aussi dans des contextes plus modestes. Ainsi l'inventaire de l'équipement de l'hôpital d'Alger, en 1701, recense, pour le réfectoire, trois douzaines d'assiettes de différentes tailles, quatre grandes assiettes et six douzaines de belles assiettes creuses de Valence dont on n'a pas trouvé trace dans la fouille de la place des Martyrs. Dans la resserre de cet hôpital, les contenants sont de diverses natures : de la terre pour les « trente-sept vaisseaux grands et petits », pour les cruches ou petites jarres de vinaigre et de vin et pour les deux grandes jarres d'huile mais aussi du cuivre pour le chaudron (OULD CADI MONTEBOURG, 2006 : 172, 173). Au XVI^e siècle déjà, les Algérois emploient pour la cuisine des récipients de cuivre étamé « parce qu'ils sont d'une plus grande durée que ceux de terre » (DE HAËDO,

1998 : 208). Ces récipients culinaires, plus solides, sont aussi beaucoup plus coûteux. En 1611, dans l'inventaire après décès d'un riche marchand, la valeur d'un grand plat en cuivre est de 45 dinars, celle d'une marmite de 15 dinars et celle d'un plat de 2 dinars. À titre de comparaison, un collier de perles vaut 260 dinars, un cheval 61, un matelas 16 et une hache 1. Dans un acte de janvier 1649, le prix des plats en cuivre est de 1,95, 2,17, 3,50 et 4,25 dinars tandis que les marmites coûtent 5 ou 17 dinars et une aiguère 3,30 dinars. D'autres documents du même type font état de marmites en cuivre d'une valeur de 15 dinars en 1611 et 1615 et, de 17 dinars en 1649 (MEROUCHE, 2002 : 72, 73). Au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, les chaudrons sont en bronze ou en cuivre. Pour de plus petite quantité de nourriture, on use dans les maisons de marmites en terre comme en témoignent les découvertes faites en fouille ainsi que les récits des voyageurs dans lesquels on lit que lorsque les Berbères venus en ville cuisinent en pleine rue, « ils plaçaient sur trois pierres un pot de terre, sous lequel ils faisaient du feu avec des petits morceaux de bois ; ils mettaient dans ce pot un peu de graisse de mouton ou de mauvaise huile, des tomates, des oignons, des poivres longs, du maïs vert, plusieurs sortes d'herbes aromatiques, enfin de la viande coupée en petits morceaux. Le pot ainsi rempli était recouvert avec un plat en terre dont le fond était troué comme une écumoire, et dans lequel il y avait du couscoussou autant qu'il en pouvait tenir. Les choses disposées et le feu toujours bien entretenu, le couscoussou

sou, sans être bouché, cuisait à la vapeur du mélange placé dans le pot inférieur ; quand il était bien cuit, on versait le tout dans un grand plat [...] Le repas fini, ils se passaient une cruche d'eau dont ils buvaient et se lavaient la moustache » (ROZET, 1833b : 16, 17). La consommation du couscous est généralisée, chez les pauvres comme chez les riches, et c'est pourquoi C.-A. Rozet s'attarde sur sa préparation. Les fouilles ont livré plusieurs exemplaires de ces plats de terre perforés employés pour la cuisson de la graine ainsi que des marmites et des braseros modelés (pl. 27 : 1, 2 ; pl. 42 ; pl. 48 : 1, 4, 5 ; pl. 49) dont on peut restituer l'assemblage (pl. 85 : 1-3).

Les Algérois, dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, ont coutume de conserver de la viande à moitié cuite dans des pots remplis de graisse ou d'huile (DE HAËDO, 1998 : 209). Bien plus tard, C.-A. Rozet, dans la description qu'il fait des mœurs et des usages des habitants d'Alger à l'arrivée des Français, explique quel est le mode de stockage domestique : « une de leurs conserves les plus estimées, et qui est tout aussi mauvaise que les autres, c'est de la viande de mouton, coupée en petits morceaux et cuite dans de l'huile mêlée de graisse. [...] en septembre chaque famille tue autant de moutons que ses moyens lui permettent, la viande découpée est mise à sécher au soleil. Toute la viande est coupée en petits morceaux grands comme la moitié d'une carte, et mise ensuite dans une grande chaudière en bronze ou en cuivre, avec la graisse que l'on a tirée des animaux

et de l'huile d'olive [...] et on remplit des pots en terre, en ayant soin de mettre assez de graisse pour que la viande soit bien cachée ; on bouche ensuite les pots avec du plâtre ou de la terre glaise ; on les place dans une chambre de la maison et on les ouvre quand on a besoin. La viande qu'ils renferment peut se conserver pendant plus d'un an [...] Toutes les fois que j'ai l'occasion de parler aux habitants du pays de la viande ainsi conservée, ils m'ont toujours dit que c'était chose excellente, et qu'il fallait qu'une famille soit bien pauvre pour ne pas avoir dans ses pots celle de deux moutons au moins » (ROZET, 1833b : 67). Les légumes sont aussi conservés dans des pots remplis d'huile d'olive tandis que le beurre fondu est stocké « dans de grands pots de terre mal bouchés ; ce qui fait qu'il devient rance au bout de quelques jours » (ROZET, 1833b : 16, 17). Les Algérois ont également coutume de remplir « des vases d'olives quand elles sont bien mûres et on les recouvre d'huile, on bouche ensuite ces vases avec du plâtre ou de la terre glaise, et elles se conservent ainsi pendant une année entière » (ROZET, 1833b : 21). Le stockage des denrées alimentaires se fait ainsi dans des pots de terre que les ménagères luttent de plâtre ou de terre pour en garantir la conservation. À l'exception des grandes jarres (pl. 32-34), on ne reconnaît pas ces pots de conserve dans la fouille de la place des Martyrs qui, rappelons-le, a dégagé pour l'essentiel un quartier artisanal et seulement une toute petite partie d'habitat urbain. En revanche, on en trouve la trace parmi le matériel recueilli

dans une épave découverte par Odyssey Marine Exploration à une profondeur de 835 mètres à mi-chemin entre l'Espagne et le Maroc. Cette tartane, coulée dans la première moitié du XVIII^e siècle, transportait une cargaison de céramiques produites à Alger dont des pots de conserve et des grosses barattes en terre (KINGSLEY, FRANÇOIS, à paraître). Nous savons aussi par les textes que des jarres de petites tailles, contenant du miel ou du beurre, sont offertes aux dignitaires comme nous l'avons déjà souligné, de même que des cruches pour l'eau, la limonade et le miel (DEVOULX, 1856 : 30, 33, 37, 60). Pour le stockage domestique et commercial, les jarres de terre de grandes dimensions tiennent leur rôle. Les soldats français, descendus dans des silos, « des chambres bouchées avec de larges pierres recouvertes de terre battu » y voient « de grands pots en terre cuite, contenant du miel, de l'huile, du beurre fondu, des légumes secs et du Couscoussou » (ROZET, 1833b : 10). À n'en pas douter, les différents types de grandes jarres de la place des Martyrs sont fabriqués pour contenir ces denrées solides ou liquides, cependant, comme nous le verrons, la plupart de ces gros contenants ont été découverts en remplois dans un contexte artisanal. Dans le marché aux huiles d'Alger, de grandes jarres, fixées aux murs par des cercles de fer, servent au stockage de l'huile d'olive transportée par les Kabyles dans des outres (BOYER, 1963 : 58). Le marchand, à l'aide d'une mesure de fer-blanc à long manche suspendue au rebord de la jarre, remplit le pot en cuivre

apporté par le client⁴⁵. Vers 1830, dans les casernes des janissaires, des jarres en terre cuite sont placées à intervalle régulier dans des banquettes creusées dans l'épaisseur de la maçonnerie. Les militaires y puisent l'eau qu'elles contiennent à l'aide d'un petit vase en fer-blanc à long manche (ROZET, 1833c : 41, 42). Des contenants semblables, scellés dans les murailles de la ville et régulièrement remplis d'eau, permettent aux passants de se désaltérer (KADDACHE, 1951). Peu après 1830, on peut voir à proximité des cafés, « une grosse jarre pleine d'eau puisée à la fontaine voisine sert aux clients : ils peuvent y puiser gratuitement à l'aide d'un tchabchaq égalitaire et jamais rincé » (EUDEL, 1902 : 278). Le café, comme dans tout l'empire, est consommé en grande quantité dans les sphères publique et privée. Quelques Français, peu après la conquête, s'en étonnent d'ailleurs. Dans la description du bazar Mantout, sous les arcades de la place des Chartres, on trouve « un inévitable qahouadji avec ses plateaux et ses tasses épaisses, avec son haut fourneau à arcades, construit en maçonnerie, revêtu de faïences bleues, sur lequel bout sans cesse un récipient pour faire le café et l'ataï » (EUDEL, 1902 : 277, 278). Les Algérois boivent beaucoup de café sans sucre, « c'est une eau noire, dans laquelle il y a autant à manger qu'à boire, qu'ils obtiennent en faisant bouillir un peu d'excellent café avec du marc dans une grande quantité d'eau.

(45) L'unité de transaction pour l'huile est la *koulla* qui vaut à Alger à peu près 16 litres. Les marchands d'huile possèdent tout un assortiment de récipients représentant des fractions de *koulla*, 1/16 soit à peu près 1 litre.

Il y a beaucoup de boutiques où on vend du café dans l'intérieur des villes (fig. 13) et on trouve aussi de ces établissements sur les routes » (ROZET, 1933b : 61). Le voyageur ne nous épargne pas le cliché éculé du Maure passant sa journée au café à boire plusieurs tasses de ce breuvage. Les nombreuses tasses à café en forme de petits gobelets d'origines turques, chinoises ou allemandes, et mises au jour dans les ateliers du souk, servent tout à la fois aux artisans et à leurs clients à qui ils ont coutume d'offrir cette boisson si commune à Alger (pl. 63 ; pl. 64 : 1-9).



Fig. 13 – Détail du « Café arabe » d'Eugène Alexis Girardet, 1886 (© Musée d'Orsay).

Jarres et pots contiennent évidemment des produits comestibles mais il arrive qu'ils renferment aussi des trésors tel que celui mis au jour dans l'Unité 2D. Une petite cruche à deux anses, glaçurée en jaune, a été enfouie au fond de la boutique, lors d'un troisième état de fonctionnement, à l'angle nord-ouest, dans une petite fosse creusée dans le sol pavé de briques (pl. 6 : 1). Elle renferme un trésor de 385 monnaies d'argent, espagnoles pour la plupart, frappées en Amérique du Sud entre 1562 et 1630 (PELLE, sans date ; STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 112-115). La somme totale s'élève à 2 476 réaux et pèse près de 8 kg. Selon le numismate qui a étudié ces monnaies, ce trésor n'est pas le fruit d'une thésaurisation mais plutôt le résultat d'un pillage de navire en charge de transport d'argent ou une rançon versée aux corsaires algérois vers 1630. Pour dissimuler de plus gros trésor, on use aussi de jarres. En 1710, Venture de Paradis rapporte que « le pacha voulant cacher les richesses qu'il avait ramassées et les emporter avec lui, avait mis ses sequins dans des jarres couvertes de beurre ; un Biskri [originaire de la ville de Biskra] en en portant une au bâtiment sur lequel il devait s'embarquer, la laissa tomber, et on aperçut le magot. Aussitôt on se saisit du pacha et on le massacra » (VENTURE DE PARADIS, 1896 : 258). Si la fragilité des terres cuites lui est fatale, c'est justement pour leur aptitude à faire du bruit en se casant que les poteries participent aux cérémonies d'apostasie au XVII^e siècle. D. de Haëdo rapporte en effet une curieuse pratique qu'on ne pourrait soupçonner sans son

témoignage. Lors de la circoncision des renégats, une opération douloureuse s'il en est, tandis que des assistants invoquent Mahomet, d'autres, au moment où la lame pénètre dans les chairs « jettent dans les corridors et les galeries d'en bas, beaucoup de pots et vases plein d'eau, placés là d'avance et à dessein, dans le but de détourner par ces cris et ce tapage les idées du patient et l'empêcher de sentir autant la douleur de la circoncision » (DE HAËDO, 1998 : 63).

Si les textes constituent une source d'informations importante quant à la fonction et aux contextes d'utilisation des poteries, l'iconographie permet aussi d'aborder ces questions, en particulier une planche légendée « Ustensiles de ménage en terre cuite », une lithographie de Lemerancier sur laquelle sont représentés les contenants que C.-A. Rozet a vus lors de son séjour à Alger au début du XIX^e siècle (ROZET, 1933 : Atlas, fig. 22) (pl. 85 : 4).

Chaque ustensile est accompagné d'un chiffre qui renvoie à une légende précisant sa fonction (tableau 3). Aucune échelle ne permet d'envisager la taille des pots. Quelques-uns sont très grands, d'autres très petits, la majorité étant de taille moyenne. Il est impossible à partir de ces dessins de déterminer la nature des argiles et de reconnaître des glaçures. Ce qui est figuré sur la surface externe des contenants ce sont des lignes ondulées, hachurées et de grands feuillages dont on ne peut savoir, *a priori*, s'il s'agit d'incisions ou de peintures. Un soin particulier a toutefois

été porté aux formes qui semblent rendues avec précision. En dépit de ces lacunes, ce document est précieux car il est possible d'associer, à ces dessins, une série de céramiques qui s'en rapproche parfois parfaitement et d'en déterminer ainsi l'usage.

Si les peintres orientalistes souhaitent avant tout rendre une atmosphère exotique plutôt que peindre la réalité avec soin, pour parvenir à leur fin, certains n'hésitent pas à placer dans leurs compositions un bric-à-brac de bazars constitué d'objets hétéroclites d'époques différentes. Il arrive cependant que des artistes se montrent plus attentifs à la justesse de l'environnement du sujet de leur toile et empruntent des objets réellement utilisés dans la vie quotidienne de leur époque. Certains documentent utilement les découvertes de la place des Martyrs. Nous nous attacherons ici à donner quelques exemples extraits des toiles de Charles Guillaume Brun (1825-1908), un peintre montpelliérain qui peint des scènes orientalistes situées en Algérie dans la seconde moitié du XIX^e siècle. La cruche portée à l'épaule par une jeune fille complète le modèle trouvé en fouille, équipé d'un filtre, mais dont il manque une partie du col et la lèvre. Ce même objet est dessiné sur une autre toile représentant une jeune mère et son enfant (pl. 15 : 2, 3). Il est accroché à la branche d'un arbre tandis que, aux pieds de l'Algéroise, cuit du couscous sur son brasero⁴⁶

(46) https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Guillaume_Charles_Brun_-_An_Algerian_mother_and_child.jpg

n°	Légende	Parallèles dans la fouille
1	Pot à boire	/
2	Instrument dont le fond est garni d'un parchemin et dans lequel on met des petits cailloux pour faire de la musique	/
3	Petite lampe	pl. 28 : 1-8
4	Grande lampe	pl. 75 : 1
5	Jarre à mettre l'huile, la viande que l'on veut conserver	pl. 32 : 1
6	Pot à eau en grès [Si C.-A. Rozet indique qu'il s'agit d'un « pot à eau en grès », il se trompe car aucune production maghrébine n'est fabriquée dans ce type de pâte cuite à très haute température]	pl. 19 : 1, 2, 4, 5
7	Espèce de plat	/
8	Pot à huile	pl. 26 : 1
9	Pot à eau	pl. 31 : 4
10	Pot à boire	pl. 24 : 6
11	Pot au lait	pl. 16 : 6
12	Pot à cuire le couscous, dont le fond est criblé de trous	pl. 27 : 1, 2
13	Pot à huile	pl. 25 : 1- 4
14	Pot pour le transport du lait	/
15	Alcazaras [mot espagnol désignant des cruches fabriquées dans une terre poreuse qui favorise l'évaporation de l'eau à sa surface et confère au contenant des qualités frigorifiques ; terme improprement employé par C.-A. Rozet pour désigner une cruche à bec tubulaire ou <i>ibrik</i>]	pl. 14 : 1, 2
16	Coupe	pl. 45 : 2, 3
17	Marmite	pl. 42
18	Coupe	pl. 12 : 1, 2
19	Pot de nuit	pl. 27 : 4, 5
20	Alcazaras	/
21	Pot à traire les vaches	/
22	Plat pour servir le manger	pl. 22 : 1

Tableau 3 – Tableau comparatif des dessins légendés de la planche de C.-A. Rozet et du matériel archéologique.

(pl. 85 : 2). L'assemblage brasero, marmite et couscoussier en terre s'observe aussi sur une photographie ancienne⁴⁷ (pl. 85 : 3).

VII-2. Dans un contexte artisanal

Quelques jarres, pots et marmites, détournés de leur fonction première, ont été trouvés en contexte de réutilisation dans les ateliers. La description des structures et des aménagements intérieurs permet d'envisager leur nouvelle fonctionnalité dans le cadre de l'activité artisanale.

Comme nous l'avons déjà indiqué, dans la Zone 7, deux ateliers de petite métallurgie, mitoyens, remarquablement bien conservés, ont été dégagés à proximité immédiate de la salle d'apparat voisine de la mosquée al-Sayyida. Ils font face à d'autres boutiques et ateliers dont ils sont séparés par la grande rue est-ouest, sans doute Zankat al-Rasāisiyya, la rue des plombiers. Le premier d'entre eux directement accolé au mur du complexe de la mosquée est d'une surface totale conservée de 17 m² (UNA10561) (pl. 86 : 1) Selon les constatations faites par I. Rémy qui a conduit la fouille⁴⁸ (STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 217-259), les ouvrages liés à l'acti-

tivité artisanale, et qui appartiennent à un dernier état de fonctionnement, sont tous situés au fond de la pièce : une cave, un four et une fosse à enclume se concentrent sur une surface de 8 à 9 m². Le reste de l'espace, laissé libre, était vraisemblablement équipé d'étagères posées contre les murs latéraux et/ou d'établi dont ils ne subsistent que les quatre trous d'encrage. Il n'est pas exclu que ces traces soient celles laissées par un banc à tirer, un appareil pour étirer les métaux en fil et pour obtenir des tubes métalliques sans soudure, utilisé à Alger avant 1830 notamment par les orfèvres (EUDEL, 1902 : 180). Dans le sol pavé de tomettes et de briques ou devant le four dans un sol de briques posées sur chant, deux fosses ont été creusées pour accueillir une jarre et un mortier de pierre. La jarre, enterrée, placée contre le parement du mur oriental, est d'un type à pâte claire reconnu ailleurs dans la fouille et datée de la fin du XVIII^e-premier tiers du XIX^e siècle (pl. 86 : 2, 3). Elle se caractérise par une panse balustre reposant sur un fond plat et par quatre solides anses attachées au-dessus de l'épaule. Sur la paroi externe blanchie au sel se développe un décor sommaire peint à l'aide de pigments rougeâtres. Sa hauteur conservée est seulement de 45 cm car son col a été écrêté pour faciliter l'accès à son contenu, du sable fin de couleur grise avec quelques éléments ferreux. I. Rémy a remarqué que ce sable est d'une composition proche de celui recueilli dans le cendrier du four. Le sable intervient dans la fonte et permet aussi

(47) <https://azititou.files.wordpress.com/2012/10/05555r.jpg>

(48) Toutes les données de terrain sont reprises de ce rapport. Ces deux ateliers devaient être présentés dans le cadre d'un musée en plein air, c'est pourquoi seul le dernier état de fonctionnement a été dégagé et interprété afin de conserver les vestiges. Sans démontage des enduits qui masquent les appareils et sans dégagement des couches d'activités indurées accumulées sur les sols, de nombreuses questions ne peuvent être éclairées, surtout en matière de chronologie relative.

d'égaliser la surface des productions en tôle de cuivre, sa présence de manière fréquente dans les ateliers de petite métallurgie d'Alger n'est donc pas étonnante⁴⁹. Le mortier de pierre intervient lui aussi dans le processus de fabrication. Muni de quatre préhensions semi-circulaires et d'un diamètre de 32 cm, il est enterré jusqu'au bord, le long de la paroi septentrionale du four et en relation directe avec lui (pl. 86 : 4). Il contenait « un amalgame ferreux posé sur une couche épaisse de matière fondue mélangée à de gros charbons de bois » (pl. 86 : 5). Sa présence est manifestement liée à une opération pratiquée dans le four car la surface noircie de sa paroi interne ainsi que l'altération de la pierre sur le bord, se délitant en plaques feuilletées, témoignent des hautes températures auxquelles il a été soumis. Il était vraisemblablement utilisé pour tremper les pièces dans l'eau à la sortie du four comme P. Eudel l'observe dans les échoppes des bijoutiers d'Alger dans lesquelles il y a « un récipient contenant l'eau nécessaire au refroidissement des pièces⁵⁰ » (EUDEL, 1902 : 180, 186, 189). Un dépôt de pierres à fusils taillées jeté depuis l'atelier au moment de sa destruction dans le comblement de la cave livre d'autres indices sur l'activité de l'artisan. Le second espace artisanal (UNA10516), à l'est du précédent, dispose à peu près des mêmes aménagements : un

four, une fosse à enclume, des niches murales et des traces d'étagère ou d'établi (pl. 86 : 1 ; pl. 87 : 1) (STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 239-263). I. Rémy qui a fouillé cet atelier d'une surface utile d'un peu plus de 17 m² remarque que « Le four présente une particularité étonnante, qui n'a pas été expliquée. L'intérieur a été comblé entièrement par un ensemble stratifié, à base d'un sédiment sableux contenant des fragments de briques, des charbons de bois, des boules de mortier de chaux [pl. 87 : 2]. Une épaisse couche de rejets de foyer (cendres, scories et charbons de bois) se développe à mi-hauteur. Ce comblement retenait deux pots entiers : volontairement installés, en position couchée, l'un orienté vers l'entrée, l'autre vers la paroi [pl. 87 : 3]. Si le comblement est manifestement volontaire, la raison et la présence des pots, vides, n'a pas trouvé d'explication ». La première des deux marmites glaçurées, positionnée au centre du comblement, ne présente rien de particulier⁵¹ (pl. 42 : 1). La seconde est atypique dans sa forme⁵² et, très curieusement, sa panse a été découpée après cuisson en trois longues fentes de 5, 6 et 8 cm de long et percée d'un petit trou (pl. 46 : 5). Ses ouvertures et sa localisation dans le four témoignent peut-être de son utilisation dans le cadre de pratiques de métallurgie semblables à celles d'époque médiévale et qui sont susceptibles d'éclairer la fonction de cet objet (SHADDOUD, 2017 : 193-197). Autre particularité de cet atelier, une niche

(49) On en trouve aussi dans l'Unité 3B de la Zone 7.

(50) Chez les orfèvres d'Alger, le fil d'argent était plongé dans une eau contenant une légère dissolution d'acide sulfurique pour lui rendre sa matité blanche et l'or était trempé dans de l'eau savonneuse.

(51) Voir *supra* p. 50.

(52) Pour une description complète voir *supra* p. 51.

maçonnée, voûtée, de 48 cm de côtés pour 56 cm de haut, bâtie en briques et couverte, à l'intérieur comme à l'extérieur, d'une croûte d'enduit de chaux. Elle repose sur le sol à proximité de l'entrée, sous une étagère (pl. 87 : 1, 4). Lors de son dégagement, les fouilleurs y ont trouvé une lampe en place. Réalisée dans la même terre que la céramique culinaire, les coupelles inférieure et supérieure de la lampe sur pied court sont ornées de rosettes imprimées sous une glaçure plombifère incolore (pl. 87 : 5 ; pl. 46 : 4). La fonction de cette lampe placée dans une niche au ras du sol reste à définir. Dans un second état de l'atelier, la cave profonde, derrière le four, est comblée volontairement par un remblai constitué de matériaux issus d'une démolition : des scories de fer et siliceuses et des charbons de bois produits par l'activité du four. L'examen des céramiques qu'il contient permet de dater ce comblement du début du XIX^e siècle. Il est scellé par une chape de mortier de chaux dans laquelle sont fixées, les unes à côté des autres, trois jarres « toupies » à panse ovoïde cannelée reposant sur un fond discoïde ou sur une petite base à disque (pl. 87 : 6) et qui s'apparentent sans doute à d'autres exemplaires trouvés dans la fouille (pl. 35-37). Compte tenu du peu qu'il reste de ces trois contenants, on peut en déduire que le sol a été grandement écrêté avec leur partie supérieure. Volontairement placés là, leur usage nous échappe d'autant plus qu'ils n'ont pas été insérés verticalement. L'ouverture d'un d'entre eux est tournée vers le mur du fond et les deux autres vers

le nord. Dans l'espace voisin, la pièce PCE8231, une autre jarre « toupie » (pl. 37) est enterrée dans une fosse creusée dans le sol (STITI, SOUQ (dir.), 2015a : 94). Elle contient des résidus métalliques collés sur le fond. À l'est, dans un autre atelier équipé d'un four (PCE8224), un grand pot à fond plat, en pâte calcaire (pl. 11 : 4), a été trouvé dans un remblai de nivellement composé principalement de matériel de démolition, de blocs et de cailloutis dans une matrice de limon brun compact, mis en place dans la cave de cet atelier (STITI, SOUQ (dir.), 2015a : 83). Il contient un culot de fond de foyer, résidu d'une coulée de fer collé dans le fond (pl. 11 : 5, 6). De l'autre côté de la rue est-ouest s'ouvrent plusieurs ateliers/boutiques dont certains sont équipés de vases enterrés. Située à l'angle des deux rues ottomanes dégagées (VO8048 et VO8118), la pièce PCE8208 est d'une très petite surface, 6,5 m² seulement. Sa fouille partielle a notamment livré une jarre en pâte calcaire dont la forme n'est pas reconnue et qui était placée dans une petite fosse creusée pour la recevoir (STITI, SOUQ (dir.), 2015a : 74-77, fig. 105). La forge PCE8143 est une pièce étriquée de 2 m de long pour une largeur d'1,80 m. Un four et une enclume occupent presque tout l'espace (STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 48-60.). Un grand pot a été trouvé dans le comblement d'un cendrier, c'est-à-dire un espace grossièrement aménagé pour stocker les déchets de production et les cendres. Tourné dans une pâte calcaire, fine, de couleur orange pâle, de forme tronconique, il possède un fond bombé et une lèvre saillante

régulièrement pincée (pl. 11 : 1). Des dépôts de métal sont accrochés sur la panse et au fond. Une fosse, creusée dans le sol d'un état d'occupation postérieur, a pu servir de réceptacle pour une jarre enterrée comme on en trouve dans d'autres espaces artisanaux. Dans une grande pièce (PCE8176) de 15 m², s'ouvrant sur la rue est-ouest, deux jarres de types différents sont également scellées dans le sol (STITI, SOUQ (dir.), 2015a : 66-70). La première, complète, se trouvant dans l'angle sud-est de la pièce, est une jarre « toupie », à panse ovoïde cannelée avec un col tronconique lisse, une lèvre dans le prolongement du col et une petite base annulaire (pl. 36 : 1, 2). Des résidus métalliques sont collés dans le fond et on observe, sur les parois internes, des traces de rouille laissées par plusieurs niveaux de liquide (pl. 36 : 3). À 60 cm au nord de cet objet, une autre jarre, fabriquée dans une argile calcaire de couleur rose, dense avec des inclusions blanches, et une surface externe blanchie au sel, a été trouvée en place, enfoncée dans le sol (pl. 20 : 1, 2). Une épaisse croûte de dépôts métalliques est visible sur le tiers interne de la jarre (pl. 20 : 3, 4). Aucun aménagement artisanal n'a été trouvé dans cet espace, ni aucune structure foyère, à l'exception d'une couche de terre rubéfiée et de cendres contenant aussi des fragments de briques et des céramiques qui peuvent être datés du XVIII^e siècle. Néanmoins la présence de ces jarres enterrées portant d'évidentes traces d'amalgames ferreux témoigne bien du travail du métal dans ce secteur. À l'ouest de cette pièce, subsiste seulement l'emprise de

ce qui est considérée par les fouilleurs comme une boutique ou une structure d'habitat caractérisée par une salle voûtée avec son pilier de soutènement central (PC8189). Dans cet espace, deux jarres, de la fin du XVIII^e-début XIX^e siècle, ont été trouvées en place. La première est complète (pl. 21). La seconde n'a plus de col et porte un décor peint en rouge brunâtre (pl. 33 : 1). Des scories de cuivre sont collées au fond (pl. 33 : 2). Un peu plus à l'ouest, dans un autre atelier de la Zone 7, dans l'Unité 3B, Etat 3, l'espace de travail s'organise autour d'une cave, un four et une enclume tandis que la partie en façade, plus dégagée, accueille des étagères (pl. 2 : 2 ; pl. 32 : 2) (STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 156-166). Dans le sol pavé de briques disposées de chant, le long du mur ouest, une grande jarre à quatre anses et peinte en rouge brunâtre dépasse à peine du sol de briques. Elle est soigneusement calée par une petite maçonnerie et voisine en surface avec un carreau émaillé bipartite en blanc et vert de type de *cartabón* ou *mitadats* de Barcelone, daté du XVIII^e siècle (pl. 32 : 1, 3, 4). Elle conserve une partie de son contenu initial qui, une fois encore, est du sable. Dans la boutique Unité 2D, deux cuves maçonnées de plan quadrangulaire (0,90 et 0,95 m de long et 0,70 m de large), semi-enterrées sont construites avec soin dans un quatrième état de fonctionnement (pl. 2 : 2). Entre ces structures, un pot à panse cylindrique, lèvre plate éversée et fond plat, de 15 cm de haut, fabriqué en pâte calcaire, blanche, a été calé ente la cuve et un pilastre lors de la mise en place des structures bâties (STITI, SOUQ

(dir.), 2019 : 119, fig. 239, VP7814). Il n'en subsistait que la moitié lors du dégagement. Il a été remplacé par un grand bassin, lui aussi en pâte calcaire, installé dans une fosse entre les deux cuves au même endroit (STITI, SOUQ (dir.), 2019 : 119, fig. 240, VP7819). D'autres objets montrent encore des traces de remplois. Ainsi ce grand pot à panse tronconique et lèvre éversée digité, de 24,6 cm de hauteur pour un diamètre à l'ouverture de 31,8 cm, enfoncé dans le sol de la PCE14220 au nord du chantier (Zone 14). Un trou circulaire est découpé dans le fond et une épaisse couche de plâtre recouvre toute la surface intérieure (pl. 10).

En plus de ces contenants en place dont la fonction est liée à la production d'objets métalliques, la fouille a aussi livré des matières premières, quelques outils et objets finis. Les archéologues ont ainsi recueilli du plomb se présentant sous la forme de disques ou de lingots cylindriques et de nombreux creusets de

section triangulaire de différentes tailles, parfois de celle d'un dé à coudre. Pour sa part, le mobilier métallique identifié consiste en clous, clochettes, compas et ferrures décoratives⁵³. On peut sans doute y ajouter toutes les pièces métalliques mentionnées dans les états comptables des chantiers de construction, émis entre le milieu du XVII^e siècle et le milieu du XVIII^e à Alger. Ils font en effet état de la fabrication de crampons et de tenons en fer pour lier les pierres entre elles, de fils, de rivets pour les gonds de porte, de chaînes et de clous en fer et de cloutage en cabochons, pour les menuiseries des garnitures métalliques en fer et en cuivre sous la forme de gonds et heurtoirs, des serrures en fer pour les portes, des grilles à plaquer sur les fenêtres en fer et en cuivre, des branches de lustre et des robinets en cuivre (MISSOUM, 2011 : 244, 245). Leur lieu de fabrication correspond peut-être à ce secteur du grand souk.

(53) D'autres objets enveloppés dans une gangue de métal nécessitent un nettoyage et une restauration. Plusieurs coupelles ont aussi été retrouvées sans qu'il soit possible de dire si elles étaient fabriquées *in situ* ou si elles faisaient partie du mobilier des artisans.

Conclusion

Le dégagement d'une partie du grand souk, du complexe de la mosquée al-Sayyida et de quelques habitations a livré de la vaisselle de terre et des poteries du quotidien surtout présentes dans des niveaux de comblement qui permettent d'envisager même partiellement le mode de vie et les activités des artisans et des marchands d'Alger principalement au XVIII^e et au début du XIX^e siècle. C'est aussi toute la trajectoire des poteries qui peut être examinée, leur fabrication, leur utilisation et finalement leur recyclage. Les céramiques rejetées lors du défournement à cause de leurs défauts sont d'un grand intérêt car il est possible d'en déduire l'existence d'une activité potière sans doute assez proche du grand souk alors qu'aucun vestige de four ne subsiste. Ces rebuts, associés aux données livrées par les sources écrites et au matériel de la fouille, révèlent l'existence d'une production algéroise de poterie répondant, semble-t-il, aux nombreuses nécessités du quotidien : le stockage, la cuisine, le service, l'hygiène et l'éclairage. Nous ne pouvons sans doute pas cerner toute la diversité de cette production à partir des seules découvertes du site, ni envisager précisément son développement au cours des deux siècles et demi qu'a duré la Régence turque mais il faut considérer ces résultats comme un point de départ dans l'étude de l'artisanat algérois.

Dans la fouille, les contenants culinaires et de stockage de petits et grands volumes sont les plus abondants. Les récipients pour le service des liquides sont aussi bien re-

présentés, en revanche la vaisselle de service est beaucoup plus rare, alors qu'on y trouve des assiettes de terre vernissée ou de faïence venues d'Europe auxquelles il faut ajouter, au début du XIX^e siècle, les faïences fines. Pour leur part, les tasses pour le café arrivent de Saxe mais de plus loin encore, de Turquie et de Chine, et les services à thé sont anglais. L'abondance de marmites et casseroles à pâte rouge n'empêche pas l'emploi de céramiques culinaires originaires de Vallauris, tandis que les pots de conserve de la vallée de l'Huveaune offrent d'autres modalités de stockage. Pots de chambre algérois et provençaux se côtoient aussi. La diversité d'origines et de natures des céramiques importées à Alger ne doit cependant pas masquer la faiblesse du nombre d'exemplaires mis au jour.

Les découvertes de la place des Martyrs permettent de traiter du recyclage des poteries. Elles servent encore mais leur usage premier est détourné. Des grandes jarres presque complètement enterrées dans le sol des ateliers de petite métallurgie servent pour le stockage du sable ou pour la trempe des pièces sortant du four. Ces emplois sont particulièrement intéressants car ils sont clairement contextualisés et datent au plus tôt de la fin du XVIII^e siècle ou peut-être des premières décennies du XIX^e.

Un autre intérêt de cette fouille réside dans la possibilité qu'elle offre de définir l'approvisionnement en vaisselle, poteries et céramiques architecturales d'une

grande ville située aux confins des territoires ottomans et de le confronter à celui d'autres cités plus proches du cœur de l'empire. La présence à Alger de céramiques originaires du bassin occidental de la Méditerranée peut évidemment s'expliquer par sa proximité avec la Tunisie, l'Espagne, la France et l'Italie. Cependant la géographie ne justifie pas tout. En effet, Smyrne, le port le plus vaste et le plus riche de l'Empire ottoman, reçoit, au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, à peu près les mêmes produits que ceux mis au jours à Alger : des poteries d'Aubagne et de Vallauris ; des terres vernissées et des faïences de Provence, de Ligurie et de Toscane mais aussi, à la différence d'Alger, des assiettes de Pesaro, Cerreto et Salerne, la gamme des vaisselles italiennes étant donc plus large. À Alger comme à Smyrne, arrivent également des faïences de Delft et des tasses à café de Kütahya ou en porcelaine de Meissen et de Chine, de plus rustiques coupes de Çanakkale ainsi que des vases à filtres de l'aire syro-égyptienne (FRANÇOIS, ERSOY, 2011 : 377-419 ; GÖK, 2015 : 61-78 ; GÖK, 2018 : 311-321). La plupart de ces produits, qui peuvent être considérés comme des marchandises du grand commerce tant ils circulent, apparaissent aussi au Levant, pour tout ou partie, notamment à Damas, Jaffa, Acre, Jérusalem et Nicosie, pour ne citer que quelques grands sites (FRANÇOIS, 2013 : 317-325 ; FRANÇOIS, 2015 : 91-115 ; STERN, 1997 : 35-70 ; EDELSTEIN, AVISSAR, 1997 : 129-136 ; PRAG, 2008 ; DE VINCENZ, sous presse ; FRANÇOIS, 2017 : 353-387). Les murs

extérieurs des églises du Mont Pélion en Magnésie témoignent aussi de la circulation en Grèce de vaisselle de Provence, d'Italie, de Delft et de Turquie remployée comme ornements architecturaux. Ces céramiques sont aussi recueillies en fouille, dans le Péloponnèse notamment, ou encore à Stari Bar au Monténégro (KONTOGIANNIS *et al.*, 2015 : 798-822 ; GUŠTIN *et al.*, 2008). À l'instar de la vaisselle fine, les marmites et poêlons de Vallauris ainsi que les pots de chambre d'Aubagne inondent également les marchés de Méditerranée orientale. Les carreaux occidentaux encore peu repérés au Proche-Orient font aussi l'objet de ces échanges. De belles séries de faïences architecturales catalanes et valenciennes et des carreaux de Hollande, de Tunis et de Naples ornent les murs de plusieurs bâtiments de Topkapı Saray et de la mosquée d'Eyüp à Istanbul (YE-NİŞEHİRLİOĞLU, 2013 : 13-23 ; AMOURIC, VALLAURI, 2018 : 47-59 ; ADIGÜZEL, 2018 : 21-34 ; YILMAZ, 2021 : 409-426), tandis que de rares carreaux de Tunis et des pièces plus nombreuses d'Italie du sud et de Sicile, des XVIII^e et XIX^e siècles, servent de pavement dans des églises du Péloponnèse (GEROLYMATOU, 2019 ; KONTOGIANNIS *et al.*, 2015 : 814, fig. 28 : 44). Au cœur de ce trafic, il y a Marseille, port de réception et de redistribution, place majeure du commerce vers le Levant et la Barbarie qui a sans doute très largement contribué à cette diffusion assez standardisée. Grâce à la multiplication des études consacrées aux assemblages d'époque ottomane tardive, il devrait bientôt être

possible d'examiner plus précisément et de façon plus systématique les différents types de poteries commercialisés dans tout le bassin méditerranéen et de repérer peut-être des différences significatives entre ces lots témoignant d'une distribution échappant à la sphère d'influence du commerce marseillais. Le matériel d'Alger apparaît donc dans cette perspective comme un lot de première importance.

Il est à espérer que cette étude de la vaisselle et des poteries du quotidien de

la Régence turque d'Alger et du début de l'époque coloniale, traitant des vestiges d'une période encore trop peu documentée par l'archéologie, convaincra les lecteurs du vaste potentiel des recherches qui peuvent être conduites sur les vestiges mis au jour dans la fouille algéro-française de la place des Martyrs, une exploration archéologique remarquable à plus d'un titre et d'une importance considérable y compris pour des périodes plus anciennes.

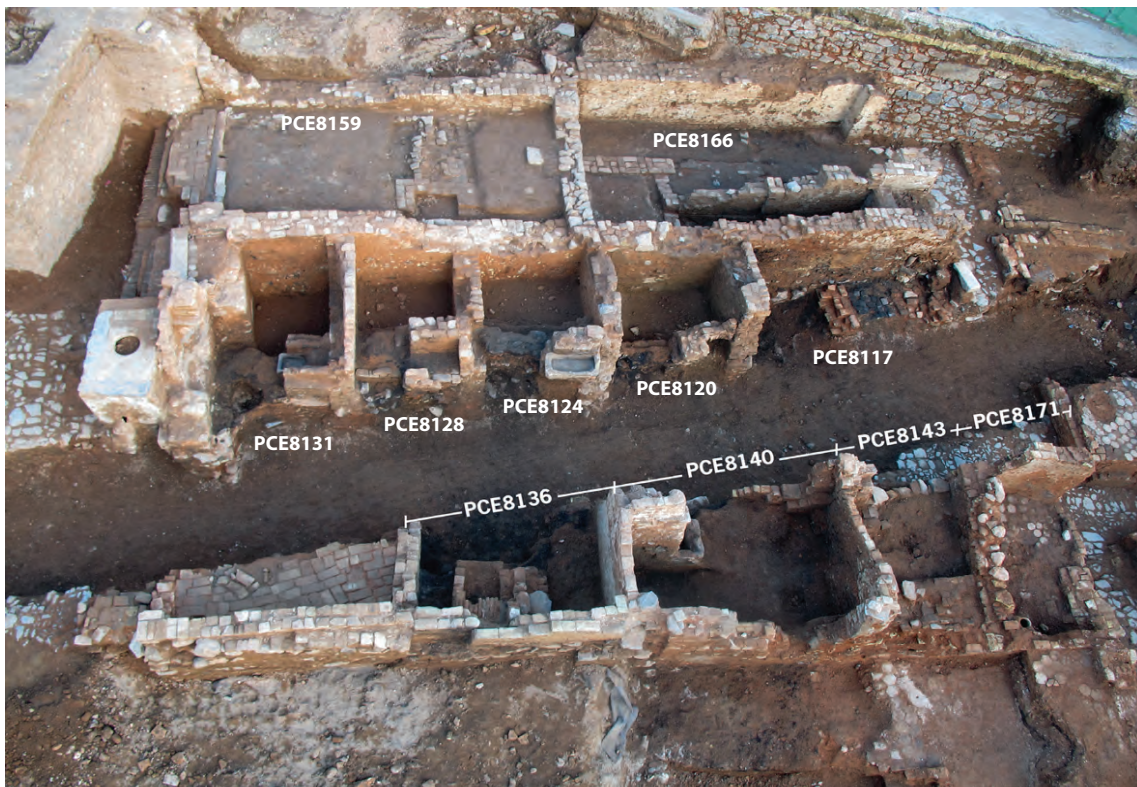


1



2

Pl. 1 - (1) Vue générale du chantier de fouille de la place des Martyrs en 2015 (© CNRA/Inrap) ; (2) plan des Zones 7, 8 et 10 d'après un plan CNRA/Inrap.



1



2

Pl. 2 - (1) Vue générale du quartier des forges, Zone 8 ; (2) vue générale des boutiques, des ateliers et de la voie pavée VO7342, Zone 7. (© CNRA/Inrap)



1



2



3



4

Pl. 3 - (1) Four et cendrier dans l'atelier PCE8140 ; (2) coulée de balles de plomb et lingot de plomb ; (3) voie pavée VO7342 ; (3) fontaine carrelée. (© CNRA/Inrap)



1



3



2

Pl. 4 - (1) Vue générale des unités UNA10516 et UNA10561 suivies d'une salle d'apparat sans doute liée aux vestiges de la mosquée al-Sayyida et base du minaret, Zone 10 ; (2) pièces du complexe de la mosquée al-Sayyida (© CNRA/Inrap) ; (3) sol de briques posées sur champ de la salle d'apparat liée à la mosquée al-Sayyida (© V. François).



1



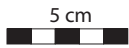
2



3



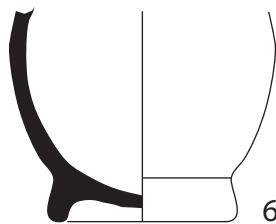
4



Dessins, DAO et photos : V. François



5



6

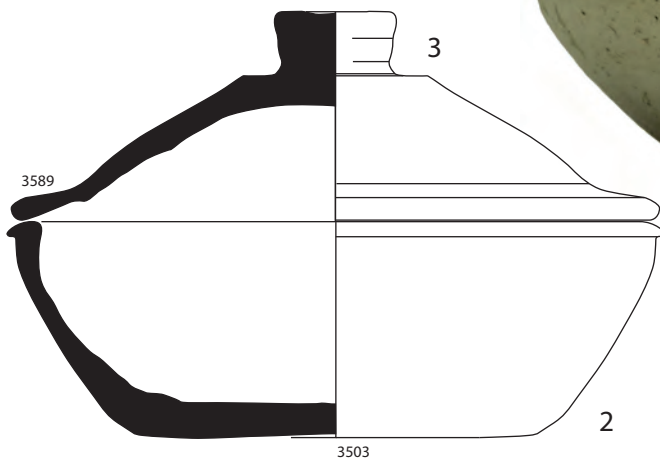
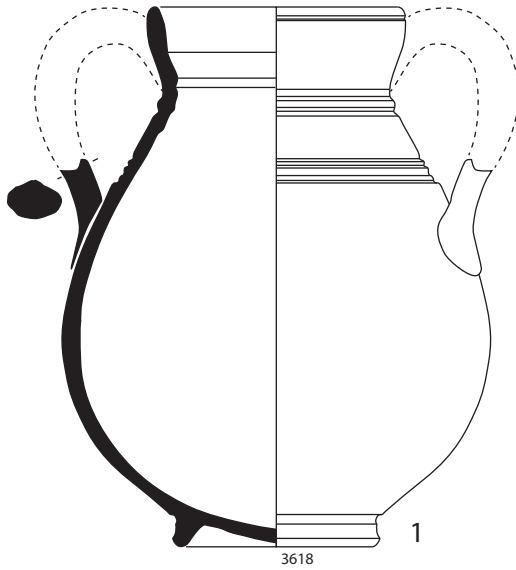
3179



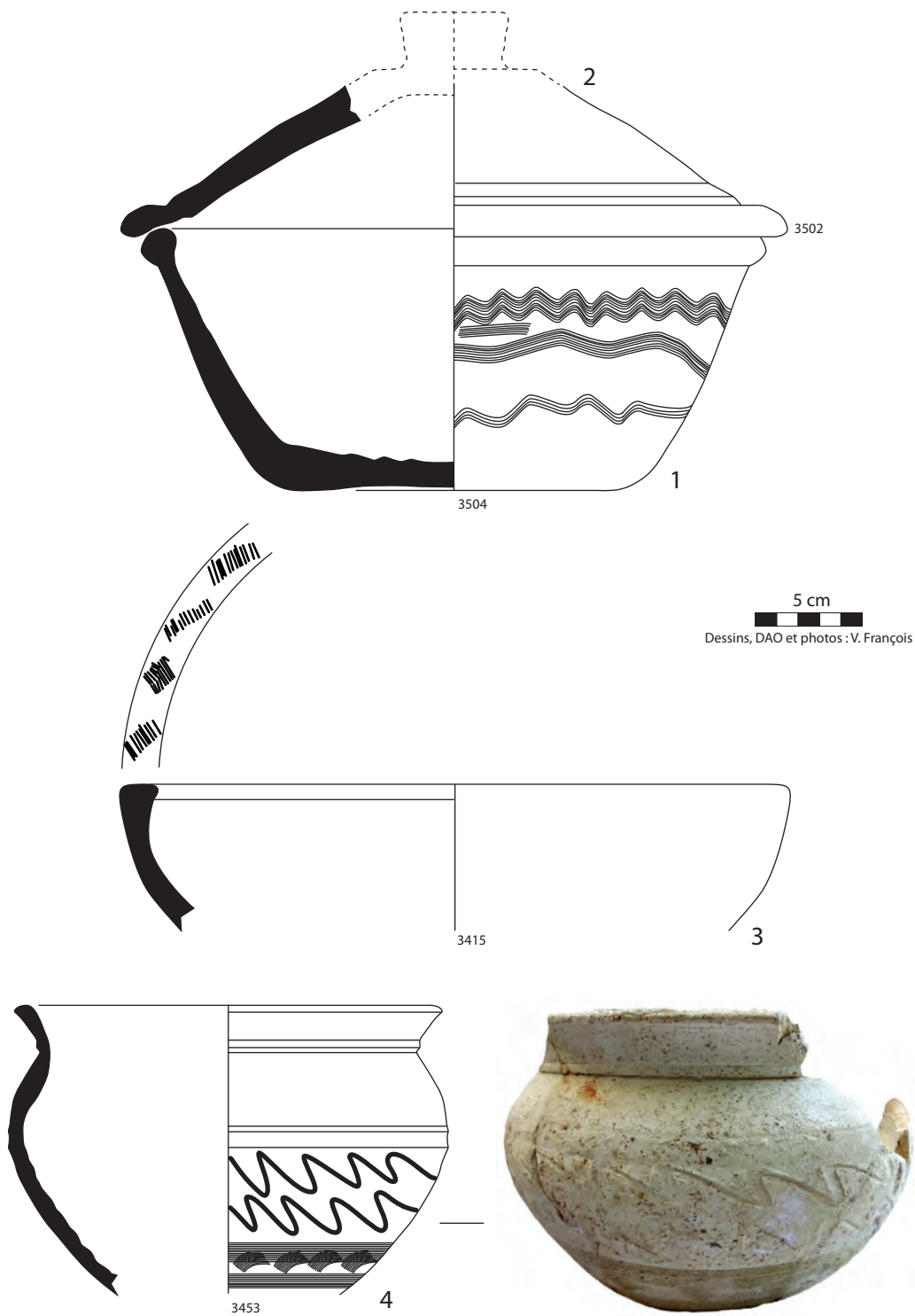
Pl. 5 - (1-3) Pernettes ; (4) coupe glaçurée avec traces d'arrachement de pernette ; (5) mouton ; (6) cruche surcuite.



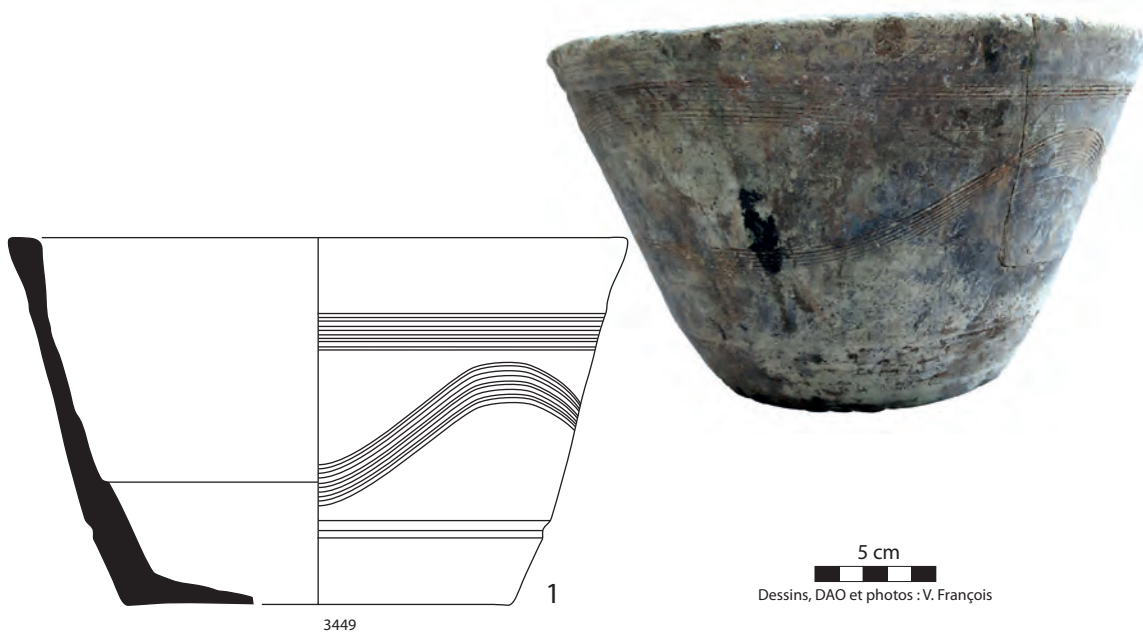
5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François



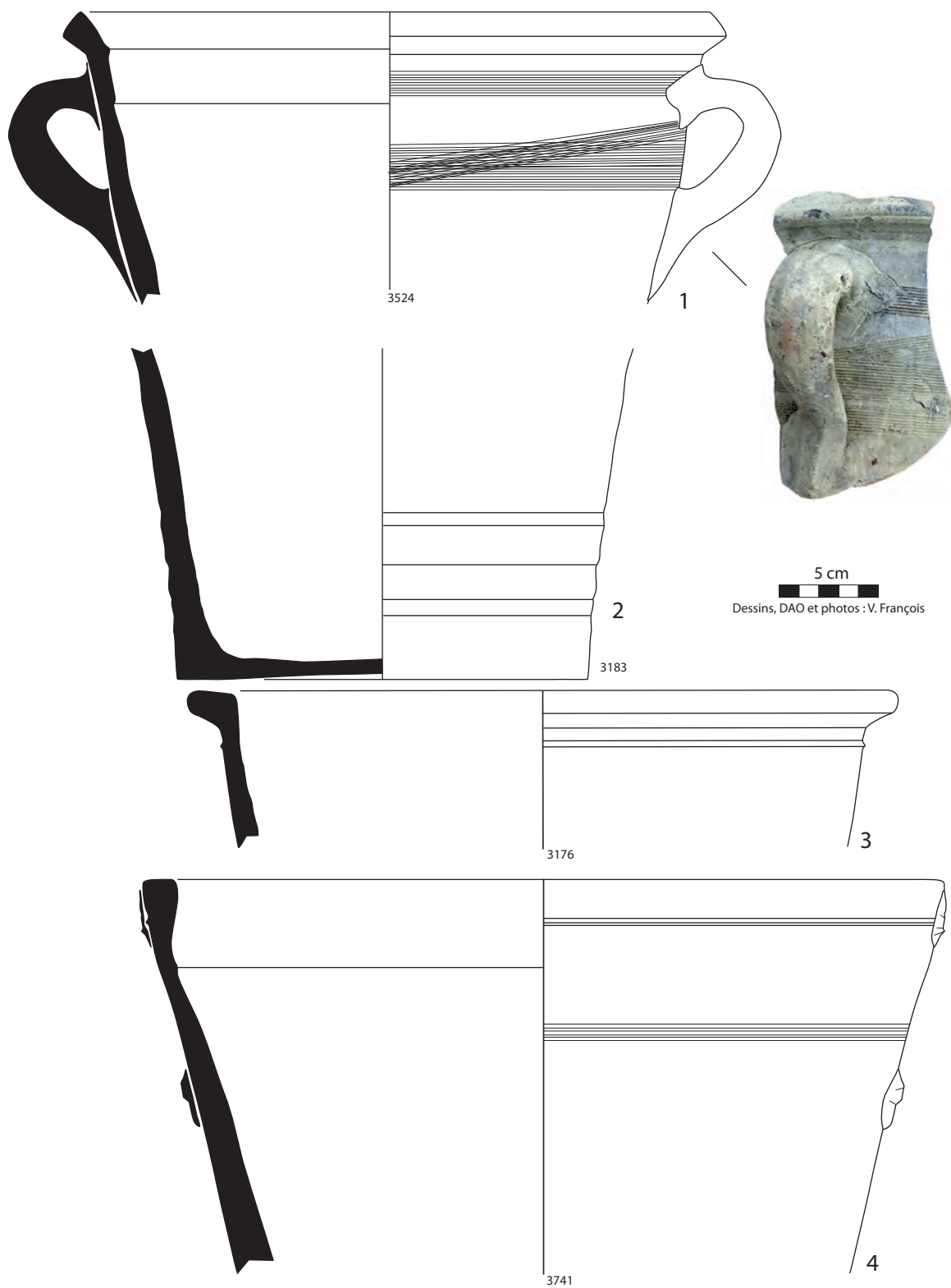
Pl. 6 - (1) Cruche contenant un trésor monétaire daté entre 1562 et 1630, Unité 2D (© CNRA/Inrap) ; (2, 3) jatte et couvercle en pâte claire.



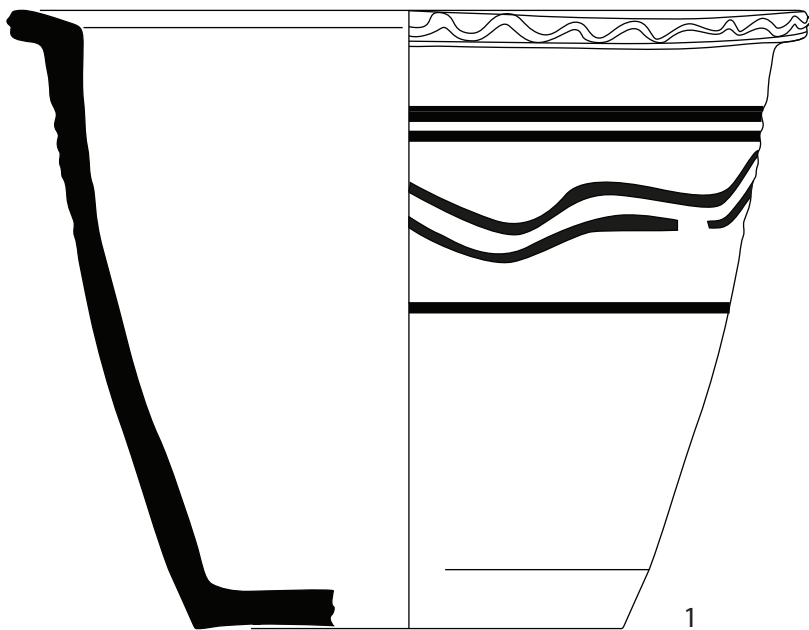
Pl. 7- Jattes, couvercle et pot en pâte claire.



Pl. 8 - Jatte et bassin en pâte claire.



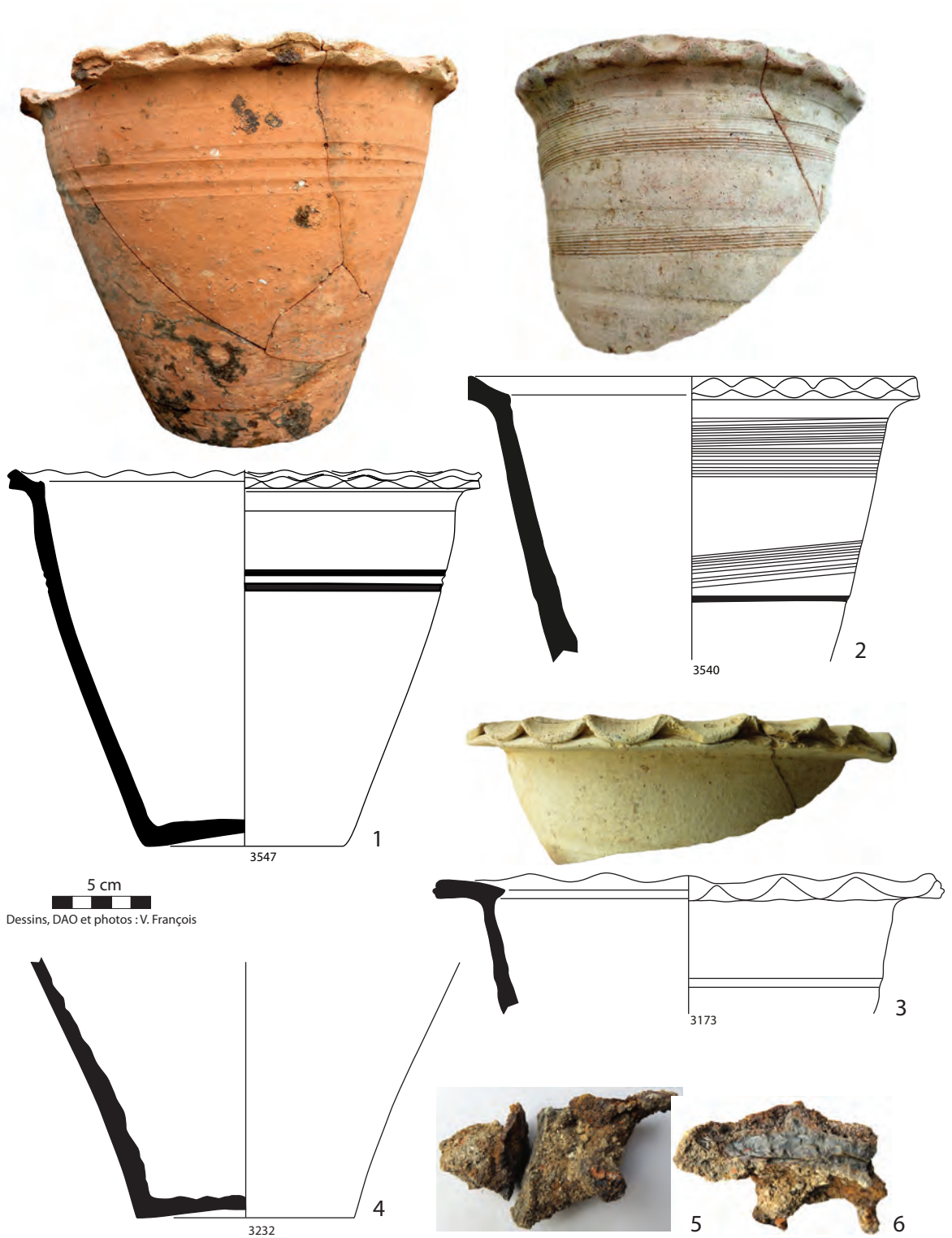
Pl. 9 – (1-3) Pots de chambre (?) et (4) grand bassin, en pâte claire.



3721

5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François

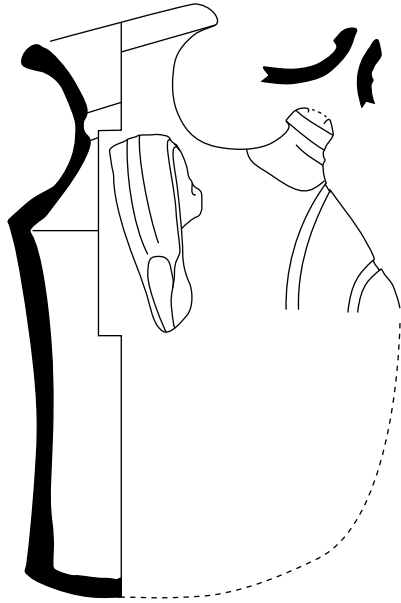
Pl. 10 - Pot en pâte claire à bord digité.



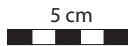
Pl. 11- (1-4) Pots en pâte claire à bord digité ; (5, 6) résidus de coulées de fer collés au fond du pot 3232.



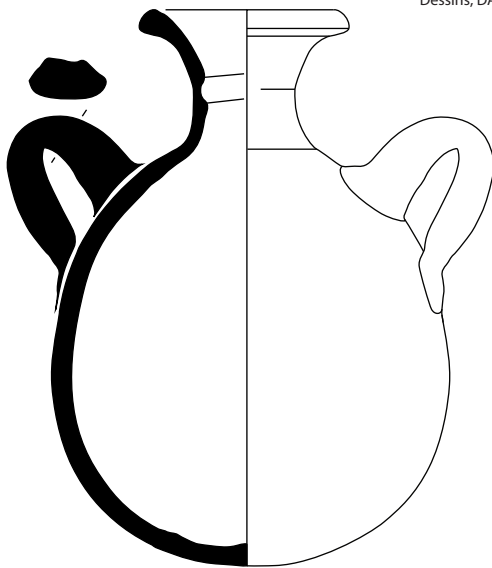
Pl. 12 - (1-2) Coupes en pâte claire à bord digité ; (3) « coupe » de C.-A. Rozet ; (4-7) pots en pâte claire perforés.



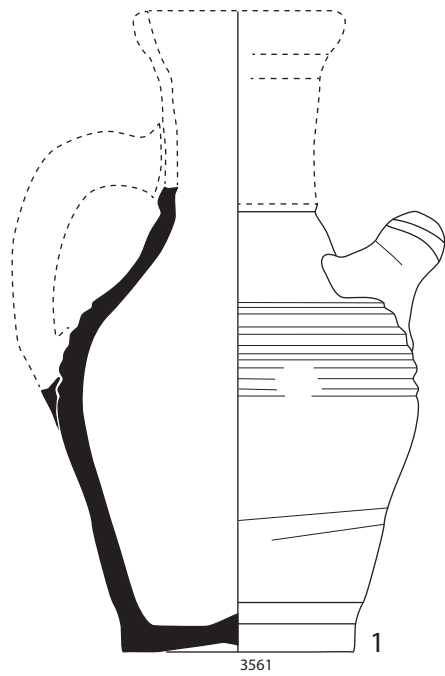
1 (HS 002)



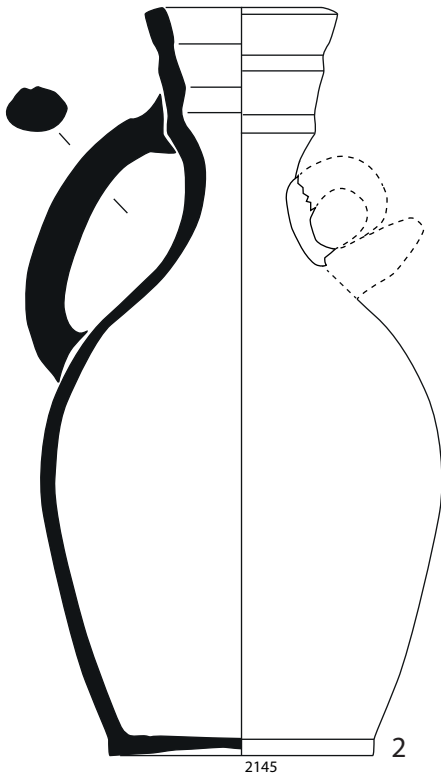
Dessins, DAO et photos : V. François



Pl. 13 - Gourde en pâte claire.



5

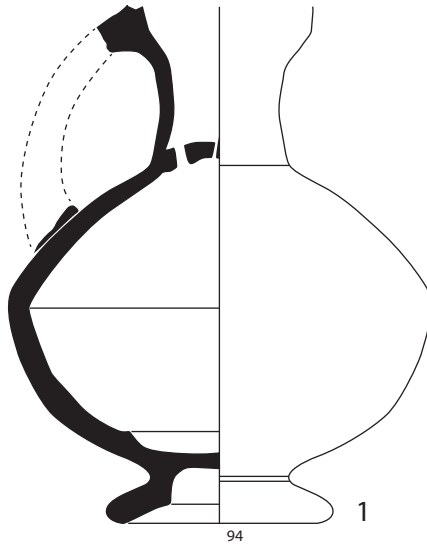


4
3240

Pl. 14 - (1-4) Cruches à bec tubulaire en pâte claire ; (5) « alcazaras » de C.-A. Rozet.

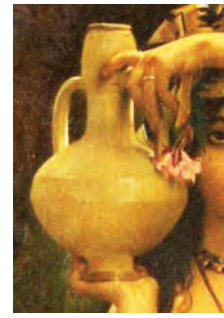


2



1

94

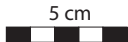


3

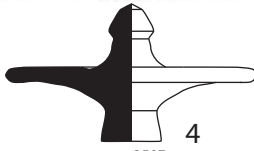


10

3435

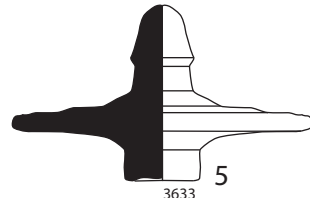


Dessins, DAO et photos : V. François



4

3597



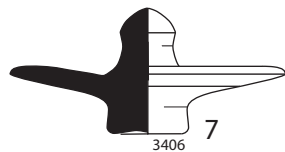
5

3633



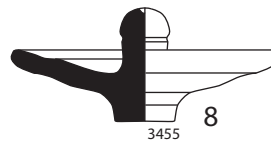
6

3555



7

3406



8

3455



9

2168

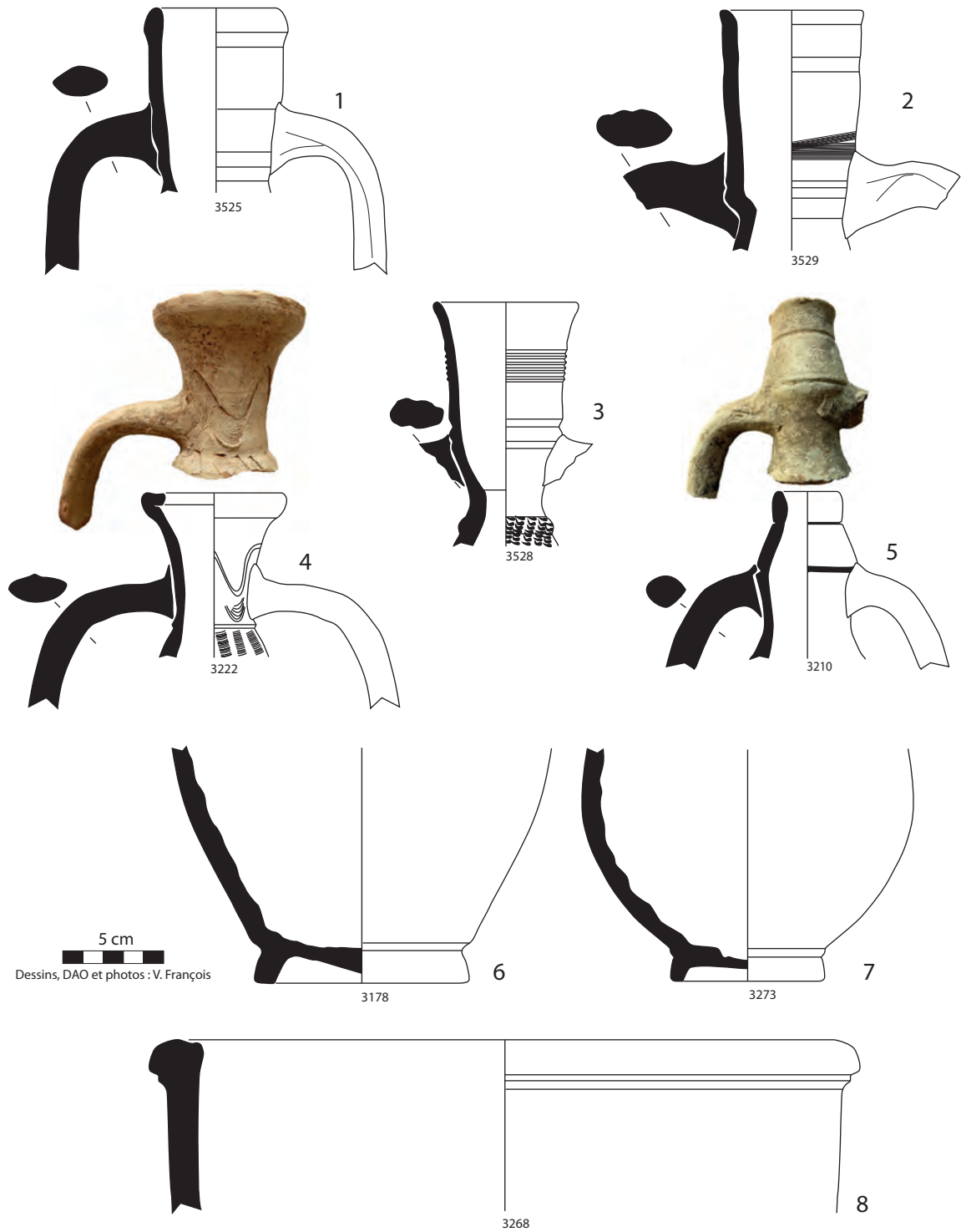
Pl. 15 – (1) Vase à filtre en pâte claire ; (2, 3) vases à filtre, détails de deux tableaux de Charles Guillaume Brun, seconde moitié du XIX^e siècle ; (4-10) couvercles en pâte claire.



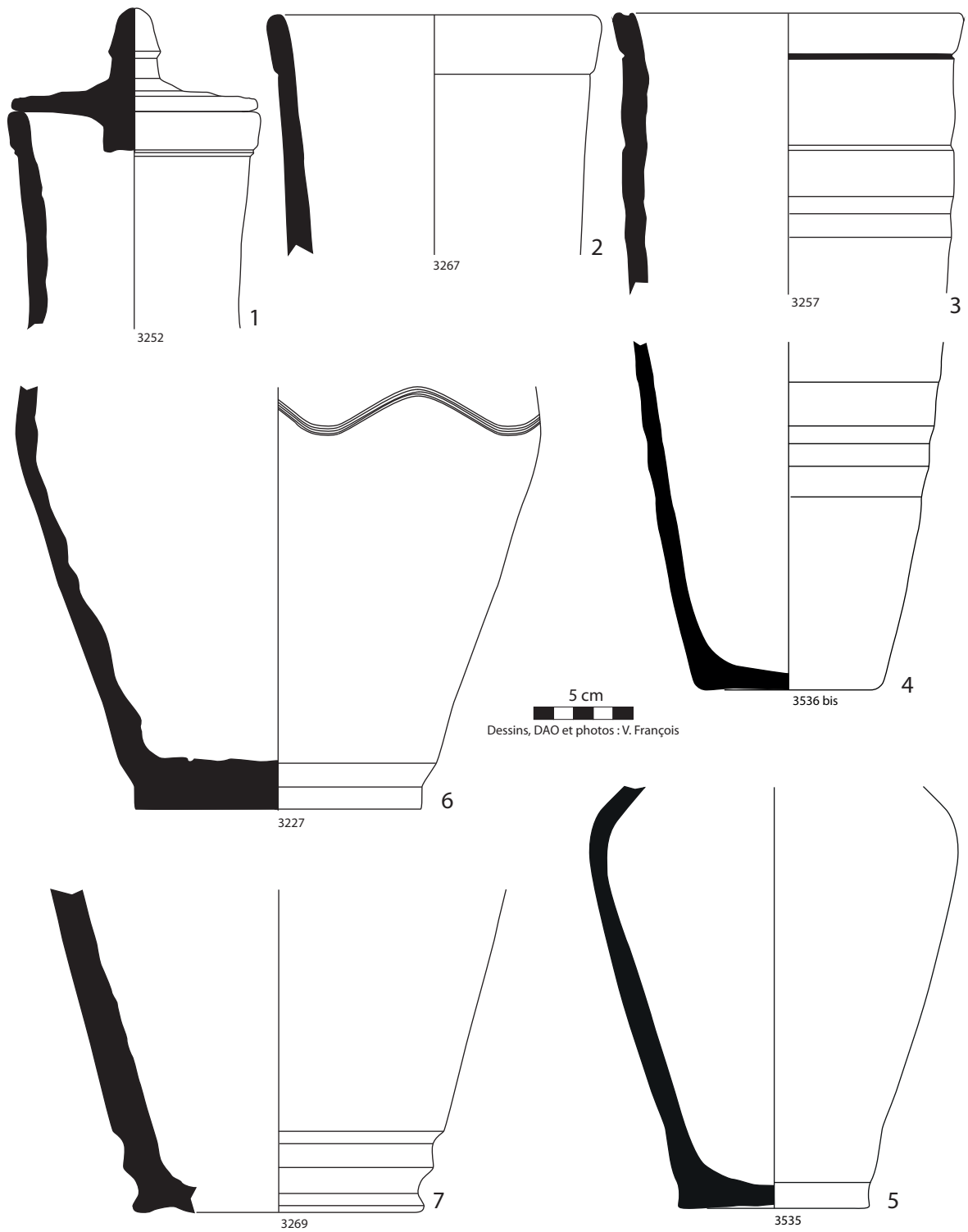
Pl. 16 – (1-5) Ramequins et coupes en pâte claire ; (6-8) pots et « pot au lait » selon C.-A. Rozet ; (9, 10) pots en pâte claire avec trou d'évent.



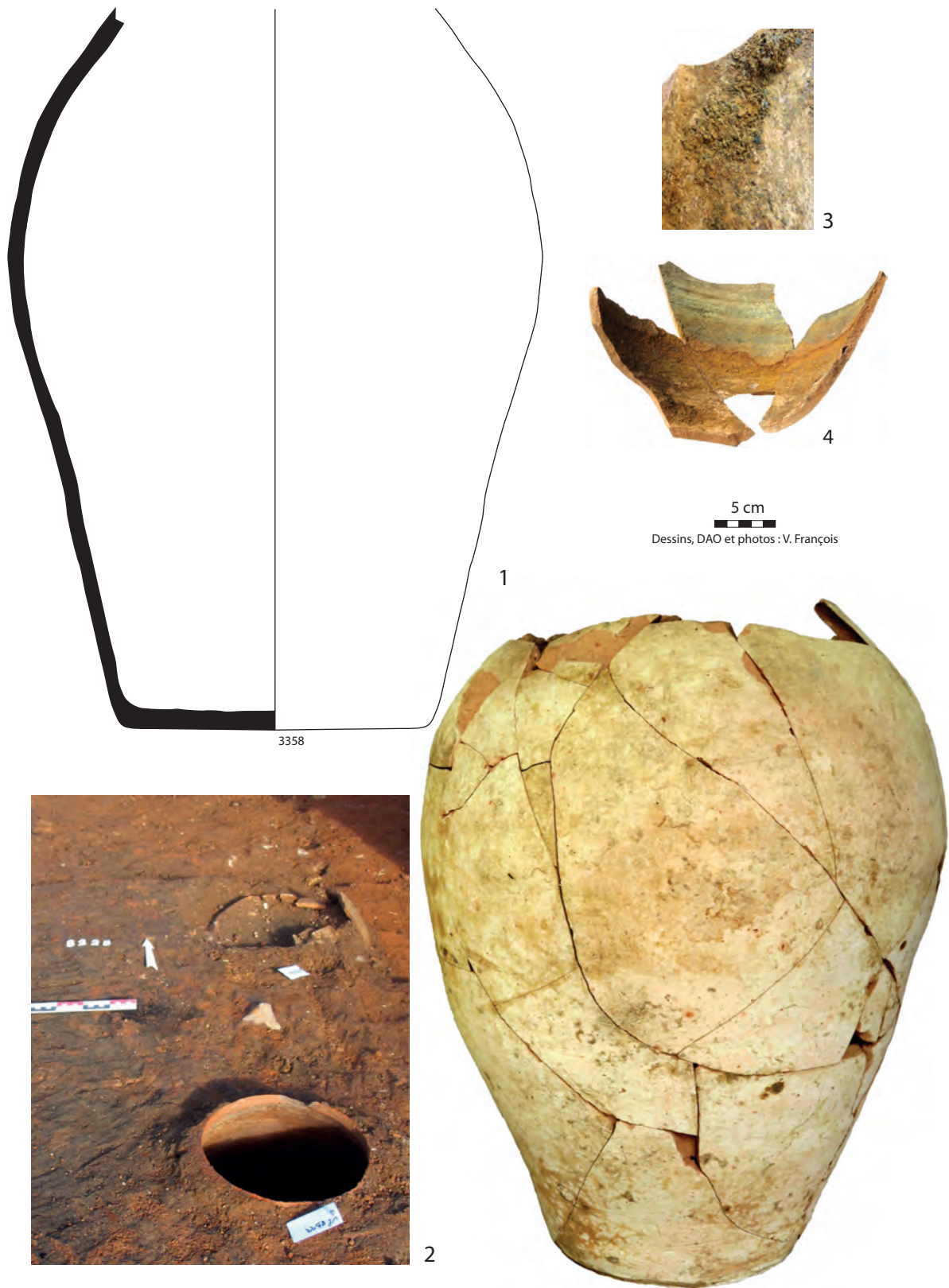
Pl. 17 – Couvercles en pâte claire.



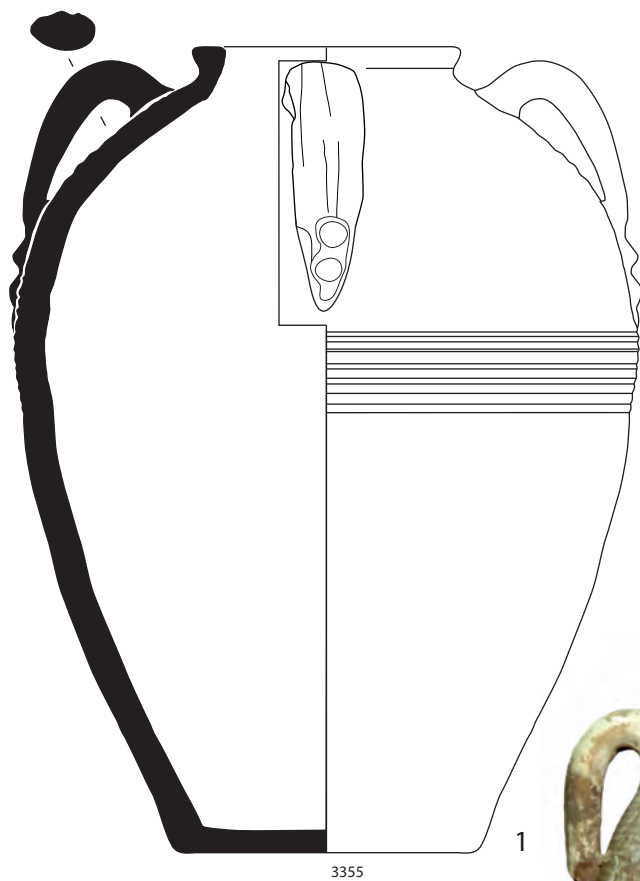
Pl. 18 – Petites et grande jarres en pâte claire.



Pl. 19 – Jarres en pâte claire.



Pl. 20 – (1) Grande jarre en pâte claire ; (2) au second plan, jarre enterrée, en emploi, dans le sol de l'atelier PCE8176 (© CNRA/Inrap) ; (3, 4) épaisse croûte de dépôts métalliques sur les parois internes de la jarre.



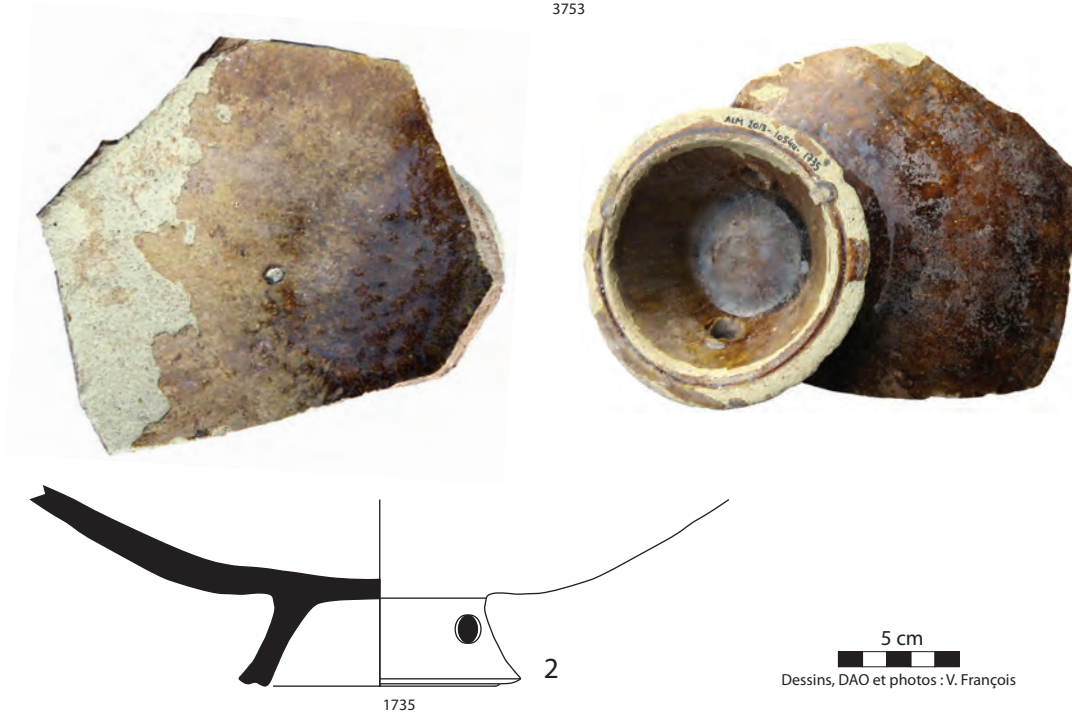
3355

5 cm

Dessins, DAO et photos : V. François



Pl. 21 – Grande jarre en pâte claire enterrée en remploi dans le sol de l’atelier PCE8189.



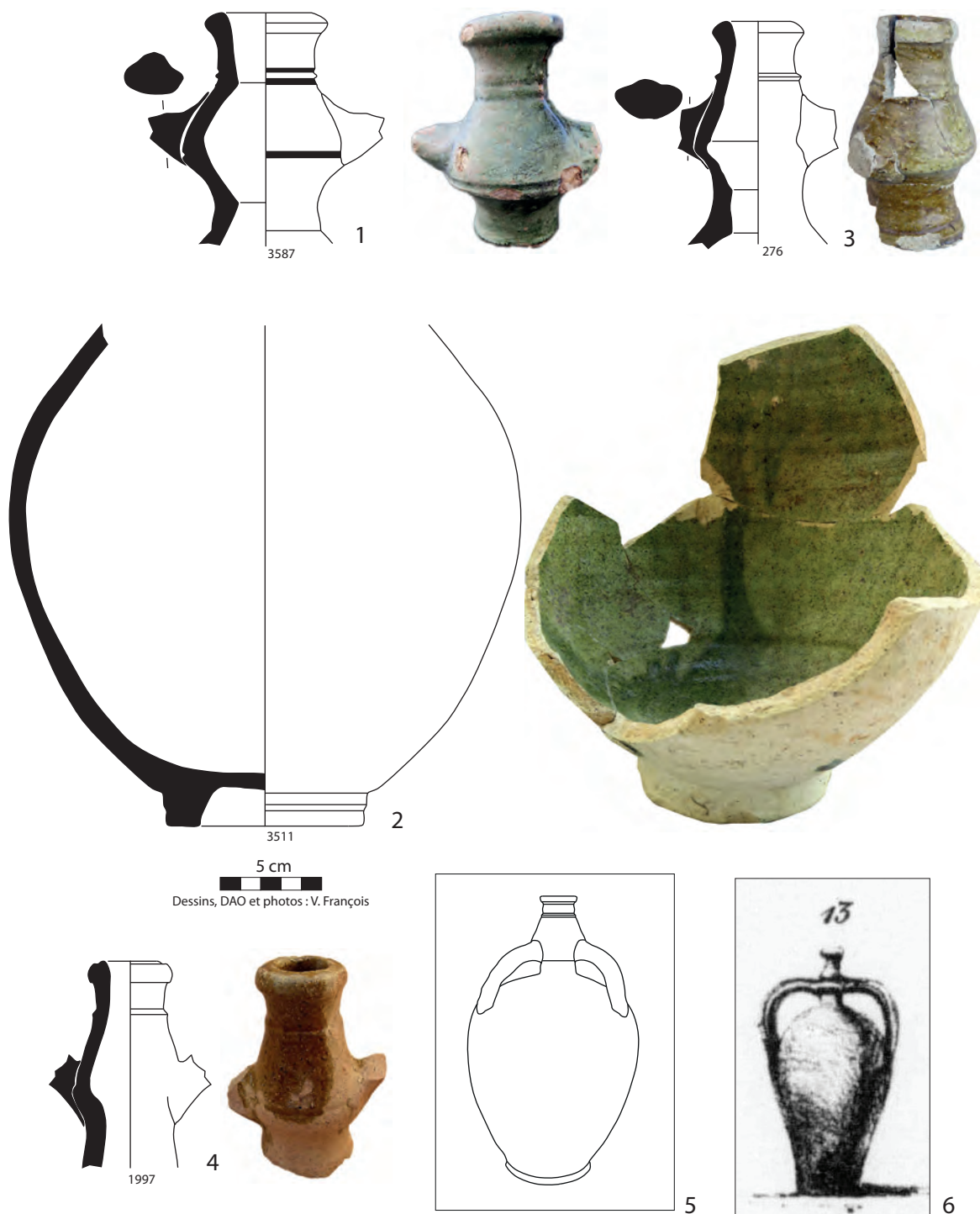
Pl. 22 – Vaisselle de service en pâte claire glaçurée.



Pl. 23 – (1-4) Vaisselle de service en pâte claire glaçurée ; (5-9) coupelles ; (10, 11) abreuvoirs à oiseaux (?) en pâte claire glaçurée.



Pl. 24 – (1-2) Couvertres ; (3-6, 8, 9) vaisselle pour le service des liquides en pâte claire glaçurée ; (7) « pot à boire » de C.-A. Rozet.



Pl. 25 – (1-5) Bouteilles-bonbonnes en pâte claire glaçurée ou *buqal ez-zeit* ; (6) « cruche à huile » de C.-A. Rozet.



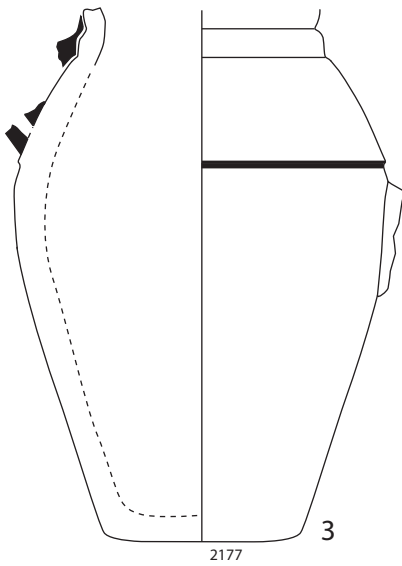
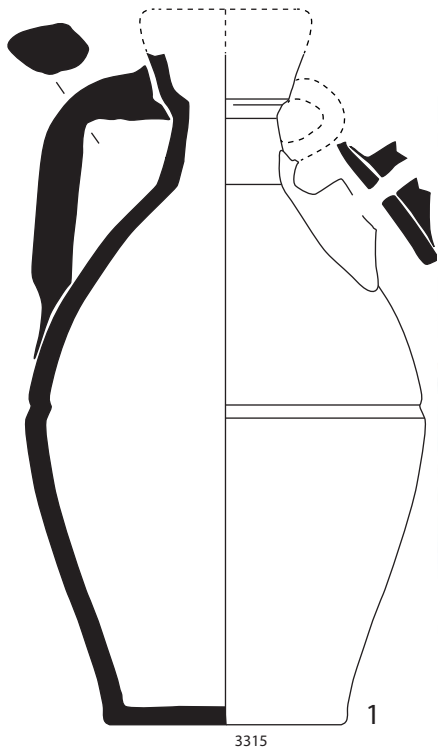
Pl. 26 – (1) Bouteille-bonbonne en pâte claire, peinte en rose et glaçurée, avec un collage d’une pièce ayant éclaté durant la cuisson ; (2) « pot à huile » de C.-A. Rozet ; (3) cruche à bec tubulaire en pâte claire glaçurée.



Pl. 27 – (1, 2) Couscoussier en pâte claire glaçurée ; (3) « pot à cuire le couscous dont le fond est criblé de trous » de C.-A. Rozet ; (4, 5) pots de chambre en pâte claire glaçurée ; (6) « pot de nuit » de C.-A. Rozet.



Pl. 28 – (1-7) Lampes en pâte claire glaçurée et (8) « petite lampe » de C.-A. Rozet.

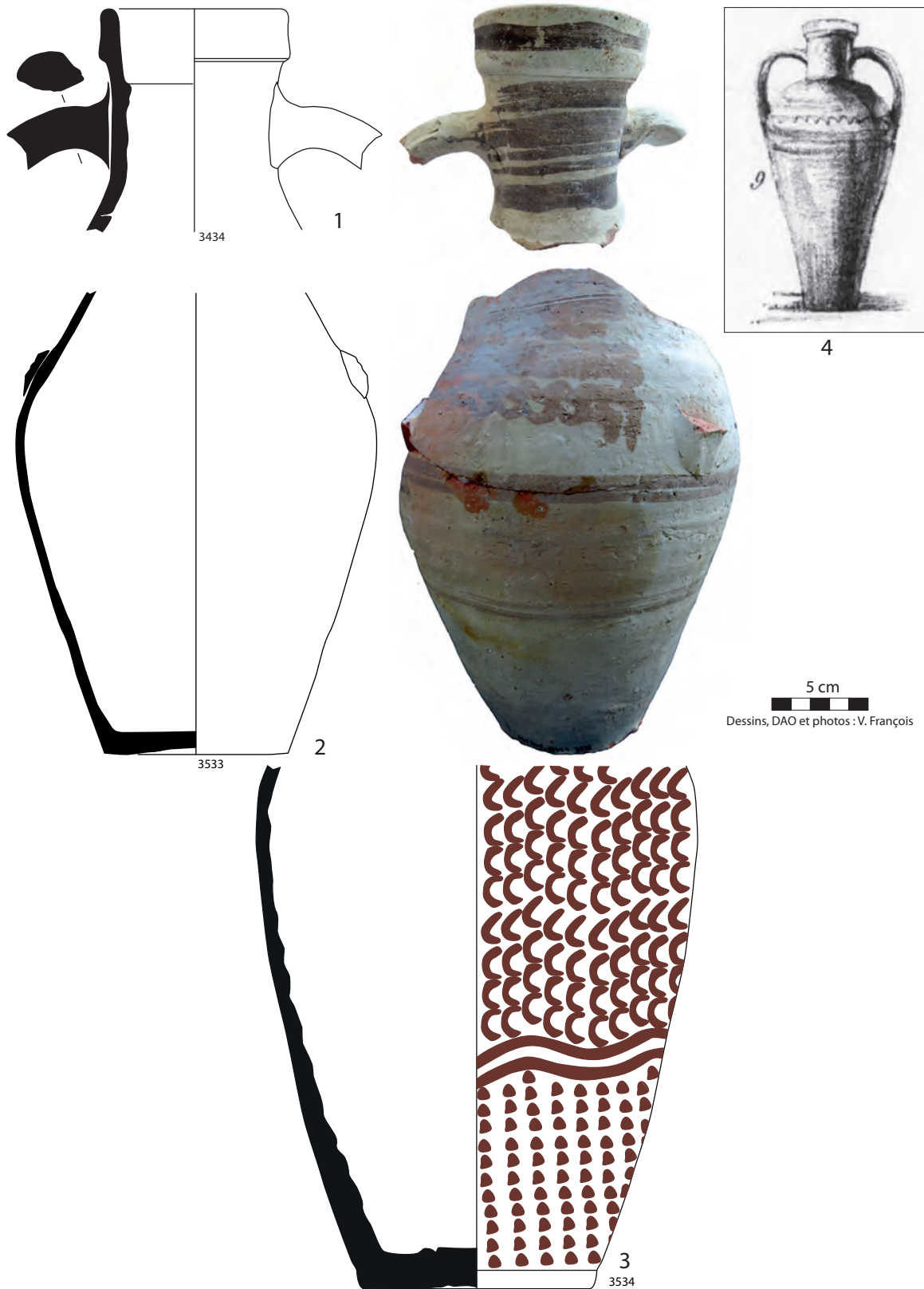


5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François

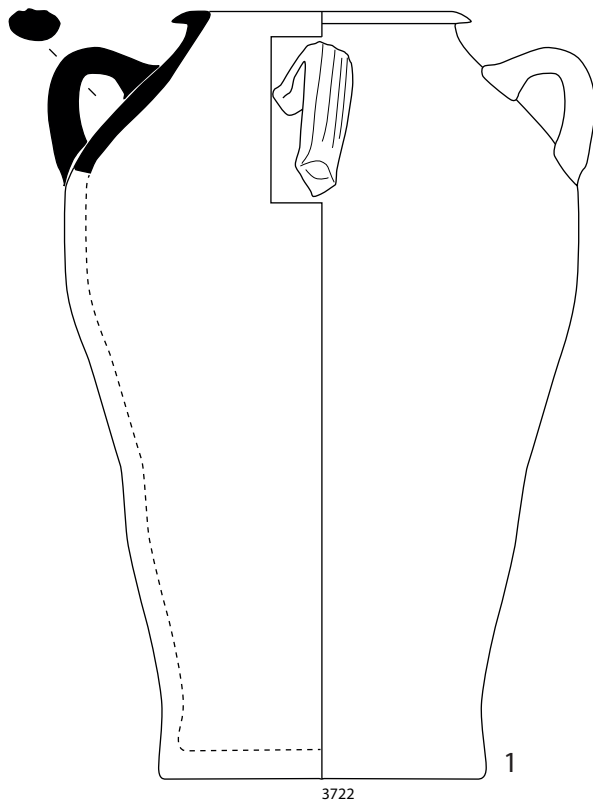
Pl. 29 – Cruches à bec tubulaire en pâte claire peintes en rouge-brunâtre.



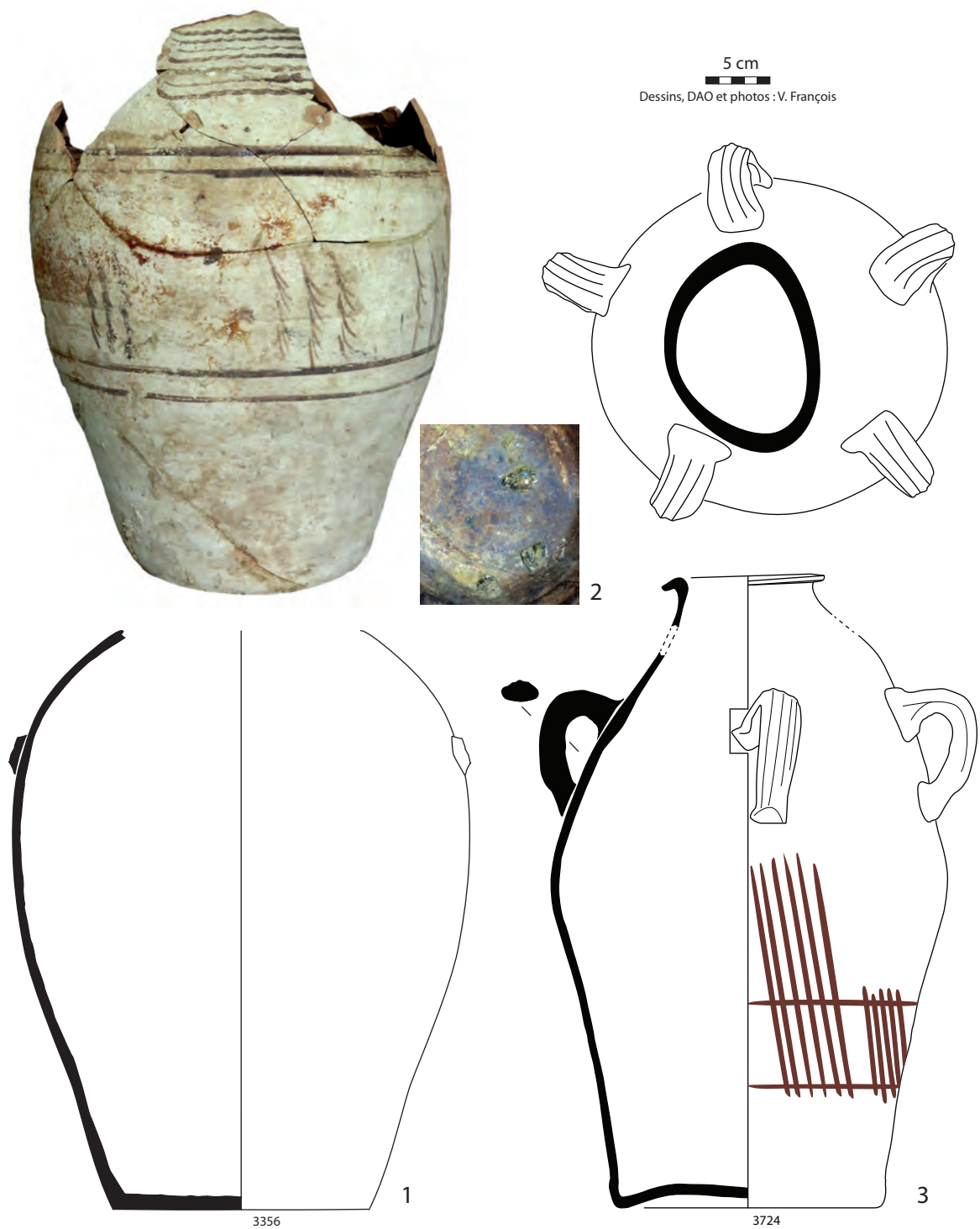
Pl. 30 – Bouteille et petites jarres en pâte claire peintes en rouge-brunâtre.



Pl. 31 – (1-3) Petites jarres en pâte claire peintes en rouge-brunâtre ; (4) « pot à eau » de C.-A. Rozet.



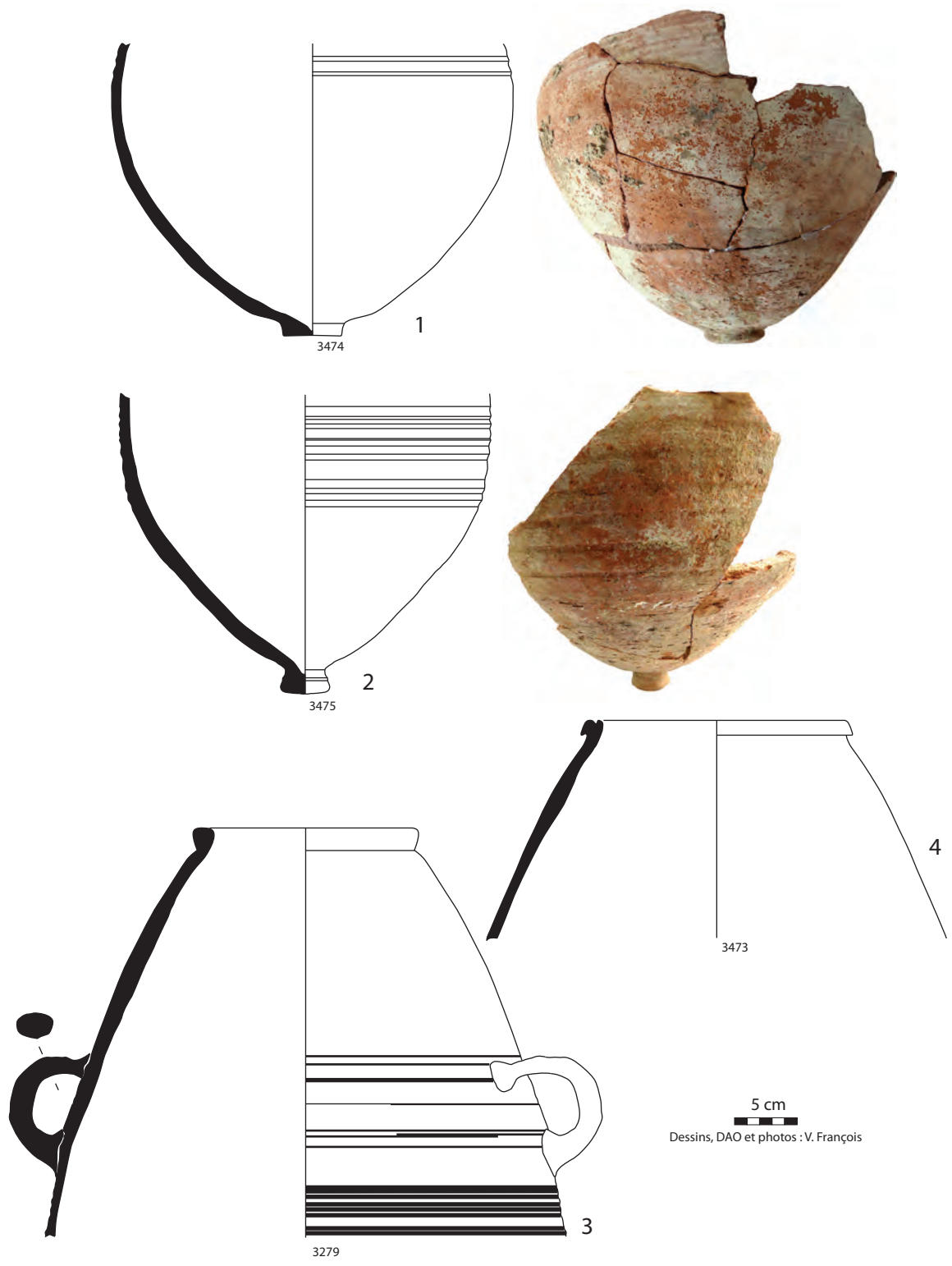
Pl. 32 – (1) Grande jarre en pâte claire peinte en rouge-brunâtre ; (2-4) jarre enterrée en remploi dans le sol de l'atelier 3B (© CNRA/Inrap) ; (5) « jarre à mettre l'huile, la viande que l'on veut conserver » de C.-A. Rozet.



Pl. 33 – (1) Grande jarre, en pâte claire peinte en rouge-brunâtre, enterrée en remploi dans le sol de l'atelier PCE8189 ; (2) scories de cuivre collées au fond ; (3) grande jarre en pâte claire peinte en rouge-brunâtre déformée pendant la cuisson.



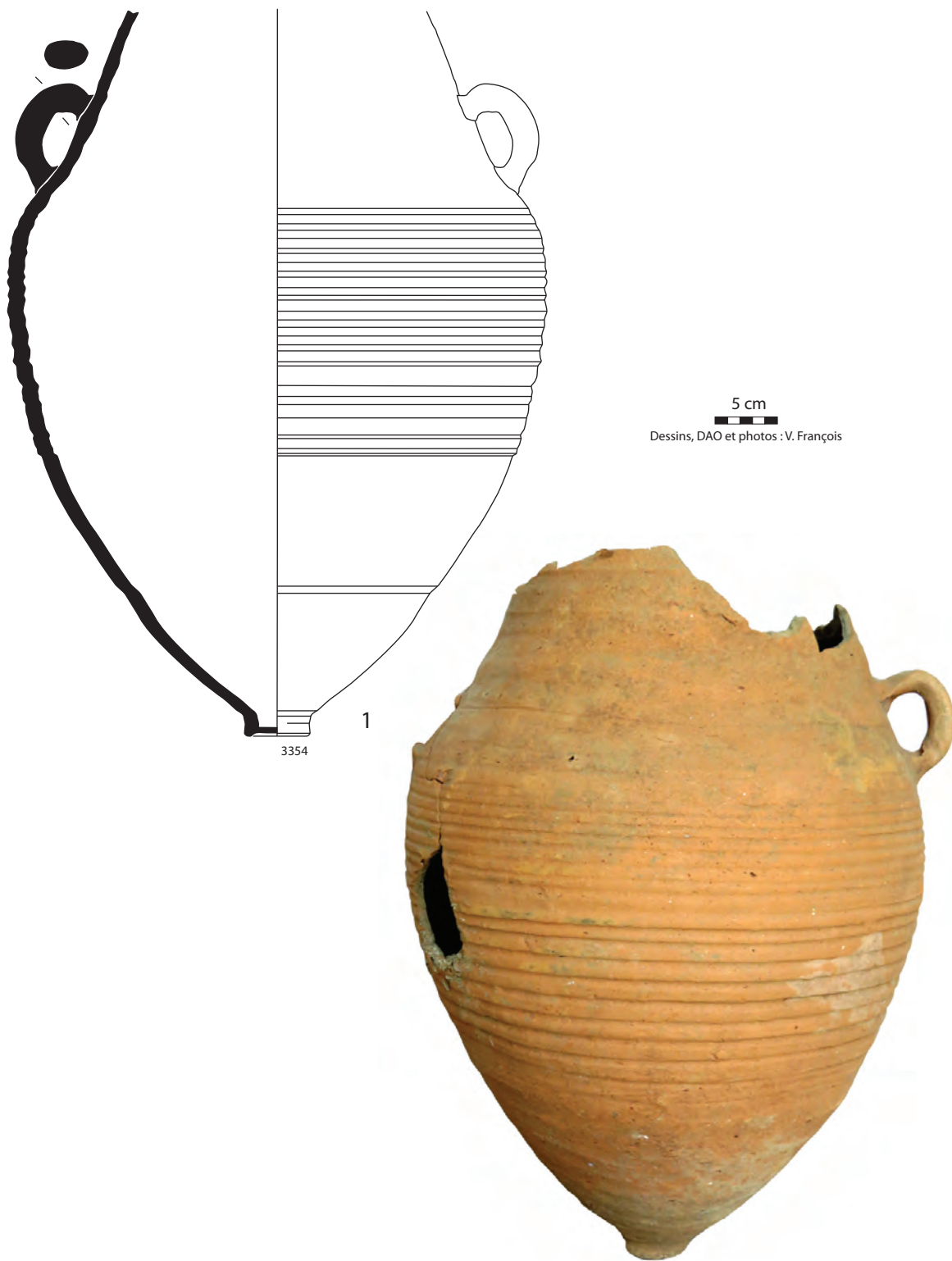
Pl. 34 - Grandes jarres en pâte claire peintes en rouge-brunâtre.



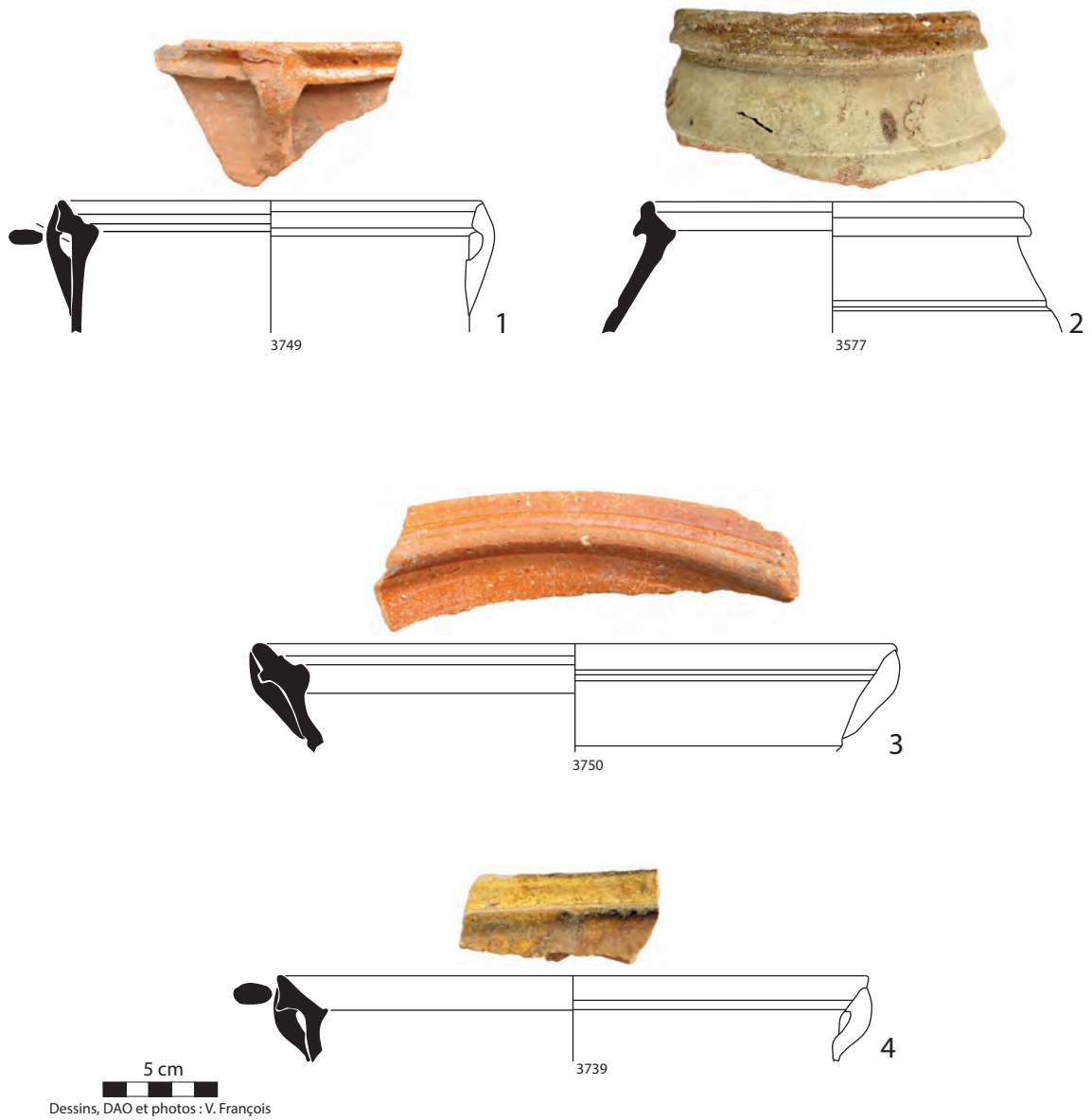
Pl. 35 – Grandes jarres en pâte rouge sableuse.



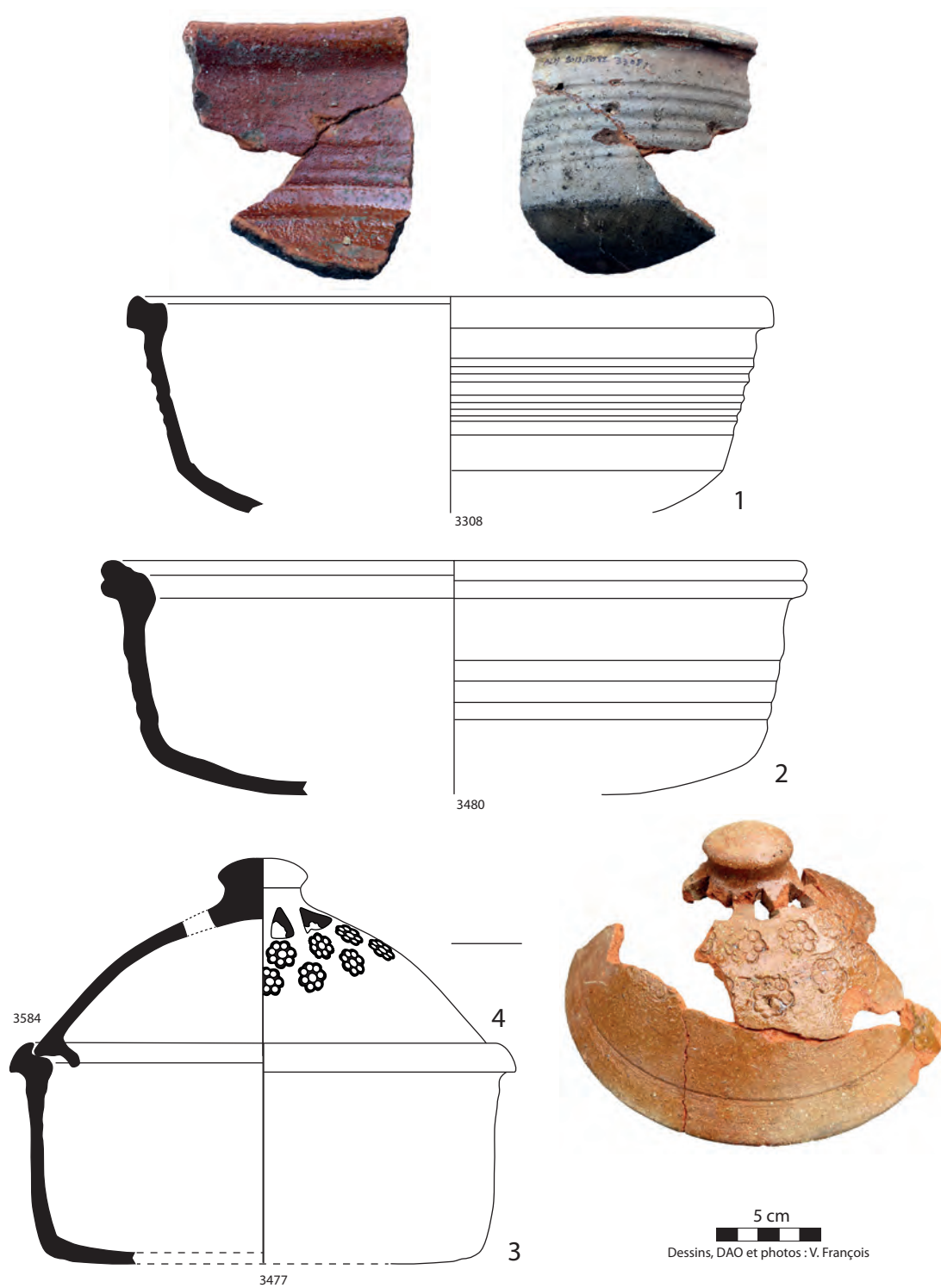
Pl. 36 – (1) Grande jarre en pâte rouge sableuse ; (2) jarre enterrée en remploi dans le sol de l'atelier PCE8176 avec une meule en guise de couvercle (© CNRA/Inrap) ; (3) résidus métalliques et traces de rouille à l'intérieur.



Pl. 37 – Grande jarre en pâte rouge sableuse enterrée en remploi dans le sol de l’atelier PCE8231.



Pl. 38 – Céramiques culinaires à pâte rouge glaçurée.



Pl. 39 - Céramiques culinaires à pâte rouge glaçurée.



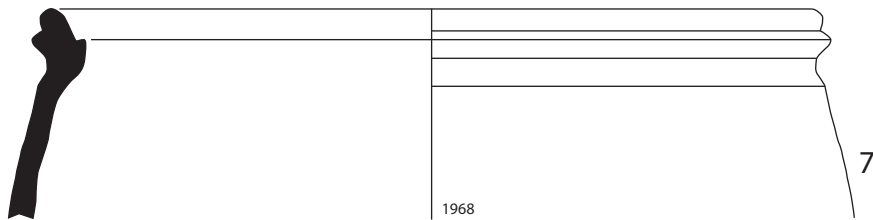
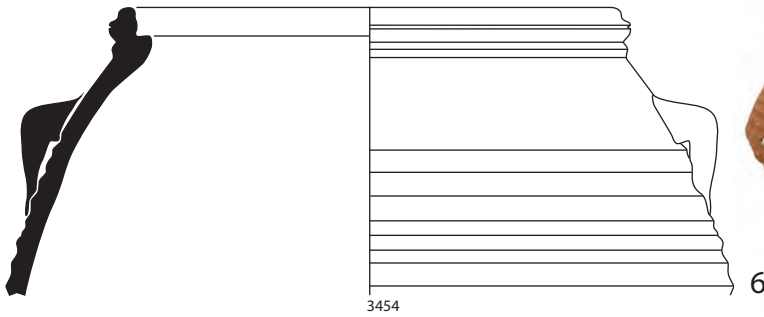
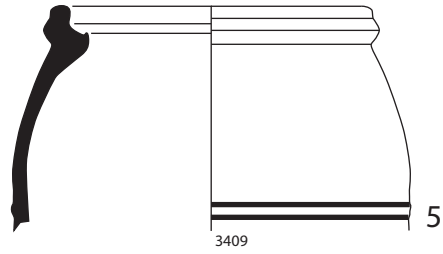
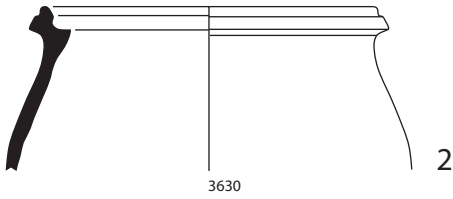
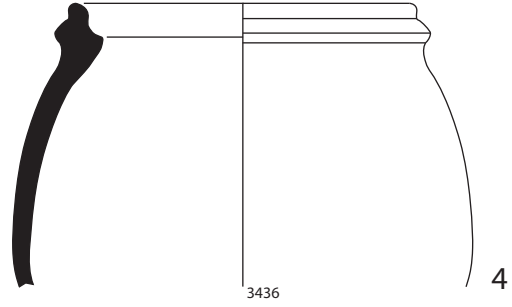
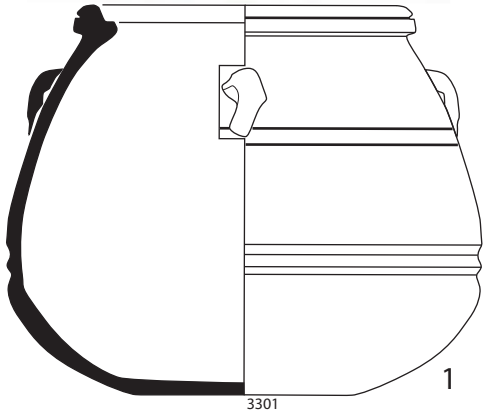
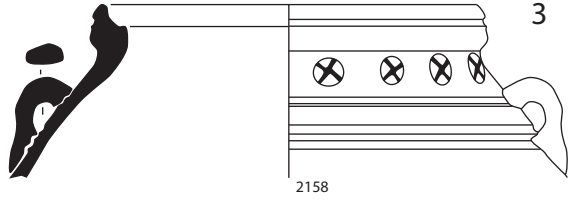
Pl. 40 - Céramiques culinaires à pâte rouge glaçurée.



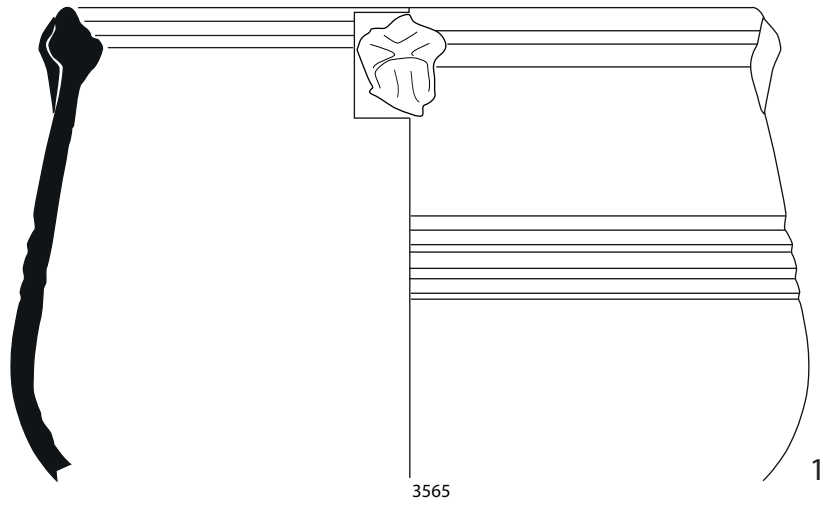
Pl. 41 - Céramiques culinaires à pâte rouge glaçurée.



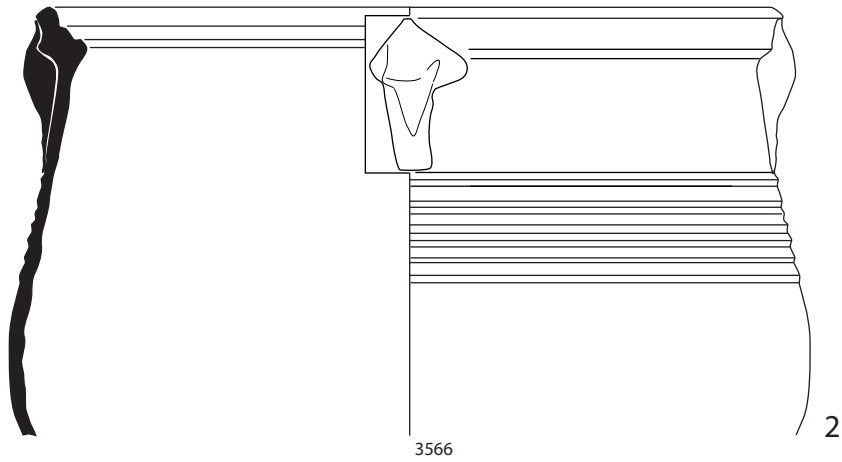
5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François



Pl. 42 - Céramiques culinaires à pâte rouge glaçurée.



5 cm
 Dessins, DAO et photos : V. François



Pl. 43 - Céramiques culinaires à pâte rouge glaçurée.



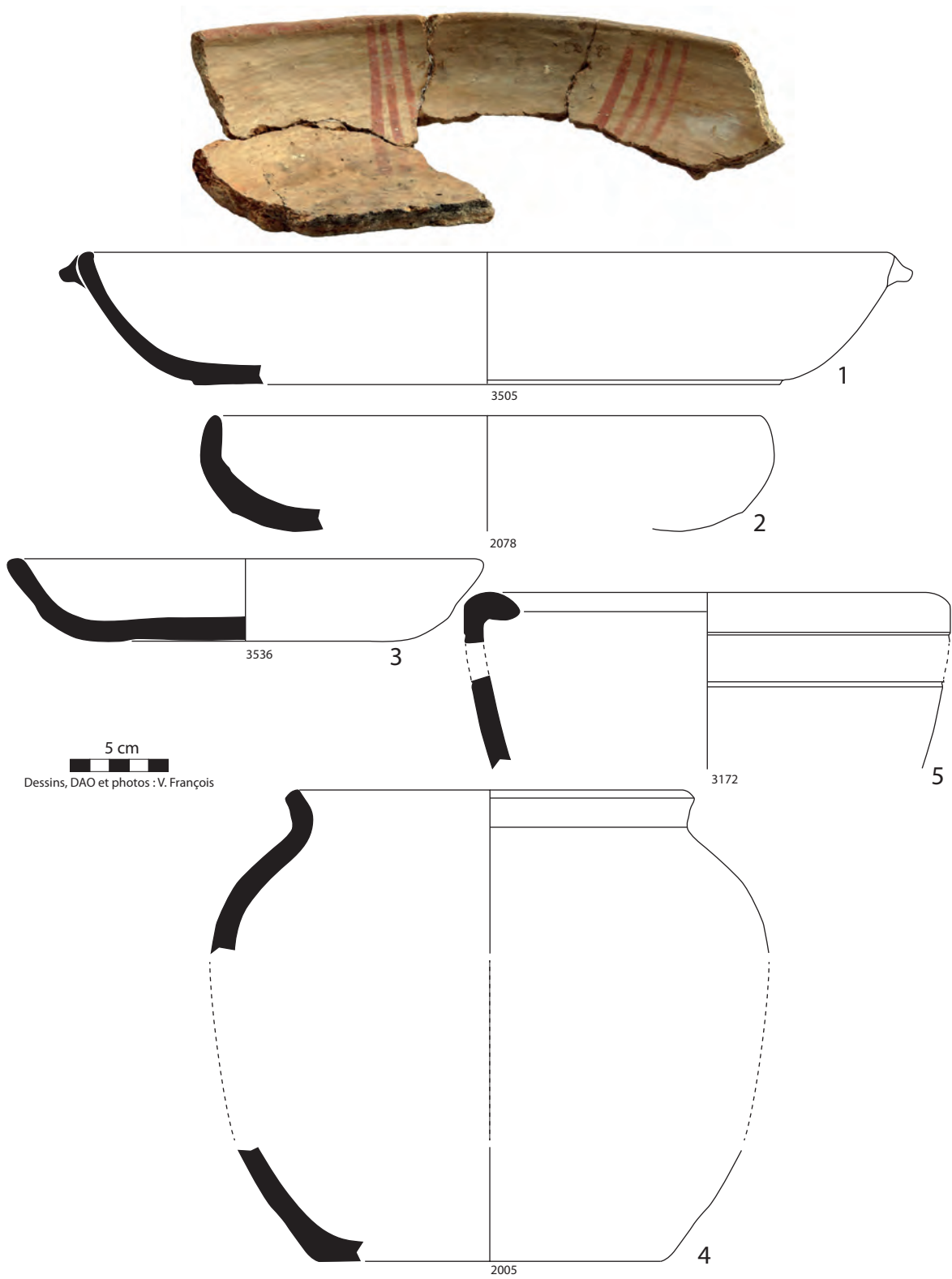
Pl. 44 - Céramique culinaire à pâte rouge glaçurée.



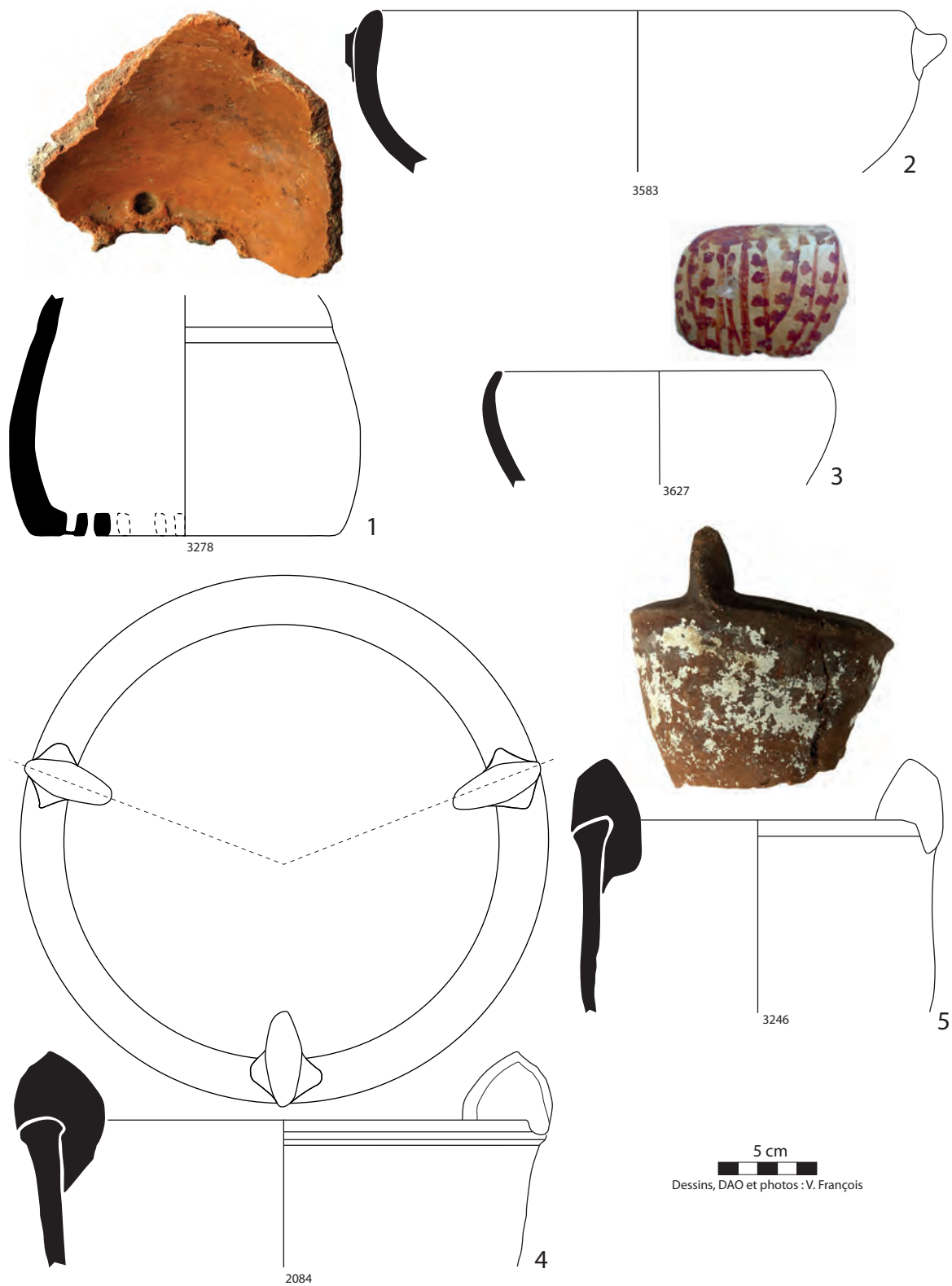
Pl. 45 - (1-3) Vaisselle de service à pâte rouge glaçurée ; (4) « coupe » de C.-A. Rozet ; (6, 7) ramequins ; (8) grand plat de service glaçuré.



Pl. 46 – (1-3) Lampes à pâte rouge glaçurée ; (4, 5) lampe et marmite à pâte rouge glaçurée, découpée et percée après cuisson, retrouvées dans la niche et le four de l'atelier UNA10516.



Pl. 47 – Céramiques culinaires à pâte rouge modelée.



Pl. 48 – (1-3) Céramiques culinaires à pâte rouge modelée ; (4, 5) braseros à pâte rouge modelés.



Pl. 49 - Brasero à pâte rouge modelé.



3314

1



3313

2

5 cm

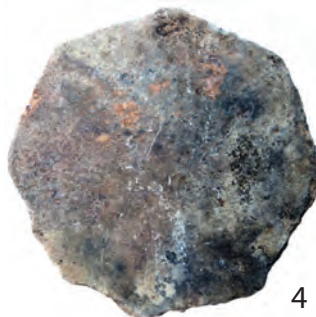


Dessins, DAO et photos : V. François



3459

3



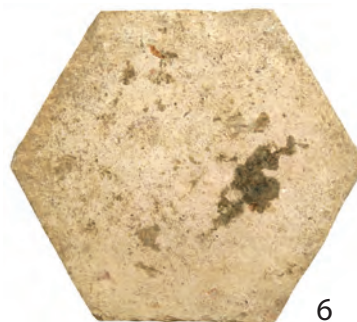
3437

4



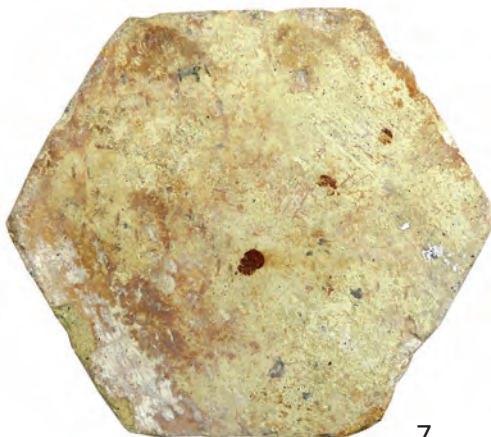
3728

5



3727

6



3725

7



3726

8

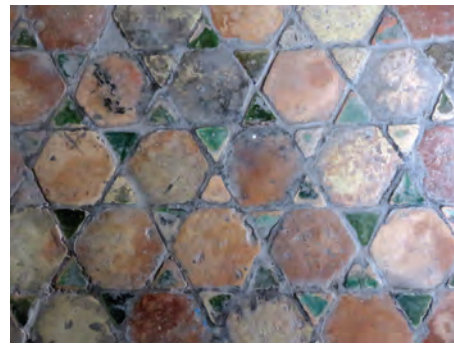
Pl. 50 – (1, 2) Canalisation et drain (?) en pâte claire ; (3-8) tomettes octogonales et hexagonales en pâte claire.



1



2



3

5 cm



Dessins, DAO et photos : V. François



6



7

3462



8

1745



4

2101



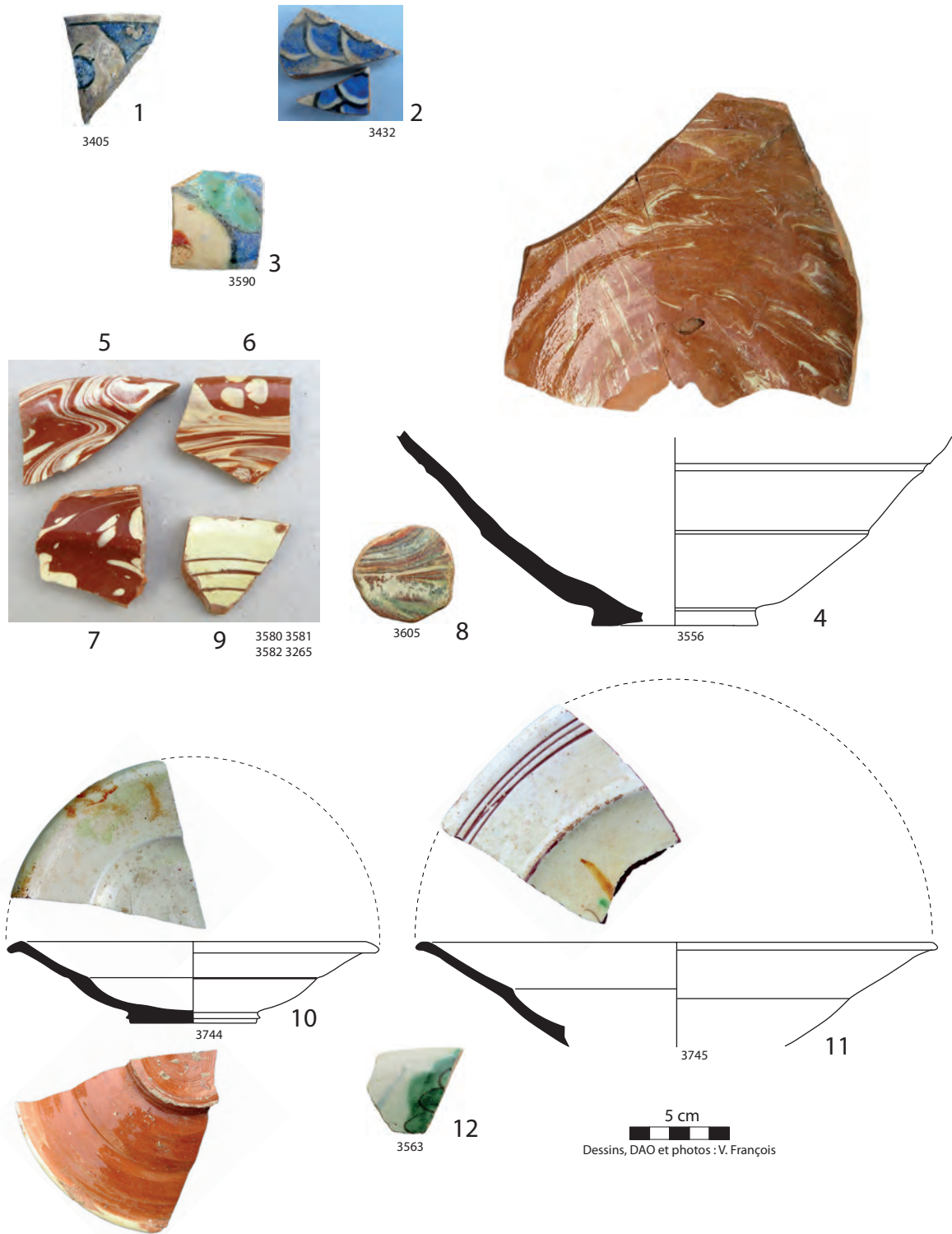
5

1746

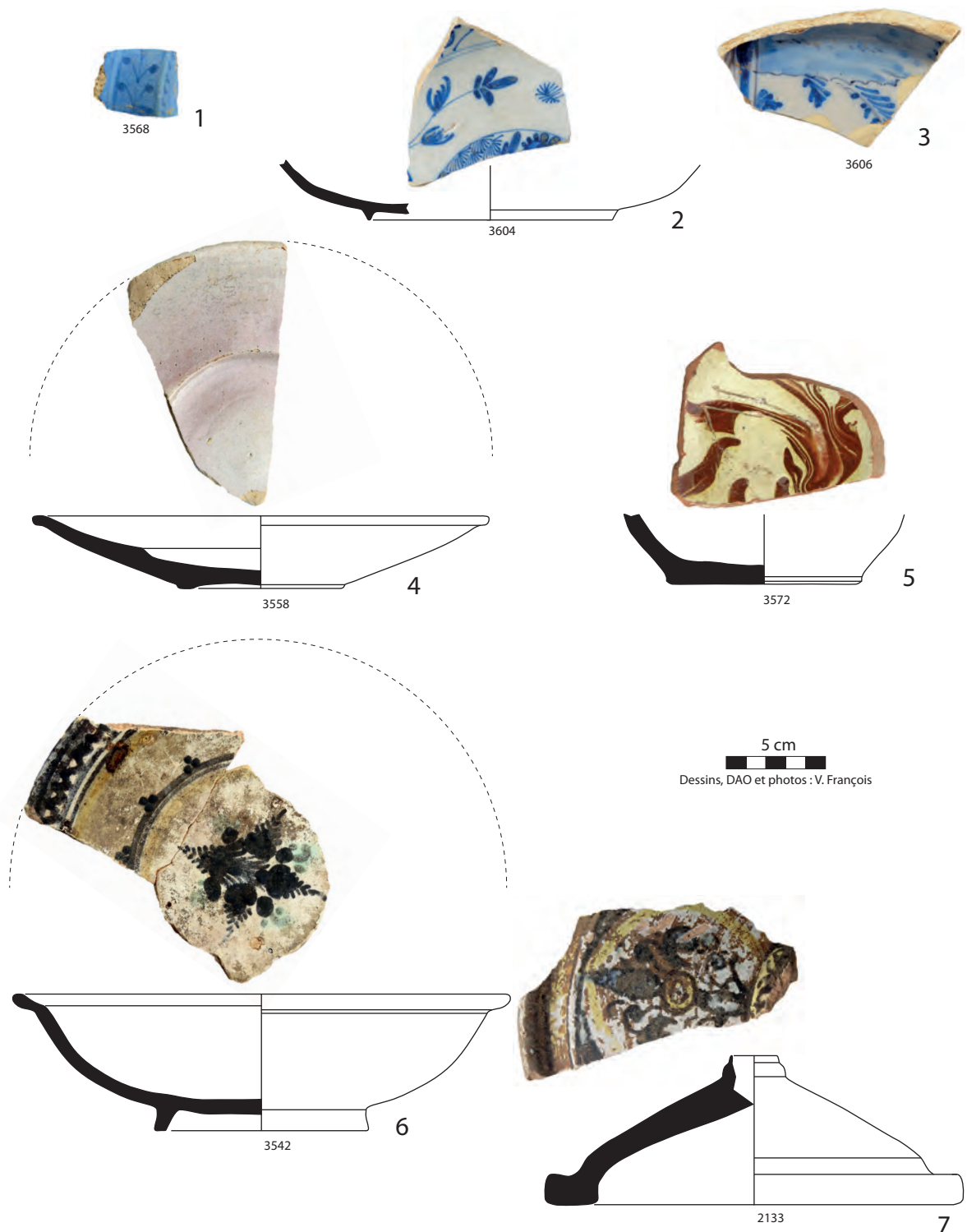
Pl. 51 – (1) Agencement de différents types de tomettes dans le sol de l'atelier UNA10561 (© CNRA/ Inrap) ; (2) négatif des tomettes dans la couche de mortier (© V. François) ; (3) sol de tomettes et de bouchons glaçurés au Bastion 23 (© V. François) ; (4, 5) bouchons en pâte claire glaçurée de forme triangulaire ; (6-8) bouchons en pâte claire glaçurée de forme carrée.



Pl. 52 – (1) Tuile canal en pâte claire glaçurée ; (2) boule de poinçon en pâte claire glaçurée.



Pl. 53 – (1-3) Vaisselle d'Iznik ; (4-8) céramique *marmorizzate* de Pise ; (9-11) *graffita polichroma* de Pise ; (12) faïence « feuille de chêne » de Montelupo.



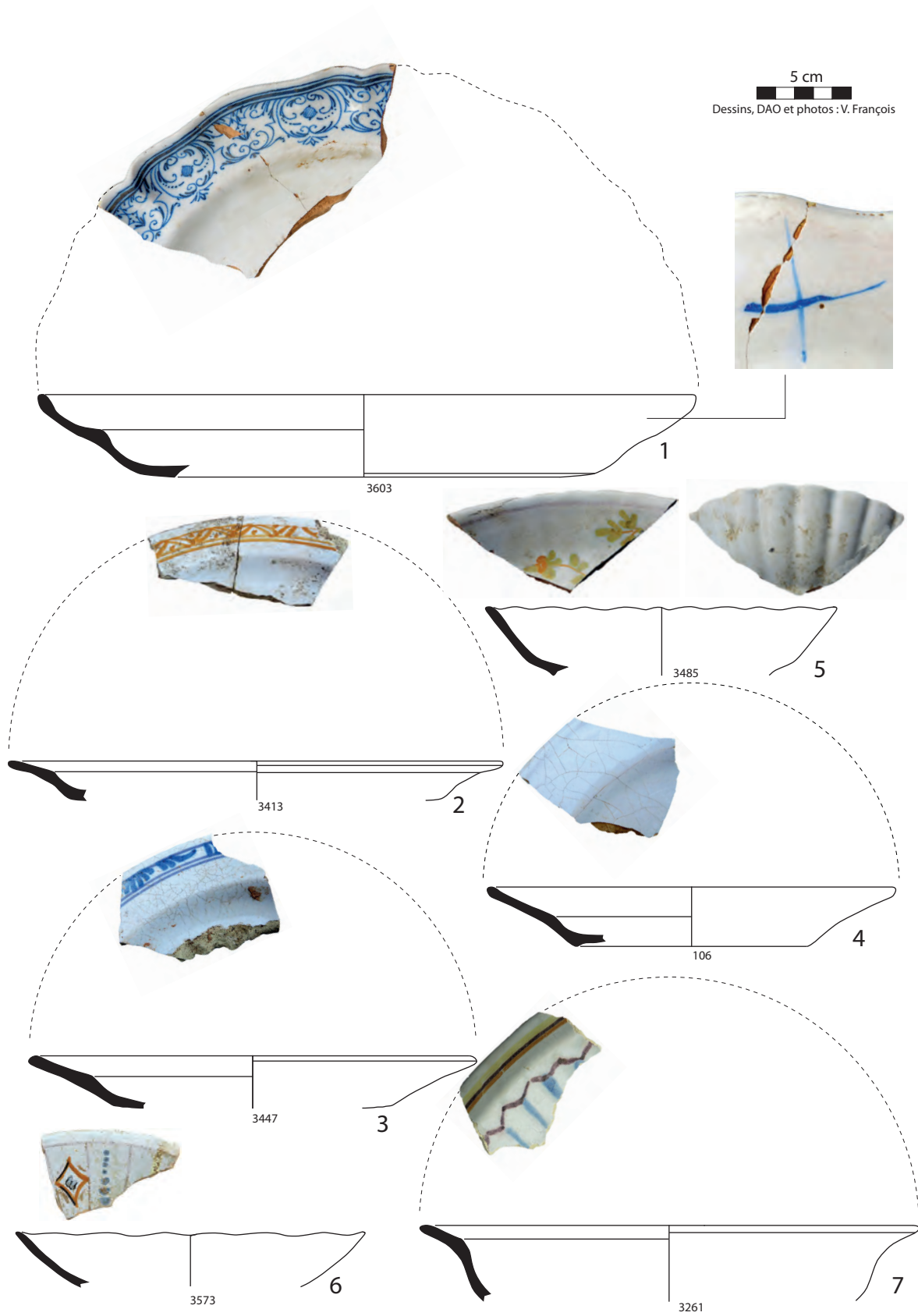
Pl. 54 – (1) Faïence « bleu sur bleu » du type *C a volute* de Savone ; (2, 3) faïence *a tappezzeria* de Savone ; (4) faïence ligure monochrome ; (5) écuelle peinte à l'engobe de la vallée de l'Huveaune ; (6, 7) vaisselle en faïence peinte polychrome de Tunisie.



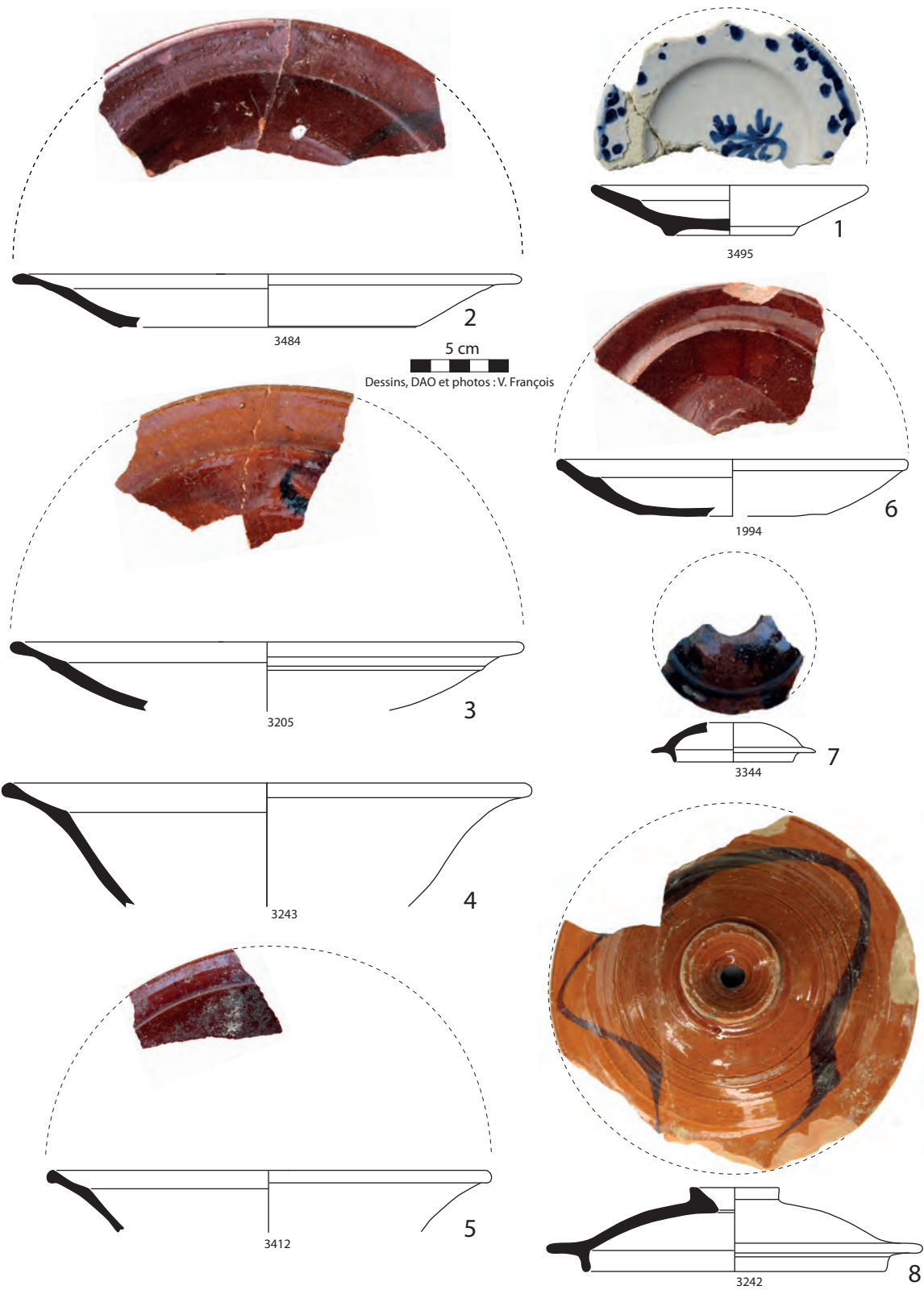
Pl. 55 – (1-3) Vaisselle et (4) lampe en faïence peinte polychrome de Tunisie.



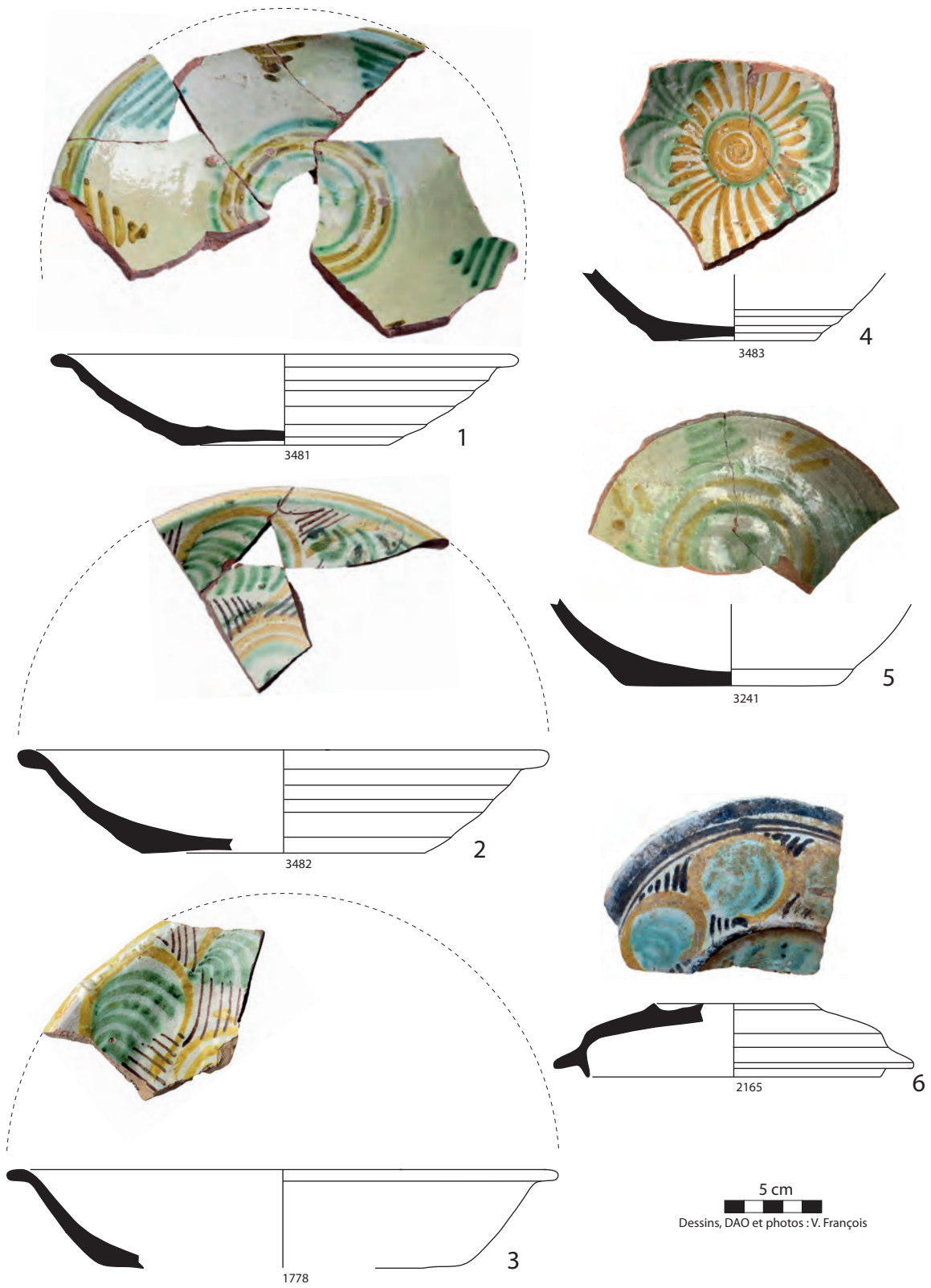
Pl. 56 – Marmites et poêlons de Vallauris.



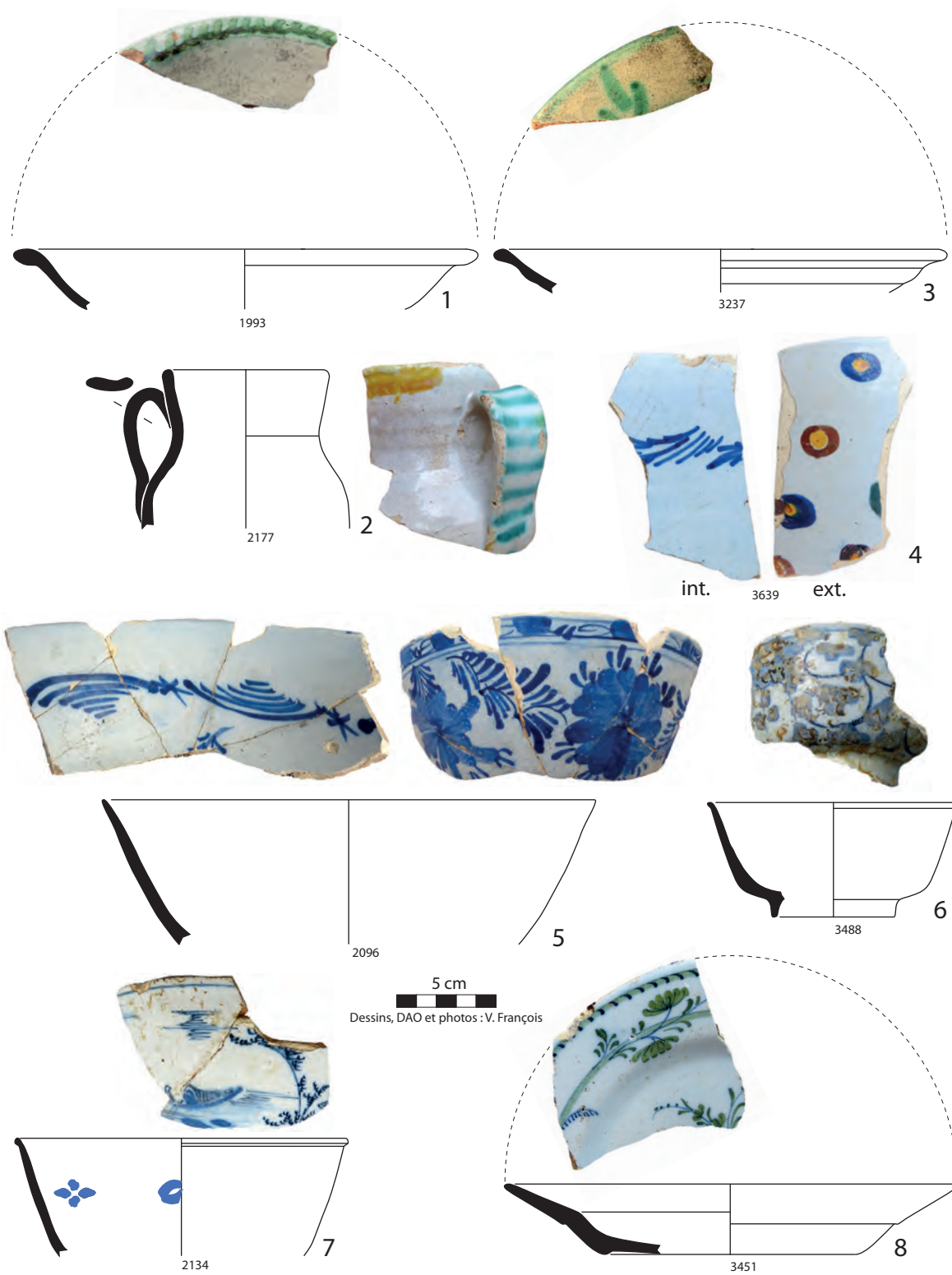
Pl. 57 – Faïences des ateliers de Moustiers et Varages.



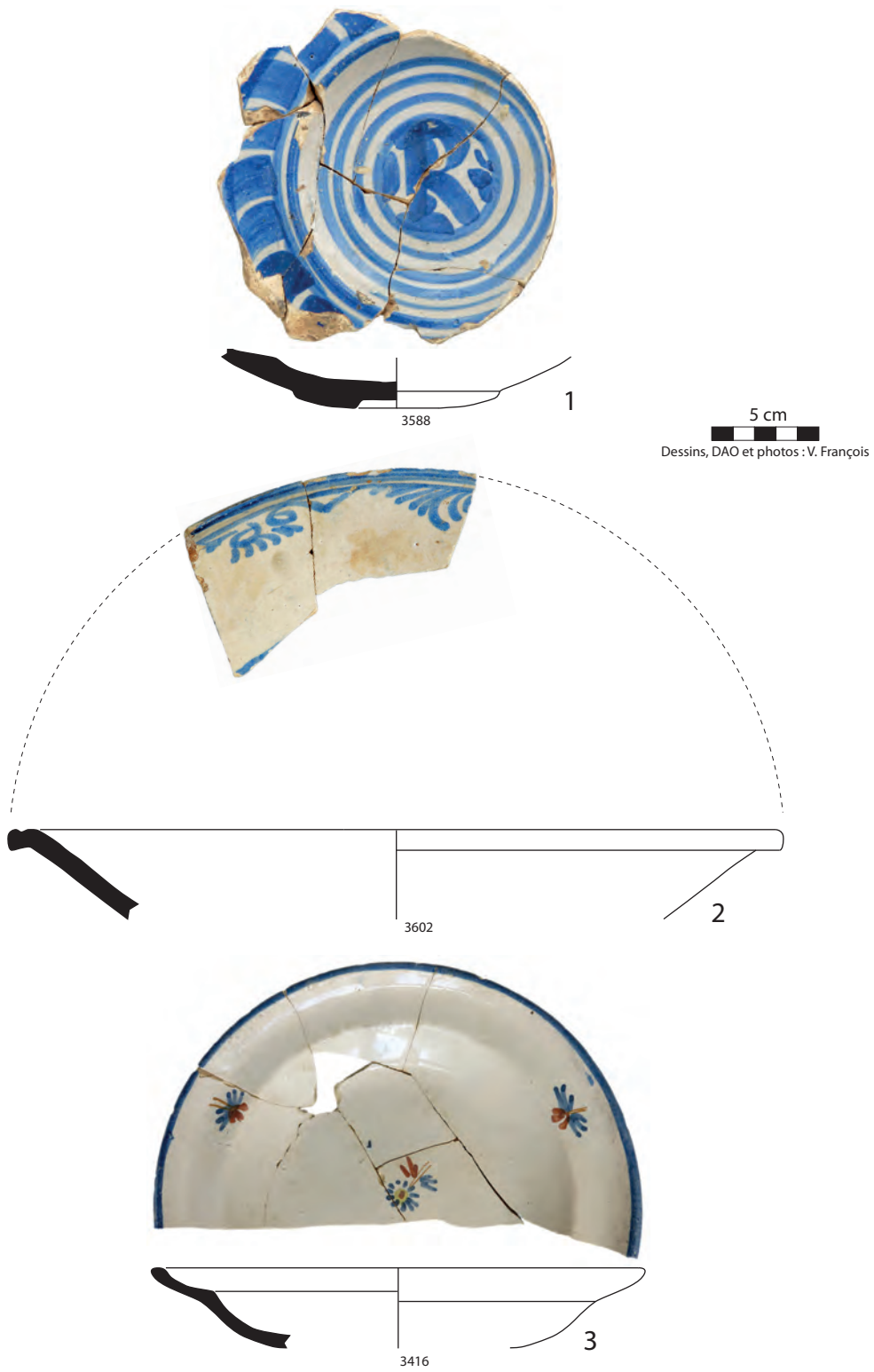
Pl. 58 – (1) Faïence *a pizzeto* de Ligurie ; (2-8) céramiques « à taches noires » de Ligurie.



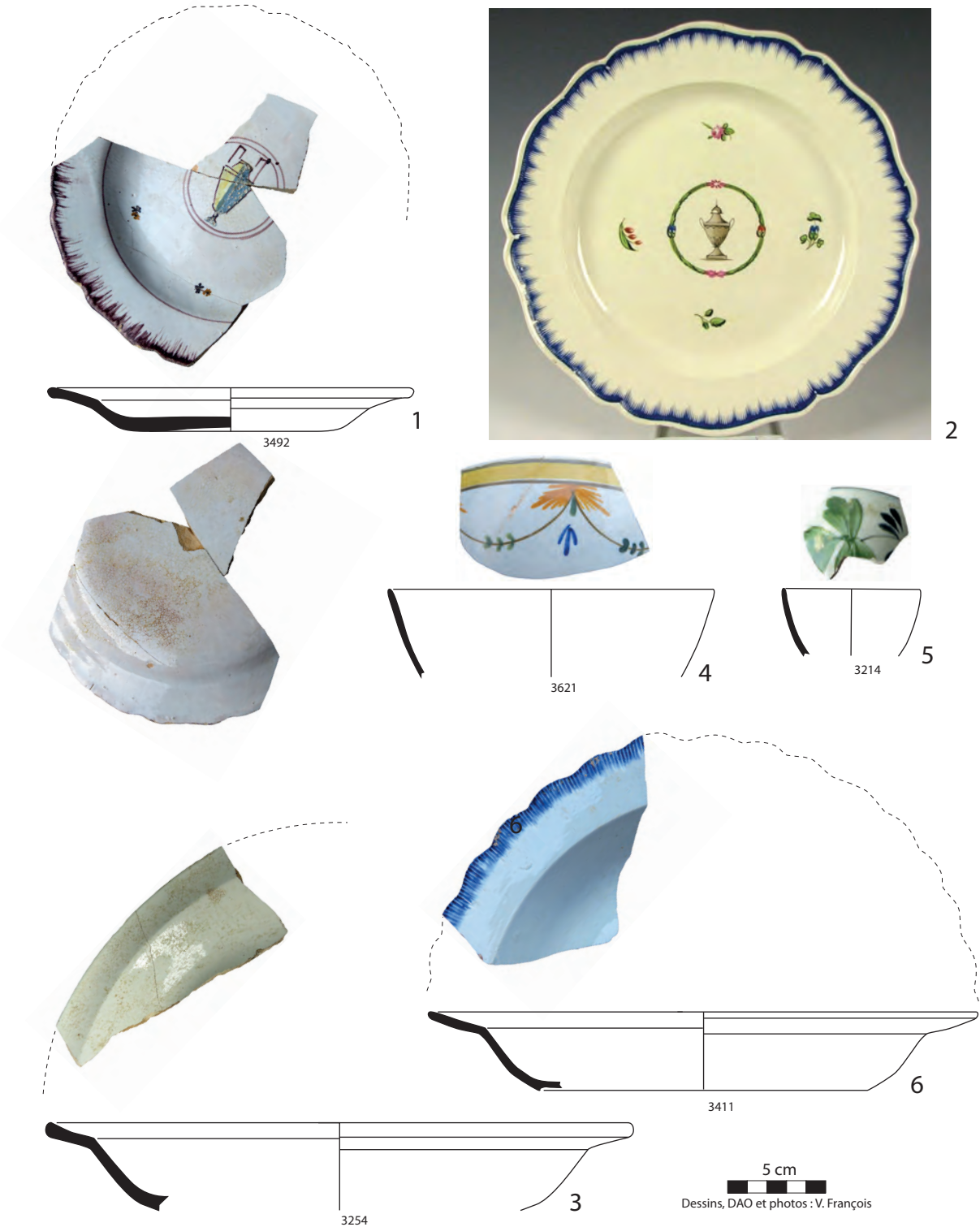
Pl. 59 – Faïences *spirale verdi* de Montelupo.



Pl. 60 – (1-3) Faïences de Montelupo ; (4-8) faïences de Delft.



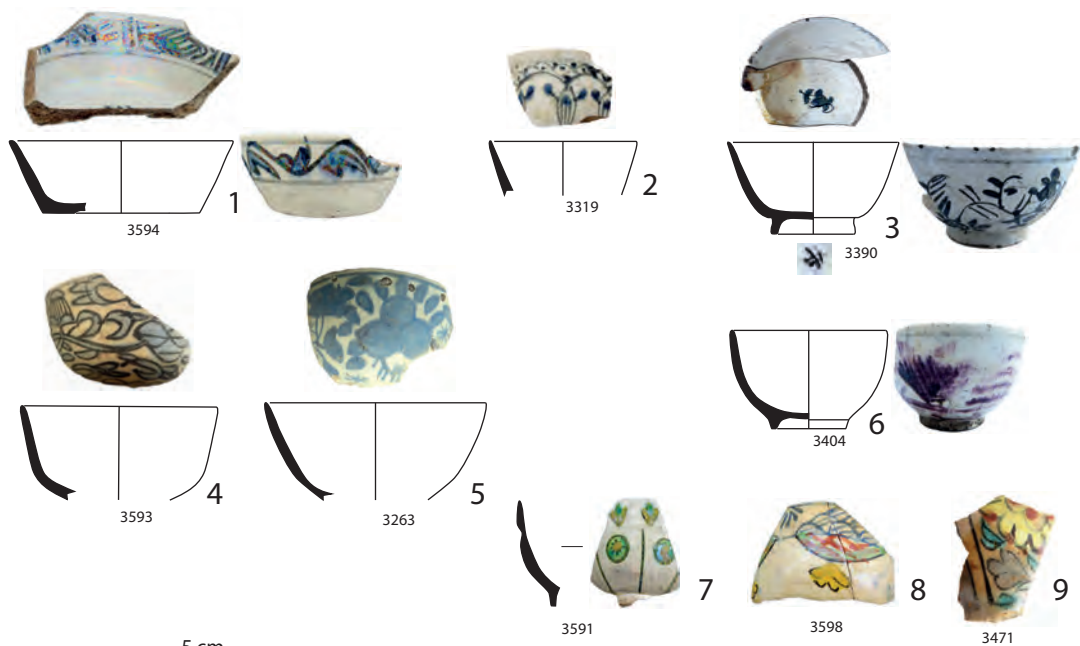
Pl. 61 – (1) Faïence de Barcelone ; (2) faïence de Valence ; (3) faïence d’Alcora ou de Manises et Ribesalbes.



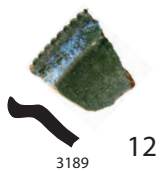
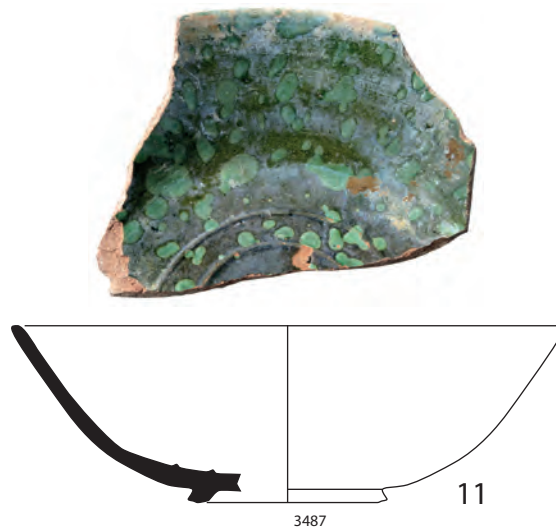
Pl. 62 – (1) *English Delftware* ; (2) *Creamware* de la Fabrique Herculanium ; (3) *Creamware* ; (4- 6) *Pearlwares*.



Pl. 63 – (1-4) Tasses de porcelaines chinoises ; (5-10) tasses de porcelaine de Meissen.



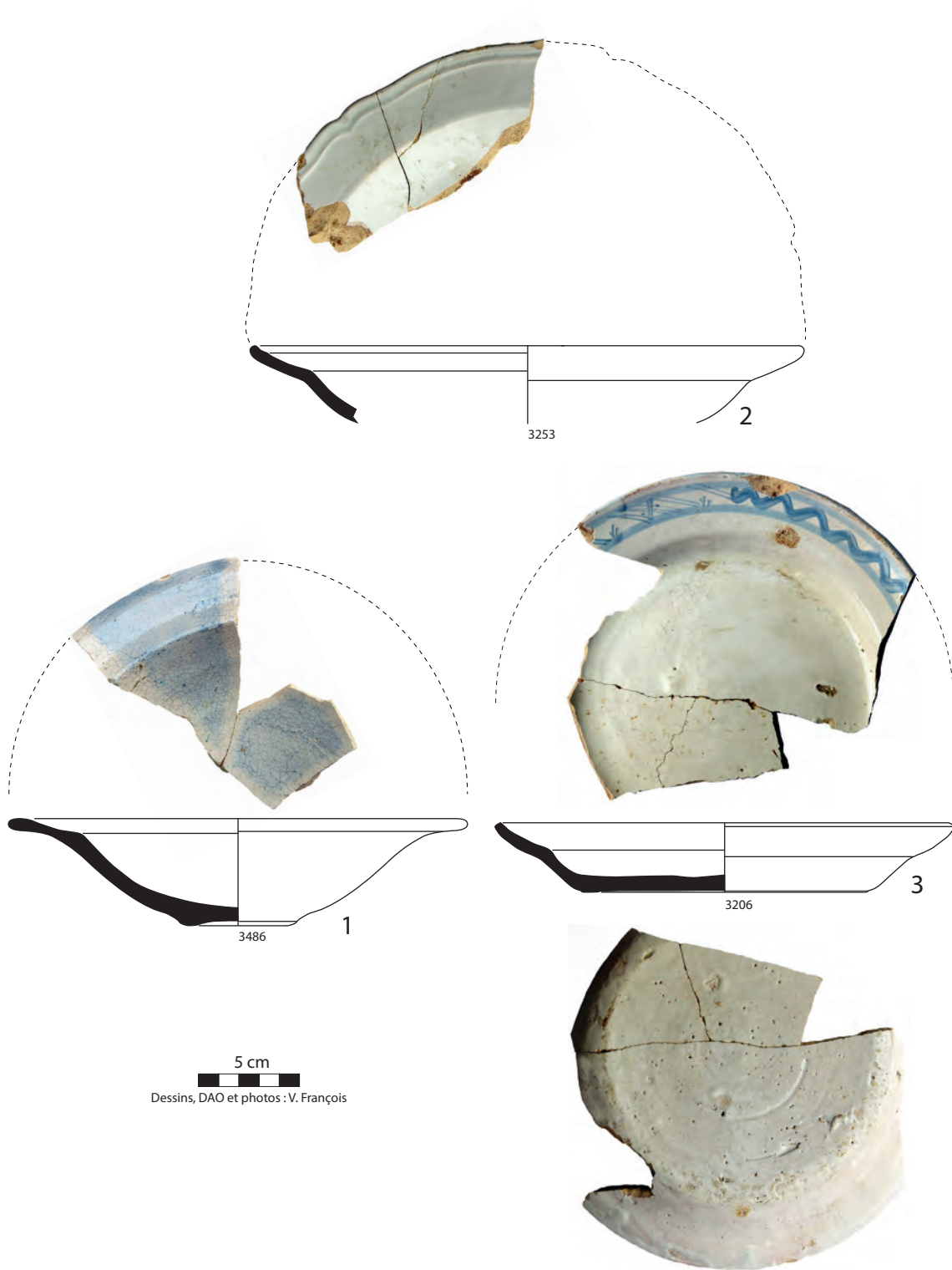
5 cm
 Dessins, DAO et photos : V. François



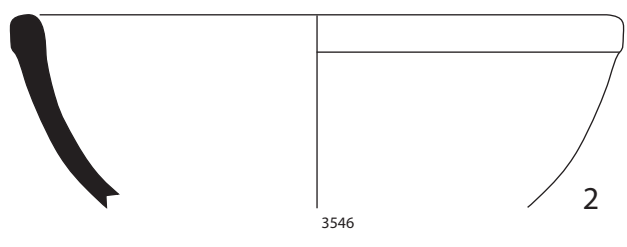
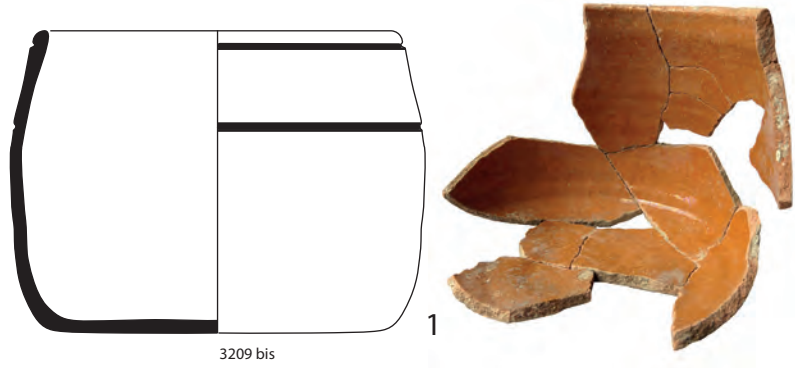
Pl. 64 – (1-9) Tasses de céramiques de Kütahya ; (10, 11) céramiques de Çanakkale ; (12) céramique de Didymotique (?).



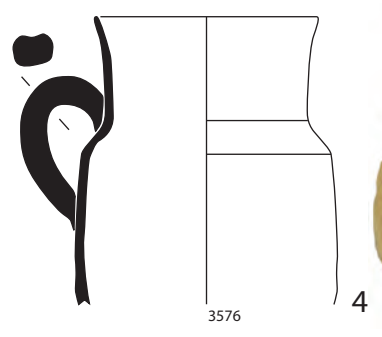
Pl. 65 – (1-3) Bouteilles à filtre de Syrie ou d'Égypte ; (4) grande jarre de faïence peinte en bleu d'origine indéterminée.



Pl. 66 – Assiettes de faïence d’origine indéterminée.



5 cm
 Dessins, DAO et photos : V. François



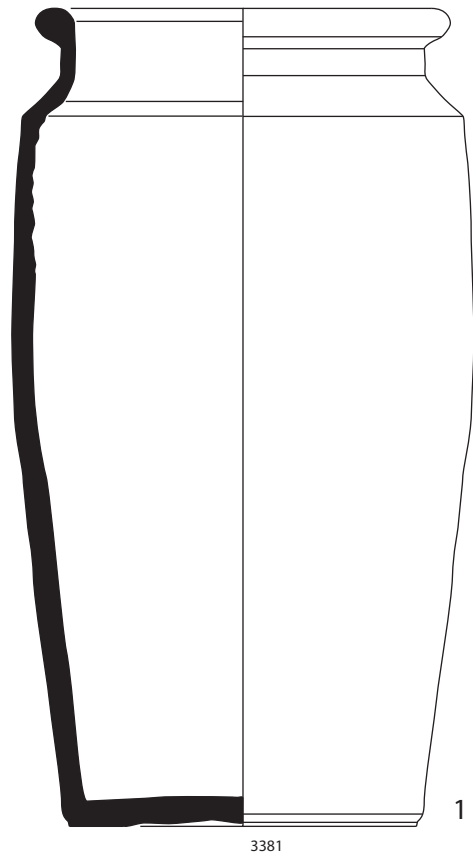
Pl. 67 – (1, 2) Céramiques culinaires de Vallauris ; (3, 4) céramiques de Dieulefit.



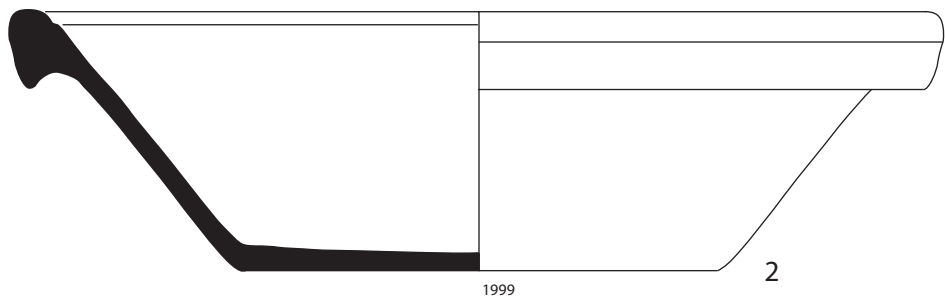
Pl. 68 – (1, 2) Pots de chambre et (3) « plat d'équipage » de la vallée de l'Huveaune.



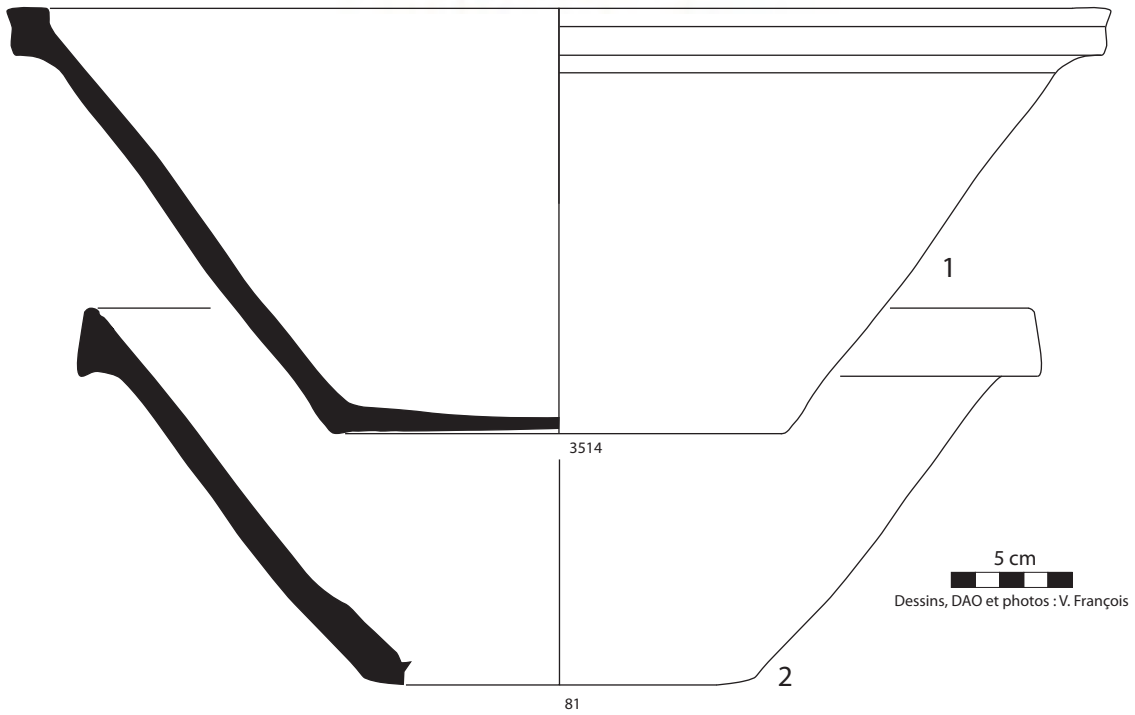
Pl. 69 – Pots de conserve glaçurés de la vallée de l’Huveaune.



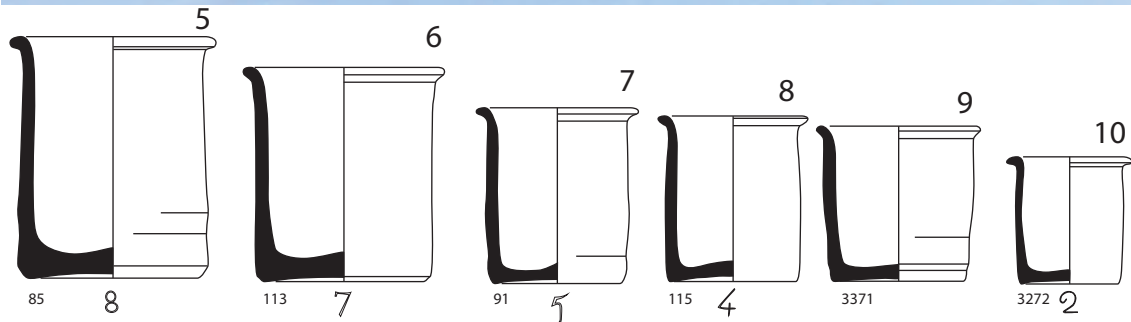
5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François



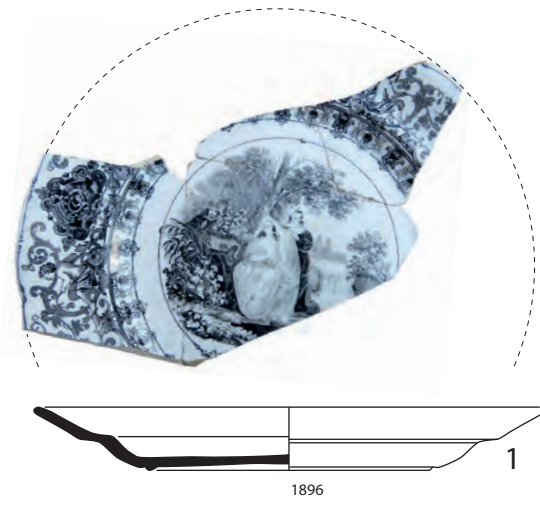
Pl. 70 – (1) Pot de conserve et (2) bassins glaçurés de la vallée de l’Huveaune.



Pl. 71 – Grands bassins glaçurés de la vallée de l’Huveaune.



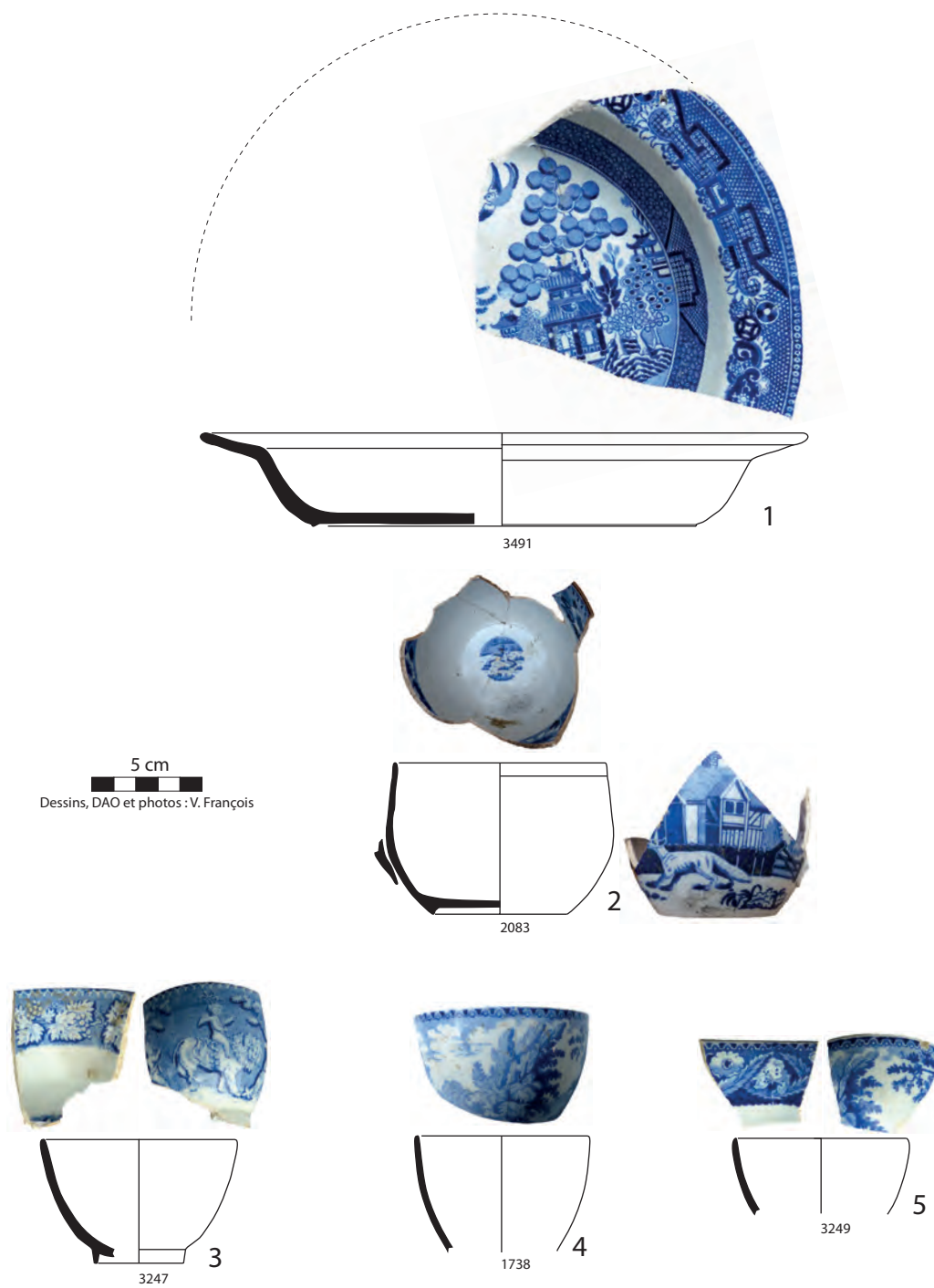
Pl. 72 – (1, 2) Bouteille en grès pour la bière de la fabrique Revol à Saint-Uze ; (3, 4) pots à pommade en faïence ; (5-10) pots à pharmacie émaillés de l'officine Dordan à Alger ; (11) pot à moutarde en faïence du Vert-Pré Raybaud à Paris.



5 cm
 Dessins, DAO et photos : V. François



Pl. 73 - (1) Assiette de faïence fine de Sarreguemines ; (2) assiette de faïence fine de Gien ; (3, 4) assiette et tasse de faïence fine de Creil-Montereau.



Pl. 74 - (1) Assiette de faïence fine, décor *Willow Pattern*, du Staffordshire ; (2) pot à lait en faïence fine de Copeland & Garrett ; (3) tasse à thé en faïence fine de William Smith & Co ; (4, 5) tasses à thé en faïence fine du Staffordshire.



Pl. 75 - (1) Lampe de mosquée dite *m'nara* de Djerba ; (2) « grande lampe » de C.-A. Rozet.



2157

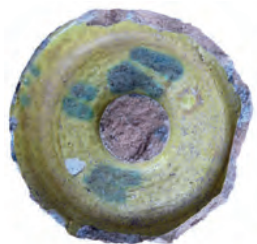
1



2156

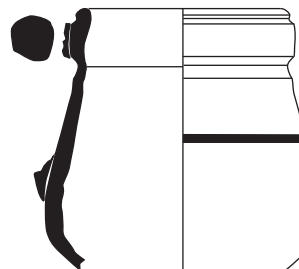
2

5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François



3388

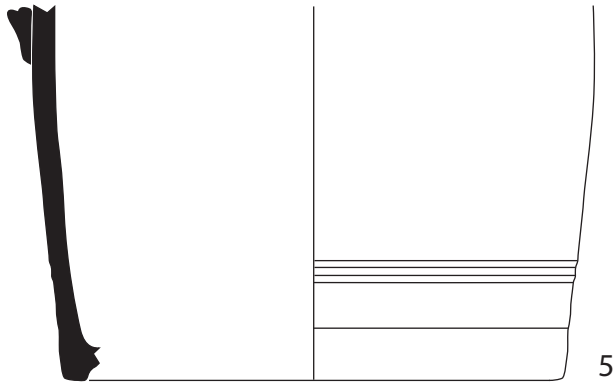
3



2155



4

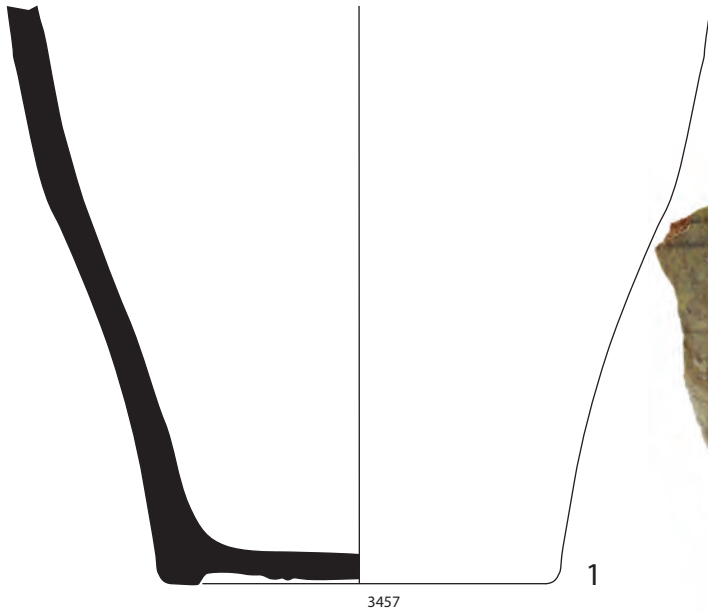


3224

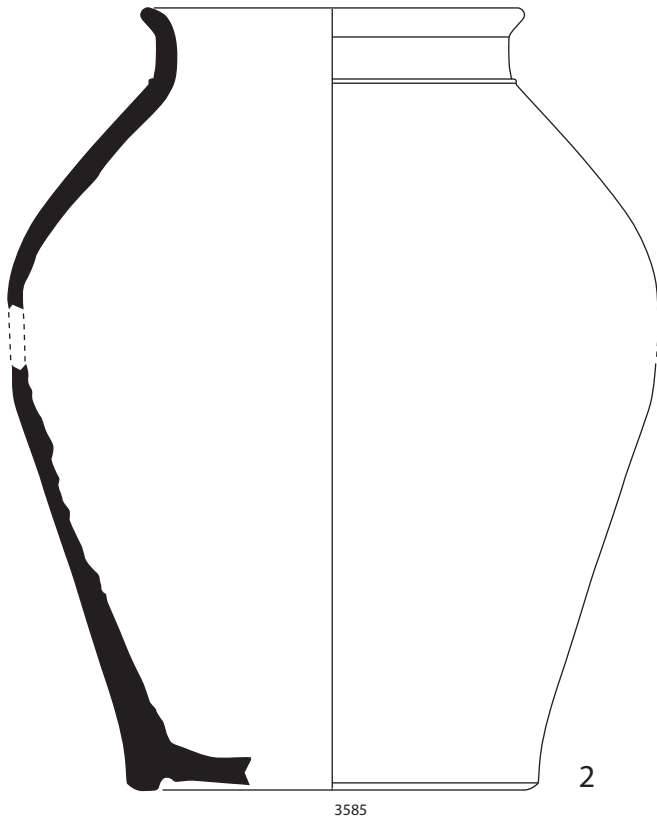
5



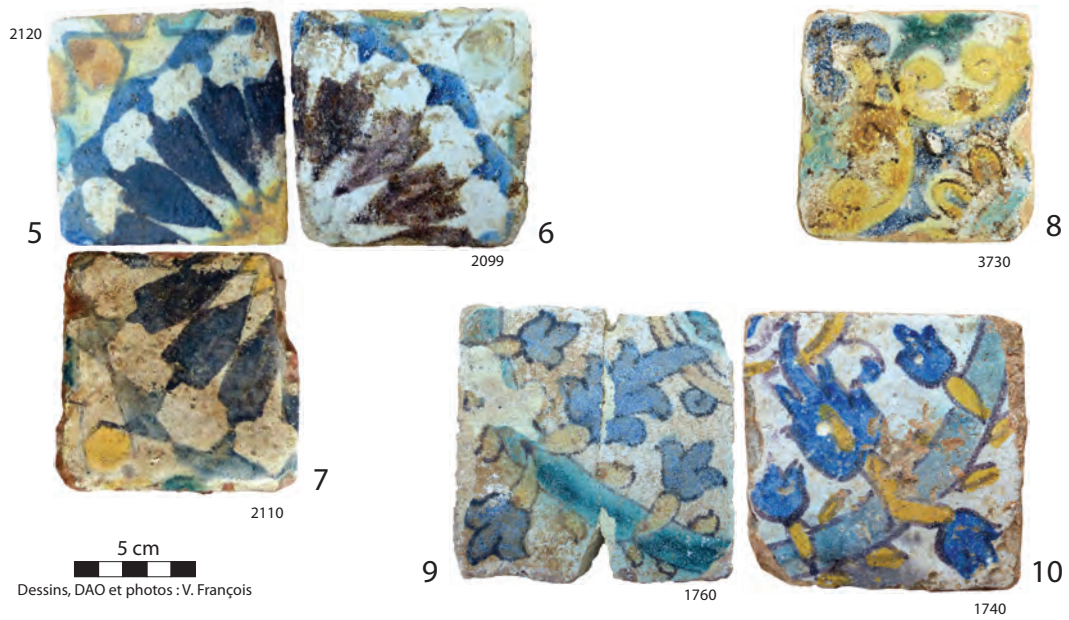
Pl. 76 - (1-3) Lampes de mosquée et petite lampe de Djerba ; (4) petit pot de Djerba ; (5) jarre de Djerba.



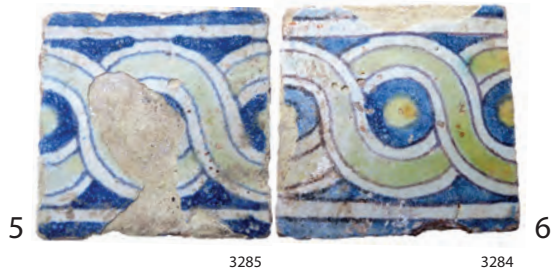
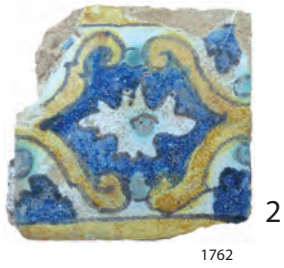
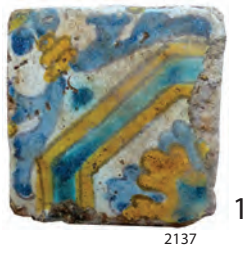
5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François



Pl. 77 - Jarres de Djerba.



Pl. 78 – (1) Carreau d'Iznik ; (2) carreau ligure ; (3, 4) carreaux vénéto-ligures ; (5-10) carreaux de Tunisie ; (11) parement de la face nord de la fontaine bâtie sur la rue VO8113 dans la Zone 8 (© CNRA/Inrap).



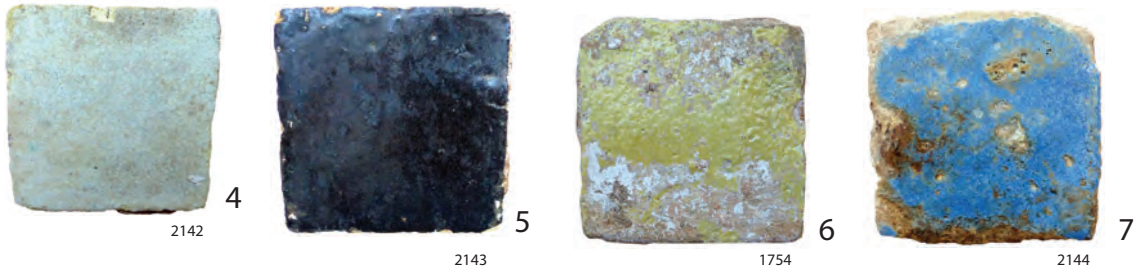
5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François



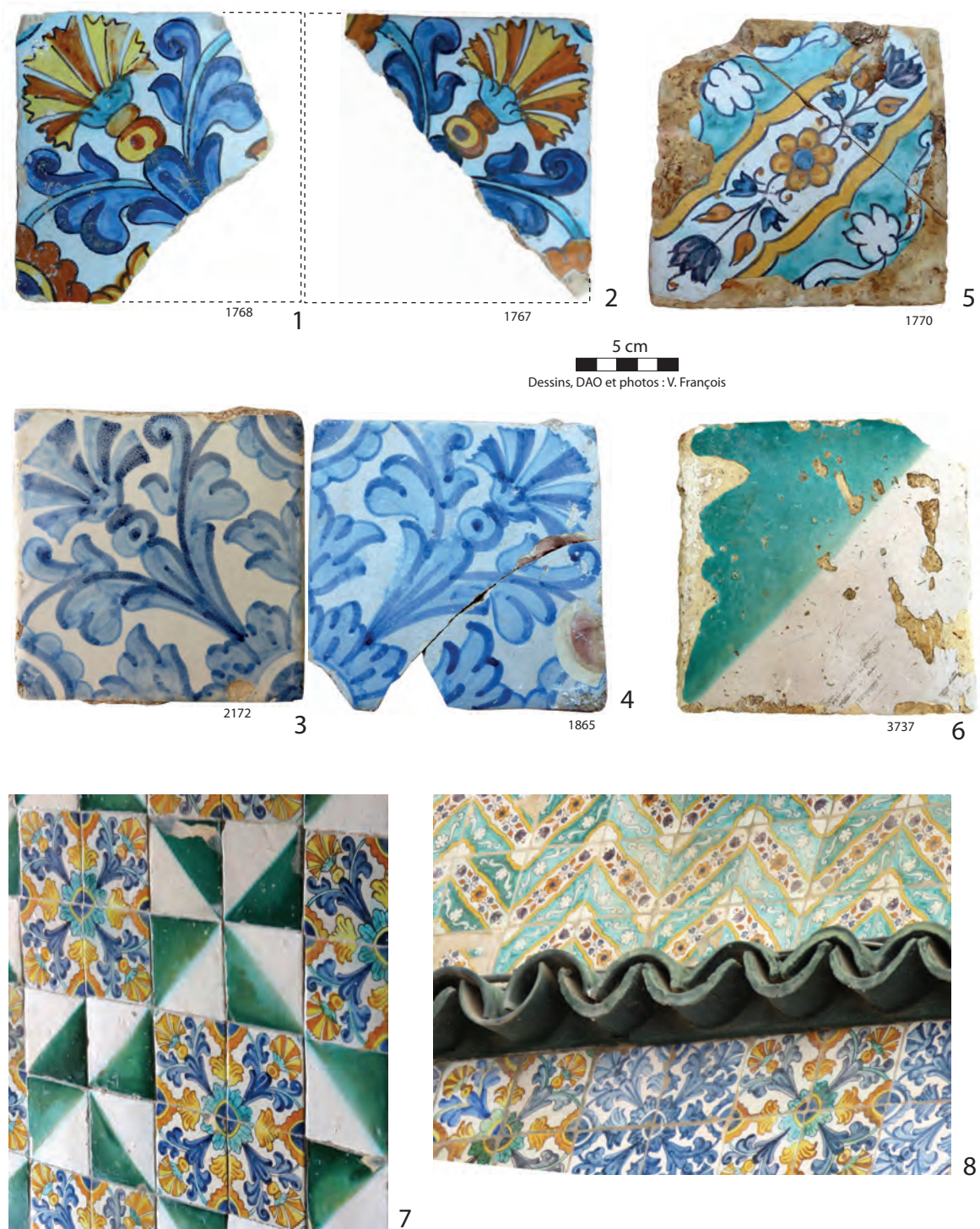
Pl. 79 – Carreaux de Tunisie.



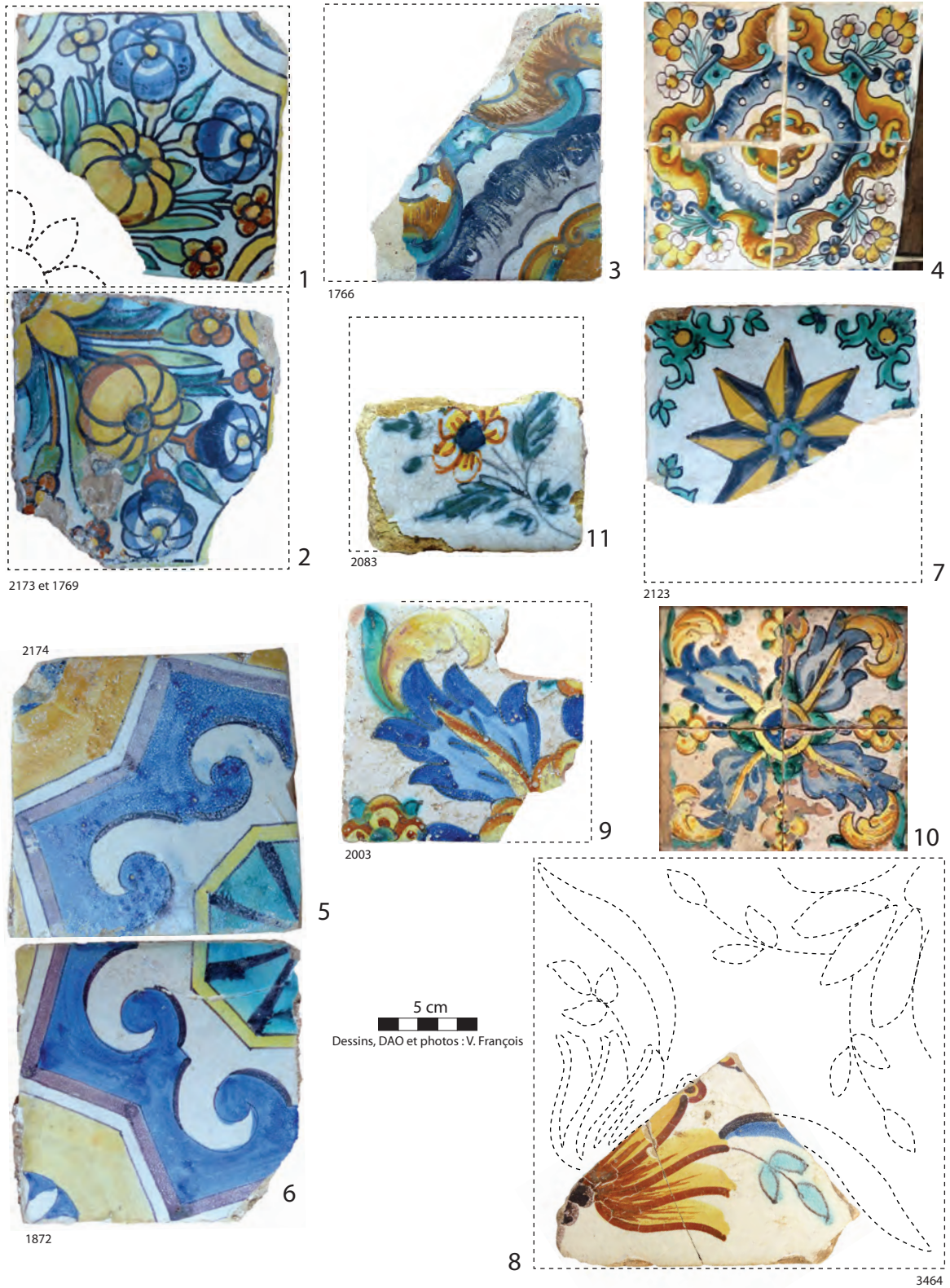
5 cm
Dessins, DAO et photos : V. François



Pl. 80 – (1-7) Carreaux de Tunisie ; (8, 9) carreaux monochromes encore en place sur les murs et le sol des latrines (PCE10222) de la mosquée al-Sayyida (© V. François).



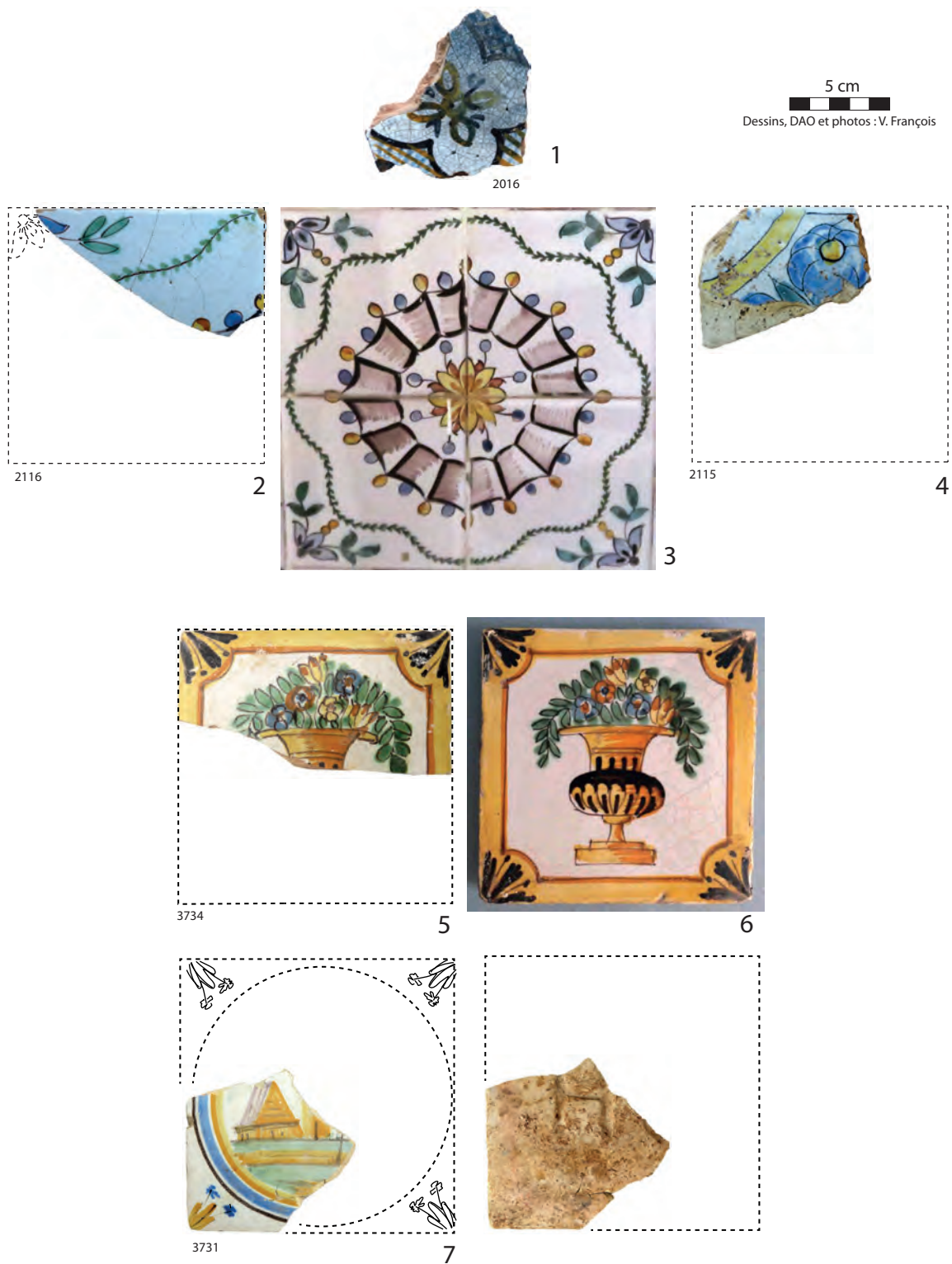
Pl. 81 – (1-6) Carreaux de Barcelone ; (7, 8) assemblages de carreaux barcelonnais à Dār al-Khadaoud al-Amia et Dār Mustafā Pacha (© V. François).



Pl. 82 - (1-8) Carreaux de Barcelone et (4) assemblage à Dār Aziza (© V. François) ; (9-11) carreaux de Valence.



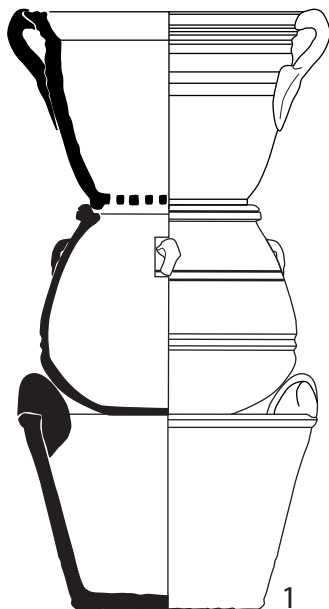
Pl. 83 - (1, 2, 4-7, 9) Carreaux de Delft ; (3, 8) carreaux de Delft à Dār Hassan Pacha et Dār al-Hamra (© V. François).



Pl. 84 – (1) Carreau napolitain ; (2, 4) carreaux d’origine indéterminé et (3) en assemblage par quatre à Dār Hassan Pacha (© V. François) ; (5-7) carreaux de Naples (?).



4



1

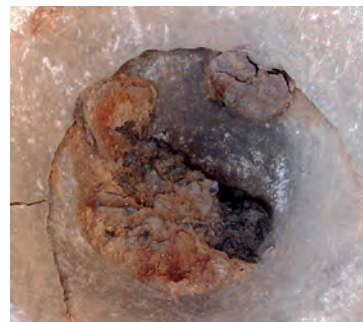


2



3

Pl. 85 – (1) Cuisson du couscous avec brasero, marmite et couscoussier ; (2) détail du tableau de Charles Guillaume Brun « Une mère algérienne et son enfant », seconde moitié du XIX^e siècle ; (3) préparation du couscous dans une maison d'Alger, photographie ancienne « Les Maures » ; (4) Ustensiles de ménage en terre cuite, gravure dans l'Atlas de C.-A. Rozet de 1833.



Pl. 86 – (1) Ateliers UNA10516 et UNA10561 avec des contenants de terre et de marbre remployés ; (2, 3) jarre en pâte claire insérée dans le sol de l'UNA10561 renfermant du sable et des éléments ferreux ; (4-5) mortier de marbre inséré dans le sol de l'UNA10561 à côté du four et contenant un amalgame ferreux. (© CNRA/Inrap).



Pl. 87 – (1) Atelier UNA10516 ; (2) le four entièrement comblé ; (3) deux marmites dans le comblement du four ; (4, 5) la lampe dans la niche ; (6) trois jarres prises dans un niveau de mortier de chaux scellant le niveau de comblement de la cave de l’atelier. (© CNRA/Inrap).

BIBLIOGRAPHIE

- ABEL, V., 2014a - Les productions naissantes des ateliers de la vallée de l'Huveaune face aux importations, milieu du XVII^e siècle. *In* : ABEL V., BOUIRON M., PARENT F. - *Fouilles à Marseille. Objets quotidiens médiévaux et modernes*. Marseille : Edition Errance, 2014, pp. 139-154 (Collection : *Etudes massaliètes* 13).
- ABEL, V., 2014b - La céramique d'usage quotidien à Marseille de 1660 à 1710 : la créativité exceptionnelle des ateliers de l'arrière-pays marseillais. *In* : ABEL V., BOUIRON M., PARENT F. - *Fouilles à Marseille. Objets quotidiens médiévaux et modernes*. Marseille : Edition Errance, 2014, pp. 155-222 (Collection : *Etudes massaliètes* 13).
- ABEL V., AMOURIC H. - Les ateliers de l'Huveaune à l'époque moderne. *In* : *Actes du 5^{ème} Colloque sur la céramique médiévale, Rabat 11-17 novembre 1991*. Rabat, 1995, pp. 84-93.
- AIOLFI, R., BUSCAGLIA, G., 1990 - *La ceramica savonese nelle raccolta civica*. Savone : Comune di Savona, 1990. 125 p.
- AÏSSAOUI Z., 2007 - *Carreaux de faïence à l'époque ottomane en Algérie*. Alger : éditions Barzakh, 2007. 144 p.
- ADIGÜZEL H., 2018 - Materials of European Origin in Ottoman Architectural Decoration : the Italian Tiles of Topkapı Palace. *In* : BERNARDINI M., TADDEI A. (éd.), *15th International Congress of Turkish Art Proceedings, Naples, Università di Napoli "L'Orientale" 16-18 September 2015*. Ankara : T.C. Kültür ve Turizm Bakanlığı, Università di Napoli "L'Orientale", Istituto per l'Oriente C.A. Nallino, 2018, pp. 21-34.
- ALBERTI A., ARTUCIO URIOSTE A., 1985 - La rajota decorativa artisanal a l'arquitectura de l'Uruguai, de finals del segle XVIII a finals del segle XIX (i III). *Butlletí Informatiu de Ceràmica*, n^o 26, avril-juin 1985. pp. 30-33.
- ALTUN A., CARSWELL J., ÖNEY G., 1991 - *Turkish Tiles and Ceramics*. Istanbul Sadberk Hanım Museum, 1991. 144 p.
- AMINE M., 1991 - *Commerce extérieur et commerçants d'Alger à la fin de l'époque ottomane (1792-1830)*. Thèse Université d'Aix-en-Provence, 1991. 2 tomes, 300 p. et 252 p.
- AMOURIC H., 2016 - *Terres du Pays d'Aubagne...20 ans de collection publique*. Nîmes : Lucie éditions, 2016. 128 p.
- AMOURIC *et al.*, 1999 : AMOURIC H., RICHEZ F., VALLAURI L. 1999 - *Vingt mille pots sous les mers. Exposition musée d'Istres, 27 mai-28 novembre 1999*. Aix-en-Provence : Edisud, 1999. 197 p.
- AMOURIC *et al.*, 2001 : AMOURIC H., VALLAURI L., VAYSSETTES J.-L. 2001 - *Vanités de faïences. Entre Provence et Languedoc, carreaux de céramiques espagnols XV^{ème}-XVIII^{ème} siècles*. Arles : Museon Arlaten, 2001. 197 p.
- AMOURIC *et al.*, 2008 : AMOURIC H., VALLAURI L., VAYSSETTES J.-L. 2008 - *Poteries d'eaux. Les eaux de la Terre, du Corps et du Ciel*. Nîmes : Lucie éditions &

Communauté d'Agglomération d'Aubagne et de l'Etoile, 2008. 351 p.

AMOURIC *et al.*, 2009 : AMOURIC H., VALLAURI L., VAYSSETTES J.-L. 2009 - *Terres de feu, de lumières et de songes... dans le Midi français X^e-XX^e siècles*. Nîmes : Lucie éditions, 2009. 409 p.

AMOURIC *et al.*, 2015a : AMOURIC H., GUIONOVA G., VALLAURI L. 2015 - Céramiques aux îles d'Amérique : la part de la Méditerranée (XVII^e-XIX^e s.). In : GONÇALVES M. J., GÓMEZ-MARTINEZ S. (éd.), *Actas do Congresso Internacional A Cerâmica medieval no Mediterrâneo, Silves 22-27 octobre 2012*. Silves : câmara municipal, 2015, pp. 440-454.

AMOURIC *et al.*, 2015b : AMOURIC H., GUIONOVA G., VALLAURI L., VOLPE T. 2015 - Hygiène collective, hygiène individuelle d'une société coloniale : Martinique et Guadeloupe, XVIII^e-XIX^e siècles. In : *In & Around, Ceramiche e comunità, Secondo convegno tematico dell'AIECM3, Faenza, Museo Internazionale delle Ceramiche 17-19 avril 2015*. Faenza : All'Insegna del Giglio, 2015, pp. 67-75.

AMOURIC *et al.*, 2016 : AMOURIC H., FRANÇOIS V., VALLAURI L. (éd.), 2016 - *Jarres et grands contenants entre Moyen Âge et Époque Moderne. Actes du Ier Congrès International thématique de l'AIECM3, Montpellier du 19 au 21 novembre 2014*. Nîmes : Lucie éditions, 2016. 337 p.

AMOURIC *et al.*, 2019 : AMOURIC H., ROMAGNAN B., VALLAURI L. 2019 - *Terres varoises X^e-XX^e siècles. Mille ans de céramique au cœur de la Provence*. Salernes, Le Muy : Terra Rossa, 2019. 20 p.

AMOURIC H., VALLAURI L., 2007 - Céramiques méditerranéennes et du Midi français dans les Colonies d'Amérique : fin XVII^e-XVIII^e s. Relecture et nouveaux apports. In : AVERY G. (éd.), *French Colonial Pottery, An International Conference, 2007*. Natchitoches, La. : Northwestern State University Press, 2007. pp. 199-257.

AMOURIC H., VALLAURI L., 2016 - Terre cuite engobée et glaçurée provençale de la vallée de l'Huveaune. In METREAU L. (dir.), *Identifier la céramique au Québec, Cahiers d'archéologie du CELAT 41*, Québec : CELAT, 2016. pp. 149-152.

AMOURIC H., VALLAURI L., 2017 - Entre Italie et Midi français 'un goût d'Italie', quoi de neuf ? *Atti del L Convegno internazionale della ceramica, Savona, Centro ligure per la storia della ceramica*, Octobre 2017. Savone. pp. 33-47.

AMOURIC H., VALLAURI L., 2018 - Marseille et le Levant ottoman : flux (?) et poussières d'échanges entre XVII^e et XX^e siècles. In : YENİŞEHİRLİOĞLU F. (éd.), *XIth Congress AIECM3 on Medieval and Modern Period Mediterranean Ceramics Proceedings, 19-24 October, Antalya*, vol. II. Ankara : Koç Üniversitesi VEKAM, 2018, pp. 47-59.

- Apogée du jelliz tunisien « Qallaline » du XVI^{ème} au XX^{ème} siècle* : Galerie Driba, avril-mai 1995. Tunis : Scripte, 1995. 46 p.
- ASLANAPA *et al.*, 1989 : ASLANAPA O., YETKİN Ş., ALTUN A. 1989 - *The Iznik Tile Kiln Excavations (The Second round : 1981-1988)*. Istanbul : Historical Research Center, 1989. 326 p.
- ATASOY N., RABY J., 1990 - *Iznik, la poterie en Turquie ottomane*. Singapour : Chêne, 1990. 384 p.
- BAKLOUTI N., 1994 - Poterie tournée et poterie modelée de Tunisie. In : *Couleurs de Tunisie, 25 siècles de céramique, Institut du Monde arabe 13 décembre 1994-26 mars 1995, Musée des Augustins, Toulouse 24 avril-31 juillet 1995*, Catalogue d'exposition : IMA, 1994, pp. 277-282, 287-289.
- BELTRÁN DE HEREDIA BERCERO J., 2014 - El Born i la cultura material de 1700. *Quarhis* 10, 2014, pp. 57-68.
- BELTRÁN DE HEREDIA BERCERO J., MIRÓ I ALAIX N., 2010 - *The Ceramics trade in Barcelona in the 16th-17th centuries*. Barcelone : Museu d'història di Barcelona, 2010. 143 p.
- BELTRANE C. *et al.*, 2014 : BELTRANE C., GELICHI S., MIHOLJEK I., 2014 - *Sveti Pavao Shipwreck. A 16th Century Venetian Merchantman from Mljet, Croatia*. Havertown : Oxbow Books, 2014. 194 p.
- BEN-AMOUCHE M., 2009 - *Dar es-Sultân. L'Algérois à l'époque ottomane*. Alger : Dar el-Bassair, 2009. 297 p.
- BEN MANSOUR A.H., 1998 - *Alger XVI^e-XVII^e siècle, Journal de Jean-Baptiste Gramaye « évêque d'Afrique »*. Paris : Edition du Cerf, 1998. 768 p.
- BENSEDDIK N., 2000 - L'Armée française en Algérie : 'Parfois détruire, souvent construire'. In : KHANOUS M., RUGGIERI P., VISMARA C. (dir.) - *L'Africa romana* 13, vol. I, Rome, 2000, pp. 768-772.
- BERTI F., 1997 - *Storia della ceramica di Montelupo. Uomini e fornaci in un centro di produzione dal XIV al XVIII secolo. Volume Secondo. Le ceramiche da mensa dal 1480 alla fine del XVIII secolo*. Montelupo Fiorentino : Aedo, 1997. 454 p.
- BERTI G., 1997 - Ingobbiate e graffite di area pisana, fine XVI-XVII secolo. *Atti XXVII Convegno Internazionale della ceramica Albisola*, 1997, pp. 355-392.
- BERTI G., TONGIORGI E., 1982 - Aspetti della produzione pisana di ceramica ingobbiate. *Archeologia Medievale*, IX, 1982, pp. 141-174.
- BIKIĆ V., 2003 - *Belgrade Ceramics in the 16th-17th Century*. Belgrade : Arheološki Insistut, 2003. 187 p.
- BİLGİ H., 2006 - *Kütahya Tiles and Ceramics. Pottery in the Suna & İnan Kıraç Collection, Pera Museum*. Istanbul : Pera Museum, 2006. 226 p.
- BLAKE H., 1981 - Pottery Exported from Northwest Italy between 1450 and 1830 : Savona, Albisola, Genoa, Pisa and Montelupo. In : BARKER G., HODGES R. (éd.) - *Archaeology and Italian Society*,

Prehistoric, Roman and Medieval Studies. BAR International Series 102, 1981, pp. 99-124.

BLITZER H., 1990 - ΚΟΡΩΝΕΙΚΑ. Storage-Jar Production and Trade in the Traditional Aegean. *Hesperia*, 59, 1990, pp. 675-711.

BÖHLENDORF-ARSLAN B., 2002 - Ein neuer typ der Çanakkaleware. *Izmir : Sanat Tarihi Sempozyumu*, 2002, pp. 31-43.

BOUMEDIENE R., 1984 - *Casbah. Architecture et urbanisme 1984 : exposition à la Galerie du Musée National des Beaux-Arts d'Alger, du 10 décembre 1984 au 10 mars 1984*. Alger : OREF-GAM, 1984. 190 p.

BOYER P., 1963 - *La vie quotidienne à Alger à la veille de l'intervention française*. Paris : Hachette, 1963. 268 p.

BROILO F.A., 2013a - New directions in the study of the Italian majolica pottery a la turchesca known as 'Candiana'. *Thema : Open Access Research Journal for Theatre, Music, Arts*, 2013, pp. 37-50. [Source internet : www.thema-journal.eu/index.php/thema/article/download/16/51]

BROILO F.A., 2013b - Copies and originals: some little known Italian imitations of ottoman pottery in the Albrizzi collection. In : HITZEL F. (éd.), *14th International Congress of Turkish Art Proceedings*. Paris : Collège de France, 2013, pp. 203-210.

BROUGHTON Miss, 1924 - Six années de séjour à Alger (1806-1812), extraits pu-

bliés par J. Bardoux, La vie d'un Consul auprès de la Régence d'Alger. *Revue Africaine*, 65, 1924, pp. 259-286.

BROUSSAUD A., 1930 - *Les carreaux de faïence peints dans l'Afrique du Nord*. Paris : Plon, 1930. 19 p.

BROUILLAUD S., HORRY A., 2016 - Remèdes et médicaments au début du XX^e siècle. L'apport d'un dépotoir de la métropole lyonnaise. *Archéopages Médécines*, 43, 2016, pp. 72-79.

CAMEIRANA A., 1970 - La 'Terraglia' nera ad Albisola all'inizio dell'800. *Atti III Convegno Internazionale della Ceramica*, Albisola, 1970, pp. 63-115.

CAMEIRANA A., 1977 - La ceramica albisolese a 'taches noires', nota introduttiva. *Atti X Convegno Internazionale della Ceramica*, Albisola, 1977, pp. 277-293.

CAMEIRANA A. (dir.), 1990 - *Antica maiolica savonese. Collezione Principe Arimberto Boncompagni Ludovisi*. Savone : Comune di Savona, 1990. 124 p.

Carnet de notes : Sur un chemin d'argiles. Potiers et faïenciers en haute vallée de l'Huveaune, Saint-Zacharie, Auriol, Roquevaire. Productions des XIX^e et XX^e siècles – archéologie : exposition, Auriol, 2003. Auriol : Musée Martin Duby, 2003, 143 p.

CARSWELL J., 1995 - *Chinese Ceramics in the Sadberk Hanım Museum*. Istanbul : Vehbi Koç Foundation, 1995. 146 p.

- CARSWELL J., 2012 - *Iznik Pottery*. Londres : The British Museum Press, 2012. 128 p.
- CASTIER A., 2008 - *Catalogue des céramiques de Palais des Beaux-Arts de Lille*. Lille : Palais des Beaux-Arts de Lille, 2008. 514 p.
- CERDÀ I MELLADO J.A., 2014 - *Azulejos, paneles y socarrats de la Colección Mascort, Girona*. Torroella de Montgrí : Fundació Mascort, 2014. 349 p.
- CHANESAZ M. *et al.*, 2018 - CHANESAZ M., DARDAILLON E., DAVID J.-C. (dir.), 2018 - *L'artisanat du métal à Alep. Héritage et postérité*. Beyrouth : Presses de l'IFPO, 2018. 208 p.
- CHERGUI S., 2009 - Les morisques et l'effort de construction d'Alger aux XVII^e et XVIII^e siècles. *Cahiers de la Méditerranée* [en ligne], 79, 2009, pp. 303-317.
- CHERGUIS., 2011 - *Les mosquées d'Alger. Construire, gérer et conserver (XVI^e-XIX^e siècles)*. Paris : PUPS, 2011. 311 p.
- CHERIFF-SEFFADJ N., 2008 - *Les bains d'Alger durant la période ottomane (XVI^e-XIX^e siècles)*. Paris, PUPS, 2008. 450 p.
- CIARDO M., 2001 - Il gusto per I pavimenti in maiolica e la loro produzione mostra di mattonelle maiolicate (secc. XVIII-XIX). Cutrofiano, Museo Comunale della Ceramica, 4-26 agosto 2001. In : MATTEO S. (éd.), *Museo della Ceramica di Cutrofiano, Quaderno 6*, 2001, pp. 35-98.
- CLAMER *et al.*, 2013 : CLAMER C., PRAG K., HUMBERT J.-B. 2013 - *Colegio del Pilar. Excavations in the Christian quarter 1996. Medieval Jerusalem intra-muros*. (Cahiers de la Revue Biblique 88 ; Series Archaeologica 1). Leuven, Paris, Bristol : Peeters, 2013. 168 p.
- COLL CONESA P.J., 2009 - *La cerámica valenciana (apuntes para una síntesis)*. Valence : Asociacion valenciana de ceramica, 2009. 302 p.
- COMBÈS J.-L., LOUIS A., 1967 - *Les potiers de Djerba*. Tunis : Publication du Centre des Arts et Traditions Populaires, 1967. 310 p.
- COPELAND R., 1999 - *Spodes's Willow Pattern*. Londres : Sudia Vista, 1999. 182 p.
- COURANJOU J., 2003 - Existence à Alger de deux carreaux d'origine indéterminée, copies de modèles hispaniques. *Butlletí Informatiu de Ceràmica*, n° 78-79, 2003, pp. 4-6.
- COURANJOU J., 2008a - *Les carreaux de faïence de la Régence turque d'Alger, Carreaux d'origines diverses ou indéterminées*. [Source internet : <http://arts.medit.occ.pagesperso-orange.fr/div.html>]
- COURANJOU J., 2008b - *Les carreaux de faïence de la Régence turque d'Alger. Les carreaux tunisiens*, 2008. [Source internet : <http://arts.medit.occ.pagesperso-orange.fr/div.html>]
- COURANJOU J., 2008c - *Les carreaux de faïence de la Régence turque d'Alger. Les*

carreaux hispaniques de Valence, 2008.
[Source internet : <http://arts.medit.occ.pagesperso-orange.fr/div.html>]

COURANJOU J., 2008d - *Les carreaux de faïence de la Régence turque d'Alger. Les carreaux hispaniques de Barcelone*, 2008.
[Source internet : <http://arts.medit.occ.pagesperso-orange.fr/div.html>]

COURANJOU J., 2008e - *Les carreaux de faïence de la Régence turque d'Alger. Les carreaux italiens de Naples*, 2008.
[Source internet : <http://arts.medit.occ.pagesperso-orange.fr/div.html>]

COURANJOU J., 2008f - Exceptions algériennes : carreaux catalans de la Régence turque d'Alger (1518-1830) rarissimes ou inconnus en leur pays d'origine. *Butlletí Informatiu de Ceràmica*, n° 96-97, janvier-juin 2008, pp. 30-45.

COYSH A.W., HENRYWOOD R.K., 2001 - *The Dictionary of Blue and White Printed Pottery 1780-1880, Vol. I*. Woodbridge : Antique Collectors' Club, 1982, rééd. 2001. 420 p.

CRESTI F., 1982 - Alger 1830-1860 : l'affrontement entre les « deux villes ». *Urbi*, VI, 1982, pp. XVI-XXIV.

DAVIE M., 2009 - La construction nationale et l'héritage ottoman au Liban. *In* : DAVID J.-C., MÜLLER CELKA S. (éd.), *Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires, 3^{ème} atelier (26 novembre 2009) : Les héritiers de l'empire ottoman*

et l'héritage refusé. Rencontres scientifiques en ligne de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon, 2009, pp. 2, 3.

[Source internet <http://www.mom.fr/3eme-atelier.html>]

DE GRAMMONT H.-D., 1887 - *Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830)*. Paris : E. Leroux (éd.), 1887. 332 p.

DE GRAMMONT H.-D., 1890 - *Correspondance des consuls d'Alger (1690-1742)*. Alger : A. Jourdan, 1890. 293 p.

DE HAËDO DIEGO, 1998 - *Topographie et histoire générale d'Alger*. MONNE-REAU, Dr., BERBRUGGER A. (trad.). Paris : Editions Bouchène, 1998. 238 p.

DELPHIN G., (trad., éd.), 1922 - Histoire des Pachas d'Alger de 1515 à 1745. Extrait d'une chronique indigène. *Journal Asiatique*, avril-juin 1922, pp. 161-233.

de VINCENZ A., sous presse - Porcelain and Ceramic Vessels of the Ottoman Period from the Ancient Police Station in Jaffa, Israel. *In* : ARBEL, Y., Excavations at the Ottoman Compound (kishle) of Jaffa. The Jaffa Cultural Heritage Series, BURKE A.A., PEILSTOECKER M. (éd.). Münster : Ägypten und Altes Testament, eds S. Wimmer & W. Zwickel, Ugarit Verlag, sous presse.

DEVOULX A., 1852 - *Tachrifat. Recueil de notes historiques sur l'administration de l'ancienne Régence d'Alger*. Alger : Impr. du gouvernement, 1852. 99 p.

- DEVOULX A., 1870 - *Les édifices religieux de l'ancien Alger*. Alger : Typographie Bastide, 1870. 265 p.
- DEVOULX A., 1871 - Chronique. *Revue Africaine*, 15, 1871, pp. 395-400.
- DEVOULX A., 1872a - Relevé des principaux Français qui ont résidé à Alger de 1686 à 1830. *Revue africaine*, 16, 1872, pp. 357-387, 420-450.
- DEVOULX A., 1872b - *Le registre des prises maritimes : document authentique et inédit concernant le partage des captures amenées par les corsaires algériens*. Alger : A. Jourdan, 1872. 111 p.
- DEVOULX A., 1876 - Alger, Etudes archéologiques et topographiques sur cette ville aux époques romaine (Icosium), arabe (Djezaïr Beni-Maz'renna), et turque (El-Djezaïr). *Revue Africaine*, 20, 1876, pp. 57-73.
- DIEULEFET G., 2013 - *Les voies détournées du commerce en Méditerranée : constantes portuaires et commerce interlope de la mer des Baléares à la mer Tyrrhénienne (XV^e-XVIII^e siècles)*. Nouveaux apports céramologiques. Thèse de doctorat AMU, 2013. 2 volumes
- DONATONE G., 1997 - *La Raggiola napoletana. Pavimenti e rivestimenti maiolicati del Seicento all'Ottocento*. Naples : Grimaldi & C. Editori, 1997. 267 p.
- EDELSTEIN, G., AVISSAR, M., 1997 - A Sounding in Old Acre. *'Atiqot*, XXXI, 1997, pp. 129-136.
- EMERIT E., 1940 - Un astronome français à Alger en 1729. *Revue africaine*, 84, 1940, pp. 248-256.
- EMERIT E., 1952 - Les quartiers commerçants d'Alger à l'époque turque. *Algeria, nouvelle série*, 25, 1952, pp. 6-13.
- ERICANI G., 1990 - Maioliche 'alla turchesca'. La porcellana tenera. In ERICANI G., MARINI P. (dir.), *La ceramica nel Veneto. La Terraferma dal XIII al XVIII secolo*. Vérone : Arnoldo Mondadori Editore, 1990, pp. 233-247.
- ERZINI N., VERNOIT S., 2009 - Imari Porcelain in Morocco. *Muqarnas*, 26, 2009, pp. 161-180.
- ESQUER G., 1929 - *Iconographie historique de l'Algérie depuis le XVI^e siècle jusqu'en 1871*. Paris : Pion, 1929, vol. II. 111 p.
- EUDEL P., 1902 - *L'orfèvrerie algérienne et tunisienne*. Alger : A. Jourdan, 1902. 543 p.
- FERAUD L.-C., 1872 - Les corporations de Métiers à Constantine avant la conquête française. *Revue Africaine*, 16, 1872, pp. 452-454.
- FERAUD L.-C., 1876 - Les trois attaques des Espagnols contre Alger au XVIII^e siècle. *Revue Africaine*, 20, 1876, pp. 300-319.
- FOY D. *et al.*, 1986 : FOY D., RICHEZ F., VALLAURI L. 1986 - La céramique en usage dans l'atelier de verrier de Roquefeuille (Pourrières, Var) : exemple de dépôt domestique de la première moitié du

XVIII^e siècle. *Archéologie du Midi Médiéval*, IV, 1986, pp.135-149.

FRANÇOIS V., 2002 - Production et consommation de vaisselle à Damas à l'époque ottomane. *Bulletin d'Etudes Orientales*, LIII-LIV, Supplément Citadelle de Damas, 2001-2002, pp. 157-170.

FRANÇOIS V., 2005 - Tabak, ibrik, fincan et autres pots d'époque ottomane au Bilâd al-Châm. *Turcica*, 37, 2005, pp. 281-308.

FRANÇOIS V., 2008 - Jarres, terrailles, faïences et porcelaines dans l'Empire ottoman (XVIII^e-XIX^e siècles). *Turcica*, 40, 2008, pp. 81-120.

FRANÇOIS V., 2011 - Assemblages de céramiques du début XV^e et du XVIII^e siècle à Damas. *Journal of Western Asiatic Studies, Al-Rafidan*, XXXII, 2011, pp. 294-329.

FRANÇOIS V., 2013 - European Pottery Imports in Ottoman Bilad al-Sham (18th-19th centuries) : Archaeological Data and Written Sources. In : HITZEL F. (éd.), *14th International Congress of Turkish Art Proceedings*. Paris : Collège de France, 2013, pp. 317-325.

FRANÇOIS V., 2015 - 'Occidentalisation' des vaisseliers des classes populaires dans l'Empire ottoman au XVIII^e siècle. In : VROOM J. (éd.), in *Medieval and Post-Medieval Ceramics in the Eastern Mediterranean, Fact and Fiction*. Turnhout : Brépols, 2015, pp. 91-115.

FRANÇOIS V., 2017 - Fragments d'histoire II : la vaisselle de table et du quoti-

dien à Nicosie au lendemain de la conquête ottomane. *Bulletin de Correspondance Hellénique* 141, 2017, pp. 353-387.

FRANÇOIS V., 2018 - Quelle place pour la faïence de Sarreguemines dans l'Empire ottoman à la fin du XIX^e siècle ? In *Fabriqué à Sarreguemines. L'exportation des produits de la faïencerie*. Sarreguemines : Musée de la faïence, 2018, pp. 30-45.

FRANÇOIS V., 2019 - Céramiques de la Régence turque d'Alger (1518-1830) et du début de l'occupation française. In PARENT F., FRANÇOIS V., *Céramique des dynasties berbères et arabes médiévales et de la Régence turque d'Alger*. Rapport final d'intervention de l'INRAP à Alger. Nîmes : Inrap Méditerranée, 2019.

FRANÇOIS V., ERSOY A., 2011 - Fragments d'histoire : la vaisselle de terre dans une maison de Smyrne au XVIII^e siècle. *Bulletin de Correspondance Hellénique* 135, 2011, pp. 377-419.

FRULIO *et al.*, 2016 – FRULIO M., FOCHESATI M., FONTANA L. (éd.), 2016 – *Pottery on Board : Fontana, Alfieri, Luzzati e la ceramica di Albisola a bordo dei transatlantici Italiani*. Albisola : Vanillae-dizioni, 2016. 144 p.

GEROLYMATOU K., 2019 – Glazed tiles on the pavements of the churches in Greece. The distinctive case of a Post-Byzantine church in Mani. *Archaeologia Postmedievale*, 23, 2019, pp. 141-155.

GODER W. *et al.*, 1984 - *Meissen. La découverte de la porcelaine européenne en*

- Saxe, J.F. *Böttger 1709-1736*. Paris : Pygmalion, 1984. 370 p.
- GÖK S., 2015 - İzmir'in Ticari Yaşamında Osmanlı ve Avrupa Seramiklerinin Yeri. In ERSOY A., GÖZDE Ş. (éd.), *Smyrna / İzmir Kazı ve Araştırmaları, I. Çalıştay bildirileri*. Istanbul : Yayınları, 2015, pp. 61-78.
- GÖK S., 2018 - Sixteenth-Nineteenth Century Italian Ceramics from the Agora of Smyrna. In BERNARDINI M., TADDEI A., (éd.), *15th ICTA, Proceedings*. Ankara : Ministry of Culture and Tourism, Republic of Turkey, 2018, pp. 311-321.
- GOUIN P., VOGT C., 2002 - Les pithoi de Margaritès (Crète). *Techniques et culture*, 38, La Céruse, mars 2002, pp. 1-20. [Source internet : <http://tc.revues.org/document1084.html>]
- GUILLEME-BRULON D., 1995 - *La faïence fine française 1750-1867*. Paris : Editions Massin, 1995. 138 p.
- GUIONOVA G., 2005 - État de la recherche archéologique concernant la période ottomane en Bulgarie. *Turcica*, 37, 2005, pp. 267-279.
- GUIONOVA G., 2009 - La production potière en Bulgarie à l'époque ottomane : rupture ou continuité ? ». In : ZOZAYA J., RETUERCE M., HERVAS M.A. et al., (éd.), *Actas del VIII Congreso Internacional de Cerámica medieval en el Mediterráneo, Ciudad Real-Almagro, 27 février-3 mars 2006, Tome I*. Madrid : Asociación Española de Arqueología Medieval, 2009, pp. 215-224.
- GUIONOVA G., 2016 - Jarres de conserve pour rachel, petmez et turchia en Bulgarie aux XVII^e-XIX^e siècles. In : AMOURIC H., FRANÇOIS V., VALLAURI L. (éd.), *Jarres et grands contenants entre Moyen Âge et Epoque moderne*. Nîmes : Lucie Editions, 2016, pp. 49-57.
- GUŠTIN et al., 2008 : GUŠTIN M., BIKIĆ V., MILEUSNIĆ Z., 2008 - *Ottoman Times. The Story of Stari Bar, Montenegro*. Koper : Založba Annales, 2008. 198 p.
- HAHN M., 1997 - Modern Greek, Turkish and Venetian Periods. In : HALLAGER E. et B.P. (éd.), *The Greek-Sweedish Excavations at the Agia Aikaterini Square, Kastelli, Khandia 1970-1987*, vol. I.
- HAYES J.W., 1999 - *Excavations at Saraçhane in Istanbul, Volume 2 The Pottery*. Princeton : Princeton University Press and Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1999. 455 p.
- HILDYARD R., 1999 - *European Ceramics*. Londres : V&A Publications, 1999. 144 p.
- HITZEL F., 2010 - Osman Hamdi Bey et les débuts de l'archéologie ottomane. *Turcica*, 42, 2010, pp. 167-190.
- HITZEL F., JACOTIN M., 2005 - *Iznik. L'aventure d'une collection*. Paris : Editions de la Réunion des musées nationaux, 2005. 333 p.

- HOEXTER M., 1983 - Taxation des corporations professionnelles d'Alger à l'époque turque. *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 36, 1983, pp. 19-39.
- HUME I.N., 2001 - *If These Pots Could Talk*. Hanovre et Londres : Chipstone Foundation, 2001. 453 p.
- IONAS I., 2000 - *Traditional Pottery and Potters in Cyprus. The Disappearance of an Ancient Craft Industry in the 19th and 20th Centuries*. Singapore, Sydney, Ashgate : Aldershot, Burlington USA, 2000. 273 p.
- JARETT C., 2016 - Faïence britannique. *In* : METREAU L. (dir.), Identifier la céramique au Québec, *Cahiers d'archéologie du CELAT* 41, Laval, 2016, pp. 203-209.
- JULIEN L., 1991 - *L'art de la faïence à Moustiers, XVII^e-XVIII^e-XIX^e*. Aix-en-Provence : Edisud, 1991. 255 p.
- JÖRG C.J.A., 2003 - La manufacture et le commerce de la porcelaine sous Kangxi. *In* : *L'Odyssée de la porcelaine chinoise*. Paris : Musée de Sèvres, 2003, pp. 91-101.
- KADDACHE M., 1951 - Alger, Algérie : *documents algériens*. Série culturelle : Alger. La casbah sous les Turcs. Documents algériens, 1951, s.p. [Source en ligne ; http://alger-roi.fr/Alger/documents_algeriens/culturel/pages/55_casbah_turcs.htm].
- KALT M., 2010 - *La Faïence fine de Creil, 1797-1895, Album des collections du musée Gallé-Juillet*. Creil : Ville de Creil, 2010. 108 p.
- KIEL M., 2005 - Un héritage non désiré : le patrimoine architectural islamique ottoman dans l'Europe du Sud-Est, 1370-1912. *Études Balkaniques*, 12, 2005, pp. 15-82.
- KINGSLEY S., FRANÇOIS V., à paraître - Rogues and Renegades : A Ceramic Cargo from a Barbary Coast Shipwreck of the first half of the 18th century (Site T3D). *XIII^{ème} Congrès AIECM3, Grenade, 8/11/21-13/11/21, à paraître*
- KLEIN H., 1912 - *Le vieil Alger et sa banlieue, Feuilles d'El-Djezaïr*, III. Alger : Imprimerie orientale Fontana Frères, 1912. 121 p.
- KONTOGIANNIS *et al.*, 2015 : KONTOGIANNIS N., GRIGOROPOULOU I. M., BARMPARITSA E., SAKKARI S., MOUTAFI I., LAGIA A., KARALI L., 2016 – From Mosque to Church and Back Again : Investigating a House of Faith in Post-Medieval Pylos. *Hesperia*, 84, 2016, pp. 771-856.
- LABONTE-LECLERC M., 2016 – Creamware. *In* : METREAU L. (dir.), Identifier la céramique au Québec, *Cahiers d'archéologie du CELAT* 41, Laval, 2016, pp. 225-230.
- LAHAUSSOIS C., 1998 - *Faïences de Delft*. Paris : RMN, Sèvres musée national de céramique, 1998. 311 p.
- LANE E.W., 1860 - *An Accounts of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*. John Murray : Londres, 1860. 619 p.
- LAPLAUD R., 2004 - *Les céramiques du nord Drôme*. Saint-Uze, 2004. 160 p.

- LAUGIER DE TASSY J. P., 1725 - *Histoire du Royaume d'Alger, avec l'état présent de son gouvernement, de ses forces de terre et de mer, de ses revenus, police, justice, politique et commerce. Un diplomate français à Alger en 1724*. Amsterdam : du Sauzet, H., 1725. 348 p.
- LESPEDES R., 1930 - *Alger : étude de géographie et d'histoire urbaines*. Paris : Librairie Félix Alcan, 1830. 860 p.
- LESSORE A. E., WYLD W., 1835 - *Voyage pittoresque dans la Régence d'Alger*. Paris, 1835. 20 p., 90 pl. [Source internet : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8553012t/f61.vertical>]
- LIAROS N., 2016 - Post-Medieval large jars (pithos) production on the island of Chios in the East Aegean Sea. In : AMOURIC H., FRANÇOIS V., VALLAURI L. (éd.), 2016 – *Jarres et grands contenants entre Moyen Âge et Époque Moderne. Actes du 1^{er} Congrès International thématique de l'AIECM3, Montpellier du 19 au 21 novembre 2014*. Nîmes : Lucie éditions, 2016, pp. 59-70.
- LIAROS N., 2018 – Late Ottoman Tableware from Didymoteicho and some Notes on Pot's Form, Function and Identity. In : YENİŞEHİRLİOĞLU F. (éd.), *XIth Congress AIECM3 on Medieval and Modern Period Mediterranean Ceramics Proceedings, 19-24 October, Antalya, vol. II*. Ankara : Koç Üniversitesi VEKAM, 2018, pp. 203-216.
- LONG L., HOYAN A., 2003 - Epave Courtaide 2 (île de Porquerolles, Drassm 42/96). In : *Bilan scientifique du Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-marines, 1998*, Ministère de la Culture et de la Communication, 2003, pp. 46-48.
- LORY C., 1985 - *Le sort de l'héritage ottoman en Bulgarie. L'exemple des villes bulgares 1878-1900*. Istanbul : Isis, 1985. 235 p.
- LOUHICHIA., 1994 - La céramique de Qalalaine. In : *Couleurs de Tunisie, 25 siècles de céramique, Institut du Monde arabe 13 décembre 1994-26 mars 1995, Musée des Augustins, Toulouse 24 avril-31 juillet 1995*. Paris : IMA, 1994, pp. 183-253.
- LOVICONI D., 1994 - *Faïences de Tunisie*. Aix-en-Provence : Edisud, 1994. 140 p.
- MASSON P., 1903 - *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793) (Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc)*. Paris : Hachette, 1903. 678 p.
- MCPHILLIPS S., 2016 - Harnessing Hydraulic Power in Ottoman Syria : Water Mills and the Rural Economy of the Upper Orontes Valley. In : MCPHILLIPS S., WORDSWORTH P.D. (éd.), *Landscapes of the Islamic World : Archaeology, History and Ethnography*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 2016, pp. 143-166.
- MEROUCHE L., 2002 - *Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane I. Monnaies, prix et revenus 1520-1830*. Paris : Editions Bouchene, 2002. 354 p.

- MILANESE M. *et al.*, 1994 - MILANESE M., BIAGINI M., VENTURA D., 1994 - La ceramica « à taches noires » : un indicatore dell'archeologia postmedievale mediterranea. *Atti XXVII Convegno Internazionale della Ceramica, « La ceramica postmedievale in Italia. Il contributo dell'archeologia »*, Albisola, 27-29 mai, 1994, pp. 337-354.
- MILWRIGHT M., 2000 - Pottery of Bilad al-Sham in the Ottoman Period : A Review of the Published Archaeological Evidence. *Levant*, 32, 2000, pp. 189-208.
- MILWRIGHT M., 2010 - *An Introduction to Islamic Archaeology*. Edimbourg : Edinburgh University Press, 2010. 260 p.
- MILWRIGHT M., 2012 - Metalworking in Damascus at the End of the Ottoman Period : An Analysis of the Qāmūs al-Şinā'āt al-Shāmiyya. In : PORTER V., ROSSER-OWEN M. (dir.), *Metalwork and Material Culture in the Islamic World. Art, craft and text*. Londres et New-York : I.B. Tauris, 2012, pp. 265-280.
- MISSOUM S., 2003 - *Alger à l'époque ottomane*. Aix-en-Provence : Edisud, 2003. 279 pp.
- Moniteur algérien, Journal officiel de la colonie*, 1845.
- MOORE V., 2005 - La ceramica marmorizzata in Toscana (1550-1650). *Azulejos. Rivista di Studi Ceramici. Produzione, Consumo, Commercio in età Postclassica*, 2, 2005, pp. 187-196.
- MUNARINI M., 1990 - Maiolica Berrettina. In : ERICANI G., MARINI P. (dir.), *La ceramica nel Veneto. La Terraferma dal XIII al XVIII secolo*. Vérone : Arnoldo Mondadori Editore, 1990, pp. 209-217.
- MURATORES P. *et al.*, 2003 : MURATORES P., VENAUD G., CARRAZE F. [et al.] (dir.) - *Carnet de notes : Sur un chemin d'argiles. Potiers et faïenciers en haute vallée de l'Huveaune, Saint-Zacharie, Auriol, Roquevaire. Productions des XIX^e et XX^e siècles-archéologie. Catalogue d'exposition*. Auriol : Musée Martin DUBY, 2003. 143 p.
- OULD CADI MONTEBOURG L., 2006 - *Alger, une cité turque au temps de l'esclavage à travers le Journal d'Alger du père Ximénez, 1718-1720*. E.T.I.L.A.L.: Université Paul Valéry-Montpellier III, 2006. 480 p.
- ÖZKUL FINDIK N., 2001 - *Iznik Roma Tiyatrosu Kazı Buluntları (1980-1995) Arasındaki, Osmanlı Seramikleri*. Ankara : Kültür Bakanlığı, 2001. 422 p.
- PANZAC D., 2003 - L'approvisionnement des villes d'Afrique du Nord par la voie maritime au XVIII^e siècle. In : MARIN B., VIRLOUVET C. (dir.), *Nourrir les cités de Méditerranée Antiquité-Temps Modernes*. Paris : Maisonneuve & Larose-MMSH-Universidad Nacional de Educación a Distancia, 2003, pp. 825-837.
- PARENT F., 2010 - Première approche des céramiques médiévales. In : STITI K., SOUQ F. (dir.), 2010 - *Alger, Place des Martyrs. Evolution depuis l'Antiquité d'un quartier de la basse Casbah. Rapport final d'opération. Diagnostic archéologique*.

- Nîmes : Inrap Méditerranée, Ministère de la culture d'Algérie, 2010, pp. 141-152.
- PARENT F., FRANÇOIS V., à paraître en 2022 - Au moins sept siècles d'activité potière à Alger (X^e-XIII^e et XVI^e-début XIX^e siècles. In : PETRIDIS P. (dir.), *Actes du XII^{ème} congrès de l'AIECM3* : Athènes, à paraître en 2022.
- PELLE R., sans date - *Le trésor monétaire de la Place des Martyrs à Alger*. Rapport Inrap, sans date.
- PEYSSONNEL J.-A., DESFONTAINES R.L., 1838 - *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger. Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait par ordre du Roi en 1724 et 1725 publiés par M. Dureau de La Malle, Tome Premier*. Paris : Librairie de Cide, 1838. 966 p.
- PICHON Baron, 1833 - *Alger sous la domination française. Son état présent et son avenir*. Paris : Théophile Barrois et Benjamin Duprat, 1833. 509 p.
- PRAG K., (dir.), 2008 - *Excavations by K.M. Kenyon in Jerusalem 1961-1967, Volume V, Discoveries in Hellenistic to Ottoman Jerusalem*, Levant Supplementary Series 7. Exeter : Oxbow Books, 2008, 332 p.
- PLUIS J., 1998 - *De Nederlandse Tegel. Decors en benamingen 1570-1930 (The Dutch Tile. Designs and Names, 1571-1930)*. Otterloo : Nederlands tegelmuseum. 696 p.
- RABAN A., 1971 - The Shipwreck off Sharm-el-Sheikh. *Archaeology*, 24 : 2, 1971, pp. 146-155.
- RACKAM B., 1936 - Paduan Maiolica of the So-Called 'Candiana'. *The Burlington Magazine for Connoisseurs*, Mar. 1936, vol. 68, n° 396, pp. 112-114.
- RAPPORT 2015 - *Rapport préliminaire 2015 : Rapport préliminaire des découvertes réalisées. Fouille archéologique préventive de la place des Martyrs à Alger (6 juin 2013-1^{er} octobre 2015)*. Nîmes : Inrap Méditerranée, Ministère de la culture d'Algérie, octobre 2015. 55 p.
- RAVANELLI GUIDOTTI C., 1992 - Osservazioni sui caratteri della maiolica 'berrettina' a Faenza (su campioni del museo internazionale delle ceramiche). *Atti XXV Convegno Internazionale della ceramica*, 1992, pp. 41-57.
- RAYA., 2000 - *English Delftware*. Oxford : Ashmolean Museum. 80 p.
- RAYMOND A., 1981 - Le centre d'Alger en 1830. *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 31, 1981, pp. 73-84.
- REINACH S., 1883 - Le vandalisme moderne en Orient. *Revue des Deux Mondes*, 56/239, 1883, pp. 132-166.
- ROSEN-AYALON C., 2002 - *Art et archéologie islamiques en Palestine*. Paris : PUF, 2002, pp. 145-166.
- ROZET C.-A., 1833a - *Voyage dans la régence d'Alger ou Description du pays occupé par l'armée française en Afrique contenant des observations sur la géographie physique, la géologie, la météorologie, l'histoire naturelle, etc. suivies de détails sur le commerce, l'agricul-*

ture, les sciences et les arts, les mœurs, Atlas. Paris : Arthus Bertrand librairie-éditeur, 1833.

ROZET C.-A., 1833b - *Voyage dans la régence d'Alger ou Description du pays occupé par l'armée française en Afrique contenant des observations sur la géographie physique, la géologie, la météorologie, l'histoire naturelle, etc. suivies de détails sur le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts, les mœurs et les usages des habitants de la régence etc. Tome second*. Paris : Arthus Bertrand librairie-éditeur, 1833.

ROZET C.-A., 1833c - *Voyage dans la régence d'Alger ou Description du pays occupé par l'armée française en Afrique contenant des observations sur la géographie physique, la géologie, la météorologie, l'histoire naturelle, etc. suivies de détails sur le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts, les mœurs et les usages des habitants de la régence etc. Tome Troisième*. Paris : Arthus Bertrand librairie-éditeur, 1833.

SALEM H., 2009 - Approach to Ottoman Pottery : the Case of 'Gaza Gray Ware'. In : WALKER B.J. (éd.), *Reflections of Empire : Archaeological and Ethnographic Studies on the Pottery of the Ottoman Levant, The Annual of the American Schools of Oriental Research*, 64, 2009, pp. 23-36.

SARAGA N., 2009 - Les monuments ottomans d'Athènes au fil du temps. In : DAVID J.-Cl., MÜLLER-CELKA S., *Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires*. 3^{ème} atelier (26 novembre

2009) : *Les héritiers de l'Empire ottoman et l'héritage refusé*. Rencontres scientifiques en ligne de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon, 2009, pp. 1-27. [Source internet : <http://www.mom.fr/3eme-atelier.html>]

Sarreguemines. *Les marques de fabrique*. Sarreguemines : Editions Sarreguemines Passions, 2005. 217 p.

SHADDOUD I., 2017 - Vaisselier de santé dans le monde arabe (VIII^e-XV^e siècles) : une restitution possible des usages grâce aux croisements des sources. In : BOCHAROV S., FRANÇOIS V. (éd.), *Glazed Pottery of the Mediterranean and the Black Sea Region 10th-18th centuries. Archaeological Records of Eastern Europe, volume 2*. Kazan : Stratum Publishing House, 2017, pp. 189-206.

SHAW Dr Thomas, 1830 - *Voyage dans la Régence d'Alger ou Description géographique, physique, philologique, etc. de cet Etat*. Traduit de l'anglais par J. MacCarthy. Paris, Marlin, 1830, 405 p.

SHUVAL T., 1998 - *La ville d'Alger vers la fin du XVIII^e siècle. Population, cadre urbain*. Paris : CNRS Edition, 1998. 282 p.

SIVIGNON S., 2009 - L'héritage patrimonial ottoman en Grèce. In : DAVID J.-Cl., MÜLLER-CELKA S., *Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires*. atelier (26 novembre 2009) : *Les héritiers de l'Empire ottoman et l'héritage refusé*. Rencontres scientifiques en ligne de la Maison de l'Orient et de



la Méditerranée, Lyon, 2009, pp. 52-58. [Source internet : <http://www.mom.fr/3eme-atelier.html>]

SOUQ F., STITI K., 2011 - Fouilles récentes à Alger. *Nouvelles de l'archéologie* [en ligne], 124, 211, 9 p. [Source internet : <http://nda.revues.org/1432>]

SOUSTIEL L., 2000 - *Splendeurs de la céramique ottomane du XVI^e au XIX^e siècle. Catalogue d'exposition au Musée Jacquemart-André, Paris, 1^{er} avril-2 juillet 2000*. Istanbul : Vebhi Koç Vakfı, 2000. 222 p.

STERN, E., 1997 - Excavation of the Courthouse Site at 'Akko : The Pottery of the Crusader and Ottoman Periods. *'Atiqot*, XXXI, 1997, pp. 35-70.

STITI K., SOUQ F. (dir.), 2010 – *Alger; Place des Martyrs. Evolution depuis l'Antiquité d'un quartier de la basse Casbah. Rapport final d'opération. Diagnostic archéologique*. Nîmes : Inrap Méditerranée, Ministère de la culture d'Algérie, 2010. 302 p.

STITI K., SOUQ F. (dir.), 2015a – *La station de métro « place des Martyrs ». L'évolution depuis l'Antiquité d'un quartier de la basse Casbah : le quartier ottoman. Tome II – Volume 1 : la fouille principale sud : zone 8 (études)*. Rapport intermédiaire. Fouille archéologique. Nîmes : Inrap, Cnra, décembre 2015. 186 p.

STITI K., SOUQ F. (dir.), 2015b – *La station de métro « place des Martyrs ». L'évolution depuis l'Antiquité d'un quartier de la basse Casbah : le quartier ottoman.*

Tome I – La fouille principale sud : zone 8 (Volume 2 Inventaires). Rapport intermédiaire. Fouille archéologique. Nîmes : Inrap, Cnra, décembre 2015. 172 p.

STITI K., SOUQ F. (dir.), 2019 – *La station de métro « place des Martyrs ». L'évolution depuis l'Antiquité d'un quartier de la basse Casbah : le quartier ottoman. La Fouille principale sud : études de cas*. Rapport intermédiaire. Fouille archéologique. Nîmes : Inrap, Cnra, février 2019. 398 p.

TELESE I COMPTE A., 2005 - Salers i pebreres catalans de taula. *Butlletí Informatiu de Ceràmica*, 84/85, janvier-juin 2005, pp. 16-39.

TOMKA G., 2003 - Finjans, Pipes, Grey Jugs. Turkish Objects in the Hungarian Fortresses of Borsod County. In : GEREYES I., KOVÁCS G. (éd.), *Archaeology of the Ottoman Period in Hungary*. Budapest : Hungarian National Museum, 2003, pp. 311-320.

Un collectionneur 2007 - *Un collectionneur et mécène marseillais. Faiences provençales et céramiques ottomanes. Catalogue d'exposition, 25 novembre 2006-18 mars 2007, Centre de la Vieille Charité*. Avignon : Musées de Marseille & Editions A. Barthélémy, 2006. 431 p.

Varages d'ailleurs 2008 - *Varages d'ailleurs : catalogue de l'exposition du 20 septembre au 23 décembre 2008, Musée des faiences de Varages*. Varages : Musée des faiences, 2008. 128 p.

VINDRY G., 1997-1998 - Une céramique provençale pré-industrielle. Les pots en

faïence destinés aux bases de parfumerie. *Atti-XXX-XXI convegno Internazionale della ceramica*, Albisola, 1997-1998, pp. 93-96.

VIZCAÍNO MARTÍ M. E, 1999 - *Azulejería barroca en Valencia*. Valence : Federico Domenech, 1999. 287 p.

VROOM J., 1998 - Early Modern Archaeology in Central Greece : The Contrast of Artefact-Rich and Sherdless Sites. *Journal of Mediterranean Archaeology*, 11, 1998, pp. 131-164.

WARD C., 2000 – The Sadana Island Shipwreck. A Mideighteenth Century Treasure Trove. *In* : BARAM U., CAROLL L. (éd.), *A Historical Archaeology of the Ottoman Empire. Breaking New Ground*. New York : Kluwer Academic / Plenum Publishers, 2000, pp. 185-202.

WALFORD T., MASSY R., 2007 - *Creamware and Pearlware Re-examined*. Beckenham, Kent : English Ceramic Circle, 2007. 296 p.

YENİŞEHİRLİOĞLU F., 2004 - Ottoman Ceramics in European Contexts. *Muqarnas*, XXI, 2004, pp. 373-382.

YENİŞEHİRLİOĞLU F., 2005 - L'archéologie historique de l'Empire ottoman. *Turcica*, 37, 2005, pp. 245-265.

YENİŞEHİRLİOĞLU F., 2013 – A Digital Database for Tiles at the Topkapı Palace Museum Storage Rooms. *In* : HITZEL F. (éd.), *14th International Congress of Turkish Art Proceedings, Paris, Collège de France 19-21 September 2011*. Paris : Collège de France, 2013, pp. 13-23.

YILMAZ G., 2021 – New Sources of Inspiration in Kütahya Tiles in the Eighteenth Century . *In* : BÖHLENDORF-ARSLAN B., KONTOGIANNIS N., YENİŞEHİRLİOĞLU F. (éd.), *Glazed Wares as Cultural Agents in the Byzantine, Seljuk and Ottoman Land. Evidence from Technological and Archaeological Research, Proceedings of the 13th International ANAMED Annual Symposium, Istanbul, 6, 7 /12/2018*. Istanbul : Koç University, 2021, pp. 387-407.